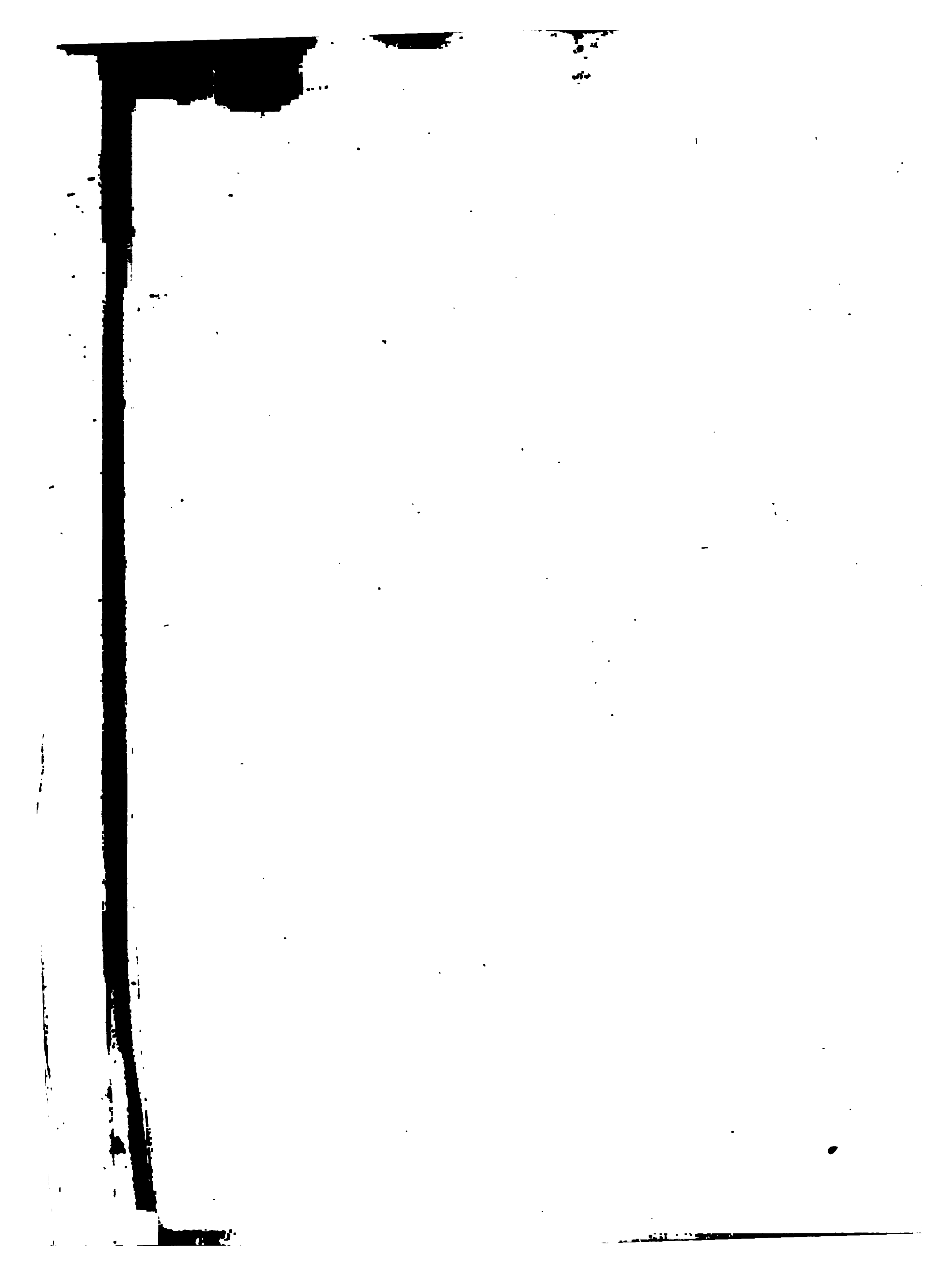

T. FINCH
è Coll: Di Joh: Bapt: Oxon.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU,

TOME TROISIEME.

CONTENANT

LES LETTRES PERSANES.

LES CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE.

LE TEMPLE DE GNIDE.

L'ESSAI SUR LE GOUT.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU,

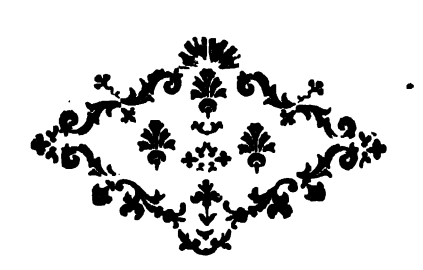
NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée & considérablement augmentée par l'auteur.

TOME TROISIEME.

. . . . Prolem sine matre creatam.

OVID.



A LONDRES,

Chez NOURSE.

M. DCC. LXVII.

LETTRES PERSANES.



QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES.

RIEN n'a plu davantage dans les lettres Persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin: les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils sont un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre: & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caractères. D'un autre côté, le désordre croît dans le serrail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbeck; c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions, que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques

ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres Persanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y sçauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucuns des Personnages n'y ayant été assemblés pour raisonner, cela choqueroit le dessein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, & où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne secrette &, en quelque façon, inconnue.

Les lettres Persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monsieur, *disoient-ils*, faites-moi des lettres Persanes.

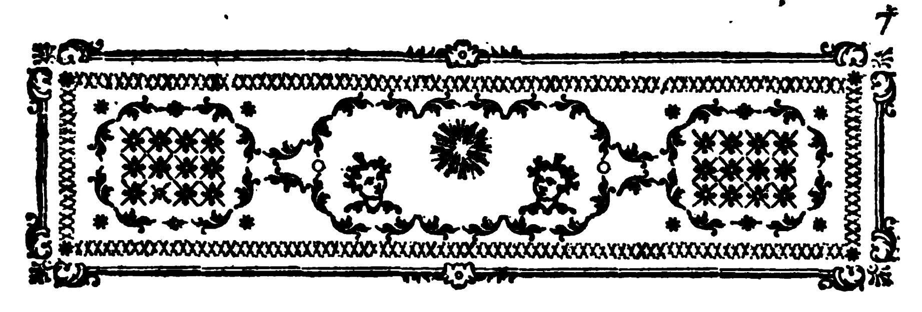
Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres

écrites d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a des traits que bien quelques gens ont trouvés trop hardis. Mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières pensées devoient être singulières: il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compatir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient

de nos coutumes & de nos usages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la manière singulière, naïve, ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des lettres Persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.



LETTRES PERSANES.

INTRODUCTION.

Je ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; &, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières lettres, pour essayer le goût du public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne serai pas connu : car, si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : Son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son temps à quelque chose de

mieux ; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi ; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres ; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie Perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage Aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

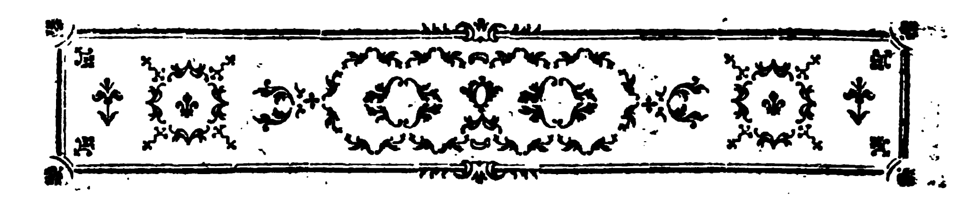
Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous ; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait : sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.



LETTRE PREMIERE.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

NOUS n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eumes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes, nous nous remîmes en chemin; & hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point: je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque temps. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK au PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son serrail d'Ispahan.

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du serrail : tu trouves de la gloite à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même temps, sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par

la musique, les danses, les boissons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

Zachi à Usbek.

A Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière & quitter nos litières, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boëtes : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan ? dans ces lieux qui, me rappellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où te décidas cette fameuse querelle entre tes femmes. Cha-

l'une de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté: nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes longtemps errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura longtemps sans se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut: nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets: tu nous fis passer, en un instant, dans mille situations différentes: toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek; une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur: tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je sçus te retenir: le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales: il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité...... Mais

où suis-je ? Où m'emmène ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais pas même ce que tu perds. Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas; il semble que l'amour respire dans le serrail, & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse! Ah! mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux!

Du serrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS à USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monstre noir a résolu de me désespérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent partout les ornemens & les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse; il veut encore qu'elle soit dèshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : &, parce qu'il s'ennuie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses, que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse! Ma retraite, ni ma vertu, ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même, pour

descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien ; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du serrail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit, les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te défendent, & ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisse quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mère de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne sçaurois te pardonner ton absence ; &, quelques raisons que tu m'en puisse donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aimes-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

Usbek à son ami Nessir.

A Ispahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir : j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit : ma tendresse s'est réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles, que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime : je me trouve, à cet égard, dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même : mais, de ma froideur même, il sort une jalousie secrette qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sureté, si mes esclaves étoient fidèles : que sera-ce, s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir

dans

dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remède : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mieux mille fois une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ à USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Uſbek ; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe ; libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour ?

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme : tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe * : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton

* Les femmes Perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes Turques, & les femmes Indiennes.

visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce temps heureux, où tu venois dans mes bras; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil: je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis: enfin le feu, qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek; il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des

desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire: vous nous traitez comme si nous étions insensibles; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions: vous croyez que nos desirs, si longtemps mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame est toute pleine de toi; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du serrail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeuneſſe. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand deſſein, j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai enſuite, pour le démaſquer. Je portai la vérité juſqu'aux pieds du trône ; j'y parlai un langage juſqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma ſincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalouſie des miniſtres, ſans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les ſciences ; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens : je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſement : je réſolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'occident ; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ſes yeux ; je partis ; & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. Laiſſe parler Iſpahan ; ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent : peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan, je ne veux point

me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI.

A Erzeron.

Tu suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcours les provinces & les royaumes ; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait passer le temps sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; & , dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des paf-

ſions, ſans en éteindre la cauſe; & , bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le ſerrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue, que pour me déſoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſévères : j'étois perdu, ſi elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entièrement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la première réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence; je perdis entièrement mon autorité ſur elle; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeuneſſe ont paſſé; je ſuis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je

me fouviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me femble que je redeviens homme, dans les occafions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les envifage de fens froid, & que ma raifon me laiffe voir toutes leurs foibleffes. Quoique je les garde pour un autre, le plaifir de me faire obéir me donne une joie fecrette : quand je les prive de tout, il me femble que c'eft pour moi, & il m'en revient toujours une fatisfaction indirecte : je me trouve dans le ferrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la feule paffion qui me refte, fe fatisfait un peu. Je vois avec plaifir que tout roule fur moi, & qu'à tous les inftans je fuis néceffaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le pofte où je fuis. Auffi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaifirs les plus innocens; je me préfente toujours à elles comme une barrière inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête foudain : je m'arme de refus; je me hériffe de fcrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeftie : je les défefpère, en leur parlant fans ceffe de la foibleffe de leur fexe, & de l'autorité du maître : je me plains enfuite d'être obligé à tant de févérité; & je femble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eft pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de défagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir fur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & un reflux d'empire & de foumiffion : elles font toujours tomber fur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, fans égard pour ma viel-

leffe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je fuis accablé fans ceffe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il femble qu'elles fe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaifies fe fuccèdent : fouvent elles fe plaifent à me faire redoubler de foins ; elles me font faire de fauffes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles font charmées de me voir ainfi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derrière leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles fçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occafions, une obéiffance aveugle & une complaifance fans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, feroit une chofe inouie ; &, fi je balançois à leur obéir, elles feroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de defcendre à cette humiliation.

Ce n'eft pas tout : je ne fuis jamais fûr d'être un inftant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans fon cœur, qui ne fongent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne fuis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refufe rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti foit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs foupirs, de leurs embraffemens, & de leurs plaifirs même : elles font dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles : les fervices préfens effacent, dans un moment,

moment, tous mes ſervices paſſés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la diſgrace? Le jour que je fus fouetté ſi indignement au tour du ſerrail, qu'avois-je fait? Je laiſſe une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle verſa un torrent de larmes ; elle ſe plaignit, & ménagea ſi bien ſes plaintes, qu'elles augmentoient, à meſure de l'amour qu'elle faiſoit naître. Comment aurois-je pu me ſoutenir dans un moment ſi critique? Je fus perdu, lorſque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Uſbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſqu'au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

Mirza à ſon ami Usbek.

A Erzeron.

Tu étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manques, Uſbek; tu étois l'ame de notre ſociété. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'eſprit ont formés!

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me désespèrent avec leurs passages de l'alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme père de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu renonces à ta raison, pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'est ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite;

qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement : mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent, pour choisir un gouvernement; &, après bien des dissentions, ils créèrent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; & ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrémement tous les particuliers. Ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, &, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de moutagneuses ; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étoient dans des lieux élevés manquèrent absolument, tandis qne celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus, il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine ; il n'avoit

plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin: deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ: ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même; naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre: il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous sçaurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine règne presque par-tout: mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous créver de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses

mains. Quand la maladie eut cessé, il alla, chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus: il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les règles de l'équité vous sont inconnues: je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère.

D'Erzeron, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

Usbek au même.

A Ispahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien singuliers: ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le

motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : &, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une musique

champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisoit, en rougissant, un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; & c'est là que les tendres mères se plaisoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses, & une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur ; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, & sa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt, ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère ;

ils

ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK au même.

Je ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon père doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; &, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon père, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une génisse toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frère, que mon père aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, Il y a un champ qui touche celui de mon père, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent ; &, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent

étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour ſon père, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes frères, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, & ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK au même.

COMME le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte; & ils jettèrent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la couronne; &, ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur,

d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévère: Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela, vous ne sçauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous sçavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramène dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guère jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le temps vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis, ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance, & sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant: & je te dirai que je t'aimois comme un père aime son fils, si ces noms de père & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophète pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis? Je voudrois que

mon maître fît, à ſon retour, le pélerinage de la Mecque: vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ferrail d'Iſpahan, le 10 de la lune de Gemmadi, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au mollak MÉHÉMET ALI, gardien des trois tombeaux.

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil: tu n'as point de taches comme cet aſtre; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyſme plus profond que l'océan: ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes: tu ſçais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes: tu lis l'alcoran ſur la poitrine de notre divin prophète; &, lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance: car enfin, treizième iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyſme & l'empirée?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane: Permets que je me purifie avec toi: ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites: diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le

filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame : enyvre-la de l'esprit des prophètes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

Usbek au même.

Je ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience ; je ne sçaurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes, il faut les fixer : je sens que ma raison s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumière ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te proposer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens : mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en

avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de règle : à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophète, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MÉHÉMET ALI, serviteur des prophètes, à USBEK.

A Erzeron.

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que ne lisez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux! qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre!

Profanes!

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel ; vos lumières ressemblent aux ténèbres de l'abysme ; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussière que vos pieds font élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums * : Votre vaine philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophète, lorsque tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibesalon † lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme ; il la jetta à terre, & lui cria, Levez-vous. Sur le champ, un homme se leva, & dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint prophète ? Non, répondit-il : mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après quoi, il parla ainsi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.
† Tradition Mahométane.

de l'arche ; ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle ; sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle manière. Notre père Noé ayant été au conseil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce temps-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais, comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le font, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines chôses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre dieu, les anges & les hommes. Vous ne sçavez pas l'histoire de l'éternité ; vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothèque divine : & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité & les ténèbres. Adieu. Mahomet soit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chahban 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous ſommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remédes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices. Les places ſont démantelées, les villes déſertes, les campagnes déſolées, la culture des terres & le commerce entièrement abandonnés.

L'impunité règne dans ce gouvernement ſévère : les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui lèvent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine ; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé juſques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manoeuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, sortis d'un rocher *, font suer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante : Ce sont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smirne, le 2 de la lune de Rahmazan 1711.

* Ce sont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

LETTRE XX.

Usbek à Zachi, sa femme.

Au serrail d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, Zachi ; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le temps de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie.

Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite : Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du serrail vous défendent; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards; que dis-je, à des regards? peut-être aux entreprises d'un perfide, qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets, & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrilèges; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barrière entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : Quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir

vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice; un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine : Comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec le jeune Zélide étoient contre la bienséance : voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXI.

USBEK au PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous ſouffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les rédoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilége ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſçais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſtères du devoir ; que la préſence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnés pour les ramener à leur époux ; je le ſçais : Mais vous qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une manière à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophètes du ciel, & par Hali le plus

grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir; je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

De Smirne, le 12. de la Lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXII.

JARON au PREMIER EUNUQUE.

A mesure qu'Usbek s'éloigne du serrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées : il soupire, il verse des larmes : sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix, & partager tes soins. Grand dieu! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux!

La nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées : le désordre naissoit entre les deux sexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir sévère. Je laisserai tomber des regards sombres. La joie fuira de mes lèvres. Le dehors sera tranquille, & l'esprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'occident : mais

mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes : je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe ; & qu'il est moins aisé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe sous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXIII.

Usbek à son ami Ibben,

A Smyrne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beau-frères, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un mahométan, de voir, pour la première fois une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

* Les Persanes en ont quatre.

Nous partirons demain pour Marſeille : notre ſéjour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica, & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiège de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpèce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar 1712.

LETTRE XXIV.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

Nous ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan : les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jureroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrémement peuplée ; & que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent ; ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tom-

ber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulièrement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour ; & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant-à-préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin : mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien : il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent ; & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les tou-

chant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin ; & mille autres choses de cette espèce.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne, de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *constitution*, & voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince & ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, & donna l'exemple à ses sujets : mais quelques-uns d'entre eux se révoltèrent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulèvent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront

point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que, malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire; & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère & du génie Persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.



LETTRE XXV.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude : pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smyrne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fidèles que nous !

Puissé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.



LETTRE XXVI.

Usbek à Roxane.

Au ferrail d'Ifpahan.

Que vous êtes heureufe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perfe, & non pas dans ces climats empoifonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureufe! Vous vivez dans mon ferrail comme dans le féjour de l'innocence, inacceffible aux attentats de tous les humains: vous vous trouvez avec joie dans une heureufe impuiffance de faillir: jamais homme ne vous a fouillée de fes regards lafcifs: votre beau-père même, dans la liberté des feftins, n'a jamais vu votre belle bouche: vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau facré pour la couvrir. Heureufe Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréfor, que vous défendiez avec tant de conftance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience, quand je vous eus vue! Vous ne la fatisfaifiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obftinés d'une pudeur allarmée: vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez fans ceffe. Vous fouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos efclaves, qui me trahirent, & vous dérobèrent à mes recherches? Vous fouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiffantes,

vous employâtes l'autorité de votre mère, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquèrent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules: vous ne vous rendites pas même, après avoir été vaincue: vous défendîtes jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée: vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir: votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards; elles les voient dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui règne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous soupi-

reriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire ; &, quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour aller jusques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte.

Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin; ce n'eſt pas que nous craignions la dernière infidélité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb 1712.

LETTRE XXVII.

USBEK à NESSIR.

A Iſpahan.

NOUS ſommes à préſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la ville du ſoleil *.

Lorſque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques préſens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou ſix cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des ſiennes auſſi facilement que s'il étoit à Iſpahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marſeille, d'où il part continuellement des vaiſſeaux pour Smyrne : de-là, il envoie celles qui ſont pour la Perſe, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan.

* Iſpahan.

Rica jouit d'une ſanté parfaite : la force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe & ſa gaieté naturelle, le mettent au-deſſus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon eſprit ſont abattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes : ma ſanté, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1712.

LETTRE XXVIII.

*Rica à ***.*

Je vis hier une choſe aſſez ſingulière, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'apres-dînée, & va jouer une eſpèce de ſcène, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on

nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paroissent qu'à demi-corps; & ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainsi dire; on les perd, ils reparoissent; souvent ils quittent le lieu de la scène, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière : on commence par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses, qui y règnent, ne sont point cruelles; &, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sau-

vages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables, & que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence est qu'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver ; & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre : car je suis, sur le chapitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours, qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guère de quoi vivre : car, à présent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours.

J'ai appris, par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danseuse; & que, si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ces pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis......

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1712.



LETTRE XXIX.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LE pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même; car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre: & c'est certainement une riche succession; car il a des trésors immenses, & un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés, & ont, sous son autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guère d'autre fonction, que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sçauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles: &, comme on a jugé

qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre la défense de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne aussitôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entre eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; &, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie ; & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice !

Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction, point de distinction ; il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle, de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment, parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de souffre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés : mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophètes ! Ces tristes spectacles y sont inconnus *. La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval 1712.



LETTRE

LETTRE XXX.

RICA au même.

A Smyrne.

LES habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux thuilleries, je voyois aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au

plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention & l'estime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche: Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXI.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise: on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colère.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre

dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions Européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

De Venise, le 16 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXII.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maison où l'on entretient environ trois cent personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'église & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; &, m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris: J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priïez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il est aveugle aussi;

me répondit-il : il y a quatre cent ans que nous sommes trois cent aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Le vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérence ; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes. La loi interdit à nos princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même. Dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes ; & la loi, faite pour nous

rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaux, de chercher des remèdes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe, qu'on appelle Sénèque: mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, & meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'est se moquer, de vouloir adoucir un mal, par la considération que l'on est né misérable: il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, & traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse: mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient, & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premières, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie règlée que les femmes y mènent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le ſerrail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs : c'eſt une vie unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs même y ſont graves, & les joies ſévères; & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de père en fils, perſonne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne ſe voient que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue;

ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend; de manière que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à GEMCHID, son cousin, dervis du brillant monastére de Tauris.

QUE penses-tu des chrétiens, sublime dervis ? Crois-tu qu'au jour du jugement ils seront, comme les infidèles Turcs, qui serviront d'ânes aux juifs, & les meneront au grand trot en enfer ? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophètes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels ? & que dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire ; j'ai souvent examiné ces chrétiens ; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidèles que nos saints prophètes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, avant que la divine lumière vînt éclairer le visage de notre grand prophète.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la providence, qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée

donnée aux chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions légales ; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, ſept fois le jour. Ils eſpèrent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec leſquelles ils eſpèrent fléchir la miſéricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & ſe méfient des mauvais. Ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que dieu opère par le miniſtère de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent, comme nous, l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra ſur la terre que des vrais croyans. Le temps, qui conſume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendard : tout, juſques à la loi, ſera conſommé; les divins exemplaires ſeront enlevés de la terre, & portés dans les céleſtes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé 1713.



LETTRE XXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE caffé eſt très en uſage à Paris : il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle manière qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple : lorſque j'arrivai à Paris je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qui ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, auſſi bien que le temps de ſa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qui falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſières, on faiſoit des plaiſanteries ſi amères, que je n'admirois pas moins la manière de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ſes défenſeurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne feroit pas

mal relevé ! & je crois que ce zèle, si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce, si la fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler disputent en langue vulgaire ; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entière, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LE roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos histoires, d'un monarque qui ait si long-temps régné.

On dit qu'il posséde à un très-haut dégré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état : on lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même-temps, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paie aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; &, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses finances aussi inépuisables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XXXVIII.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

C'EST une grande question, parmi les hommes, de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime; nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant; ils répondent que dix femmes, qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à desirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption.

Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider : car, ſi les Aſiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſçavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons ſur elles, eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conſéquent, plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays; mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis; & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Égyptiens, en l'honneur d'Isis ; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un dégré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

*Hagi * Ibbi, au juif Ben Josué, prosélyte mahométan.*

A Smyrne.

Il me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires ; comme si la nature souffroit une espèce de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit ré-

* *Hagi*, est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophète, pour enchaîner Satan, créa une lumière deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophète, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternèrent; les trones des rois furent renversés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abysme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles, J'ai envoyé au monde mon ami fidèle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien Arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputèrent cet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent; parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient: c'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non; c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la

fraîcheur

fraîcheur des eaux. Là dessus, les anges indignés s'écrioient: Que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes : Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XL.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

DÈS qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée; & l'on fait son oraison funèbre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funèbres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance, & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes même de sa famille, & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles, que nous ne sçavons quand

nous devons nous affliger, ou nous réjouir : nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance, & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLI.

Le premier eunuque noir à Usbek.

Ismael, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur; & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user, à son égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler, comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railles,

ries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophètes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chère, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du serrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN à USBEK, son souverain seigneur.

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique seigneur : je ne me croyois pas destiné à de plus grandes misères; mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées; c'est-à-dire, à une exécution, qui

feroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naiſſant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime ſeigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée ; & qu'il ne ſoit pas dit que, par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK à PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caractères ; faites-les baiſer au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux ; car ſçachez que, plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb 1713.



LETTRE LXIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Il y a, en France, trois sortes d'états ; l'église, l'épée & la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi ; chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens & ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom de-

voit être porté d'un pôle à l'autre : &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLV.

Rica à Usbek.

*A ***.*

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut, premièrement, que nous allions,

rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci: &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses & de pauvreté; de manière que je ne sçavois que croire. Mais enfin, je rompis le silence; &, le tirant à part, je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques: mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage; &, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre: j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains

que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLVI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent, sans fin, sur la religion: mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'est ce qui me touche: car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe?

professe ? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, est sans doute d'observer les règles de la société, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

Par-là, on est bien plus sûr de plaire à dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que dieu les a commandées : Mais c'est la matière d'une grande discussion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à dieu cette prière : Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet ; je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravansera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que

je vous avois grièvement offensé; l'un *, parce que cet animal étoit immonde; l'autre **, parce qu'il étoit étouffé; l'autre enfin †, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane, qui passoit par-là & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez commis une action abominable, & que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère : que sçavez-vous si l'ame de votre père n'étoit pas passée dans cette bête? Toutes ces choses, seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser: cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon père dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1713.

* Un Juif.
** Un Turc.
† Un Arménien.

LETTRE XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphis; le serrail, partagé entre nous, s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix règne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand festin, où ta mère, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouvèrent aussi : elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette rivière, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boëte, & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumière du jour ; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fidèles eunuques sacrifièrent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencèrent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt

que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, deshabillée, pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie; nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner: j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne: je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde;

& qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne; nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe: mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture; & je ne les devinerois de mille ans; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les nations; je ne lui trouve point de celle-là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent, comme vous voyez; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle? Comment a-t-il un habit ſi lugubre, avec un air ſi gai & un teint ſi fleuri? il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eſt, un directeur. Tel que vous le voyez, il en ſçait plus que les maris; il connoît le foible des femmes : elles ſçavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je! il parle toujours de quelque choſe, qu'il appelle la grace? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de ſa chûte : il foudroie en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! ſi

on le diſtingue ? C'eſt un homme néceſſaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées ; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il eſt excellent.

Mais, ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit ? C'eſt, me répondit-il, un poëte, & le groteſque du genre humain. Ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont ; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie ; c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne-t-on point : on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon ; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur épithalame lorſqu'ils ſe marièrent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie ; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſévère. Les gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut-être troublée ; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés ; & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger: car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée: il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie: &, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites: il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? Il ne l'a point quitté, me répondit-il; mais le service l'a quitté; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours: mais il n'ira jamais plus loin; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il: c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes: nous les regardons comme des gens dont l'esprit est rétréci dans les détails; & qui, par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes: Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais: que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert

de

de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens : c'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre, sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrèrent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi ; &, m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque

emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur : je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un père ; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; & je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération ? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son père, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction ! La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

De Paris, le 5 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLIX.

Rica à Usbek.

A ***.

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bisarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon père, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? Moi, monsieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que, si nous avions cet hospice, nos pères d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins! cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles

colonies ! Allez ; vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la Lune de Rahmazan 1713.

LETTRE L.

*Rica à ***.*

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir ; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces gens vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit ſurprendre.

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces inſectes qui oſent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent ſans ceſſe d'eux-mêmes : leurs converſations ſont un miroir qui préſente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choſes qui leur ſont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les groſſiſſe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout penſé : ils ſont un modèle univerſel, un ſujet de comparaiſons inépuiſable, une ſource d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange eſt fade, lorſqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi! toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur : Il n'y a qu'à faire comme moi; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense, mes amis disent que j'ai quelque esprit; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent; &, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres!

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.

A Paris.

On m'a écrit, d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans

dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moscow jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relègue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une manière de recevoir leurs hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise ; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les pères, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites * aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mère.

---

* Ces mœurs sont changées.

MA CHERE MERE,

JE suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois mille affaires dans la maison ; je sortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la bat tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fière : mais je ne lui donnerai pas longtemps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chère mère, de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une manière indigne. Mon père, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même ; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chère mère.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainsi, séparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui règne à présent a voulu tout changer: il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe: le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

Rica à Usbek.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatrevingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, & elle me dit à l'oreille: que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès

auprès de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu, lui dis-je ; & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatrevingt ans, & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons assez monté ; descendons à présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand' peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : J'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre nièce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent

sur votre teint... Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mère avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1713.



LETTRE LIII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mère n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie ; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui, toujours prêt à se donner, & ne se donnant

jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue; que la nature ſe dédommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible; & que, dans cet état, on eſt comme dans un troiſième ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le ſerrail. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Chalval 1713.



LETTRE LIV.

RICA à USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre: Je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: Il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ferai un sot; il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en imposent point, & je voulois dire les plus jolies choses du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles coupèrent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sçais comment tu as fait pour

y parvenir. Il me vient une penſée, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'eſprit ; aſſocions-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler : & nous nous ſecourrons ſi bien, que, ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra ſourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la vivacité de notre eſprit, & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des ſignes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu ſeras mon ſecond. J'entrerai avec toi dans une maiſon, & je m'écrierai, en te montrant : Il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que monſieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il ſortira de-là ; à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'eſt

de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le semer par-tout ; sans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito ;* & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, & je te promets, avant six mois, une place à l'académie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu seras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé 1714.



LETTRE LV.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à

perdre : mais on ſçait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumière du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre ; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entière ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui

se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre : dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé ; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guère de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable ; &, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé 1714.



LETTRE LVI.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joueur ; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen ; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guère dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chère ; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir ; & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'achève.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiècles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leur joies, ſurtout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir ; tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint prophète ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre

raison. Il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hasard; &, quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire; elle tempère la violence de nos desirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé 1714.



LETTRE LVII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres : ils ont raison; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'en-

tre eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à discourir. Mon père, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté? Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste? repris-je. Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste? Hé bien, écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés; de mortels, qui excluent absolument du paradis; & de véniels, qui offensent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude: Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis: mais il n'y a guère personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là; & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose.

L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience : &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un dégré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; &, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon père, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le sophi avoit à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à RHEDI.

A Venise.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les es-

prits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart-d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centième fois plus douloureuſement que la première.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; & même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui eſt la mère de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie: chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſitôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas: & ce talent eſt bien conſidérable, car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement; la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire: car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remèdes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où

ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entière pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver : ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpèce : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans ; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte ; le temps n'eſt plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux ſeigneur, l'état

n'eft plus gouverné : trouvez-moi à préfent un miniftre comme monfieur Colbert; je le connoiffois beaucoup, ce monfieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faifoit toujours payer de mes penfions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! tout le monde étoit à fon aife; mais, aujourd'hui, je fuis ruiné. Monfieur, dit pour lors un eccléfiaftique, vous parlez-là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de fi grand que ce qu'il faifoit alors pour détruire l'héréfie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque eft judicieufe, me dit quelqu'un à l'oreille, cet homme eft charmé de l'édit; & il l'obferve fi bien, qu'il y a fix mois qu'il reçut cent coups de baton, pour ne le pas violer.

Il me femble, Ufbek, que nous ne jugeons jamais des chofes que par un retour fecret que nous faifons fur nous-mêmes. Je ne fuis pas furpris que les Négres peignent le diable d'une blancheur éblouiffante, & leurs dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jufques aux cuiffes; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréfenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, fi les triangles faifoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Ufbek, quand je vois des hommes qui rampent fur un atôme, c'eft-à-dire la terre, qui n'eft qu'un point de l'univers, fe propofer directement pour modèles de la providence, je ne fçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteffe.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LX.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse; rien ne ressemble plus à un juif d'Asie, qu'un juif Européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre; je veux dire le mahométisme, & le christianisme: ou plutôt, c'est une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies: car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde: elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute religion: ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebèles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits: mais, comme il s'est fait tout-à-coup & d'une manière violente, comme ils peuvent

vent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance; ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire, parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est apperçu que le zèle pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément, sur cet article, que les chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophétes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non pas par de vaines préférences; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar 1714.



LETTRE LXI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse, qu'on appelle Notre-Dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison : cependant il a ses désagrémens : nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions : là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui selon le succès les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous

fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la prière, à un homme qui ne croit pas en dieu; la néceſſité du jeûne, à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame: l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus: une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zèle même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux; & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans: s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque nommé Ambroiſe lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilège; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'égliſe, alla ſe placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit ſortir: &, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zèle. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit, de trop bonne heure, priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces mères, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une manière de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir ; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce temps critique où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Uſbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Uſbek : fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en aſſurant le tien ; & ſçaches que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.



LETTRE LXIII.

Rica à Usbek.

A ***.

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante; que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise: il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mène à peu près la même vie que tu m'as vu mener: je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître: mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & se plie sans effort aux moeurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir, dans une maison, cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés: on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue: tout parle, tout se voit, tout s'entend: le cœur se montre comme le visage: dans les mœurs,

dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espèce de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10 de la Lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK.

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique seigneur : le serrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre règne entre tes femmes ; tes eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées ; tout semble permis dans ce temps de licence ; & je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus

des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes: ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangère dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je lasserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévère que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles : un silence profond régnoit par-tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe

que

que nous leur en faisions : le reste du temps, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, esclave; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-temps. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes : il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse, pour quelque temps, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens

où il les trouvoit tout près du déſeſpoir, entre les prières & les reproches : il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit flatté de cètte eſpèce de triomphe. Voilà, diſoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarraſſe pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fidèles eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit?

Il avoit non-ſeulement de la fermeté, mais auſſi de la pénétration. Il liſoit leurs penſées & leurs diſſimulations ; leurs geſtes étudiés, leur viſage feint ne lui déroboient rien. Il ſçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus ſecrettes. Il ſe ſervoit des unes pour connoître les autres, & il ſe plaiſoit à récompenſer la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorſqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de ſon maître ſur celles qu'il avoit en veue ; & cette diſtinction étoit la récompenſe de quelque ſecret révélé. Il avoit perſuadé à ſon maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laiſsât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique ſeigneur, dans un ſerrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perſe.

Laiſſes-moi les mains libres : permets que je me faſſe obéir : huit jours remettront l'ordre dans le ſein de la confuſion ; c'eſt ce que ta gloire demande, & que ta ſureté exige.

De ton ſerrail d'Iſpahan, le 9 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

❋

LETTRE LXV.

Usbek à ses femmes.

Au ferrail d'Ispahan.

J'APPRENDS que le ferrail eft dans le défordre, & qu'il eft rempli de querelles & de divifions inteftines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'eft vous qui feriez trompées, fi je voulois fuivre les confeils que me donne le grand eunuque; fi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne fçais me fervir de ces moyens violens, que lorfque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre confidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand fujet de fe plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeftie de votre état? N'eft-ce pas à lui que, pendant mon abfence, votre vertu eft confiée? C'eft un tréfor facré, dont il eft le dépofitaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, font voir que ceux qui font chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous font à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en forte que je puiffe une autre fois rejetter les propofitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je fuis votre maître, pour me fouvenir feulement que je fuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVI.

*Rica à ***.*

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſcais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé: la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſagères; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous les côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pièces de gazon dans un parterre: ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caractères, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une eſpèce de profanation, de tirer les pièces qui les compoſent du ſanc-

traire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais, je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme! Vous venez dans ma bibliothèque; & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas: c'est un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle: mais il m'a rompu la tête, sans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

TROIS vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade? ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien; que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis; le coeur est citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je respecte les anciennes amitiés; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère, Usbek : par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guèbre qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : &, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHÉRIDON & D'ASTARTÉ.

JE suis né parmi les Guèbres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle; &, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour

n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon père, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guèbres, introduit par Cambyse; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon père, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes; car ma mère étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes, mais je n'en versai point: car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon père, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram du roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane; & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon père; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la

colère de dieu & du soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que dieu vous fasse sentir ! A ces mots, je sortis : &, pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon père mourut ; & la sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen, ma sœur sortit du serrail, & prit, avec son eunuque, une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans son beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur ! lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos pères ? Je sçais qu'en entrant au beiram, vous avez dû faire profession du mahométisme :

tisme : mais, dites - moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être si chère? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous. Mon frère, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la dernière des femmes, si.... Ah, ma sœur ! lui dis-je, vous êtes guèbre : il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos pères, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas ! dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familière, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que, depuis ce temps-là, je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : si cela étoit, mon frère, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit ; &, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la

même autorité que les autres, il aimoit si éperduement ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & sous les mêmes voiles, accompagnée de deux esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre mère, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa vertu, que sa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frère! dit-elle, respectez mon époux, respectez la religion que j'ai embrassée: selon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur! lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire: &, si mes doutes..... A ces mots, elle se tut. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés, quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre? Songez que la

nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus ; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le mahométiſme ; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez règner encore le culte de ces anciens mages. Tranſportez-vous dans ces ſiècles reculés : tout vous parlera du magiſme, & rien de la ſecte mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion feroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris, parmi les muſulmans, à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos pères ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices. Ils leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la divinité. Mais, ma ſœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte ; c'eſt le livre de notre légiſlateur Zoroaſtre : liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumière, qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos pères qui ont ſi longtemps honoré le ſoleil dans la ville ſainte de Balk ; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpère de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point ; j'at-

tendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frère, me dit-elle, & par une guèbre. J'ai longtemps combattu : mais, dieux ! que l'amour lève de difficultés ! Que je suis soulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment, je me donne à vous : faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frère, la première fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son père lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre

qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entières sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la seizième, j'entendis une scie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai longtemps sans bouger de-là : je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derrière moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un guèbre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; &, par son conseil, nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre guèbre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte! la nature nous avoit unis, notre sainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit, dans la maison du paysan, toutes les cérémonies du mariage : Il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après, nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misère pour ma sœur, non pas pour moi, je la

quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; &, comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laissèrent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prières, mes larmes furent vaines ; ils me demandèrent toujours trente tomans, & ne se relâchèrent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle ; vous vous êtes vendu ? Oui, lui-dis-je. Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Vôtre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frère ! que votre amour est cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendue aussi, lui, dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussitôt

que moi; elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi; vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi : peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer : comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zèle, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Teflis : là, je trouvai un ancien ami de mon père, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellèrent ensuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union règne dans ma famille, & je ne changerois

pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien, à qui je dois tout; & je lui ai rendu des services signalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA à USBEK.

A ***.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis: Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, repondit-il: de la manière dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes? Vous avez raison; ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien; & cela même fait que le métier n'est pas si fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une manière si dégagée, je continuai, & lui dis: Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer; je vendis ma bibliothèque; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette: nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix?

Presque

Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la règle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, si elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des livres vivans, qui sont les avocats: ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois: cela est pourtant; & tu en seras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement

parfait ; mais ils ont extrémement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune; qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fière, il auroit passé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie de dieu ; sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, &, par conséquent, ne peut être connu ; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car,

jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvrière de sa détermination : mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de manière que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manières : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même ; ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; &, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir, ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant, par ses dé-

crets, les déterminations futures des esprits, & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison, dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle manière ; & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élèvent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la première vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin, un tel être peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdat, disoit à un autre : je vous donne cent tomans, si Bagdat n'est pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut, que nous n'appercevons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon eunuque, & couverte, ſelon la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire ; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence : mais, une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon père. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les pères ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Du ſerrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

Usbek à Zelis.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remède, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ! Et, pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

De Paris, le 5 de la lune de Chalval 1714.



LETTRE LXXII.

RICA à IBBEN.

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps: il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse: mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé 1715.



LETTRE LXXIII.

Rica à ***.

J'AI oui parler d'une eſpèce de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde ; car on dit qu'auſſitôt qu'il a décidé, le peuple caſſe ſes arrêts, & lui impoſe des loix qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de pères étoit preſque vieux quand il naquit ; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déjà paru, l'avoit preſque étouffé dans ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe : l'éloge va ſe placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel ; &, ſitôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſtères, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'anthitèſes : tant de bouches ne parlent preſque que par exclamation : ſes oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en eſt pas queſtion : il ſemble qu'il ſoit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds ; car le temps, qui eſt ſon fléau, l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides ; je ne t'en dirai rien, & je laiſſe décider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des biſarreries, ***, que l'on ne voit point dans

notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manières naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à RICA.

A ***

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur, qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur, est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? Non, me dit-il. Ah ! j'entends : il fait sentir, à tous les instans, la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire d'y aller ; je la lui passe toute entière, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : & je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flègme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot ! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient

tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux; &, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats; nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage; & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette persuasion vive de leur religion, qui se trouve parmi les musulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les fem-

mes même, s'élèvent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebèles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digère bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légères ou ſolides, je ſuis ſpinoſiſte, ſocinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin eſt auprès de mon lit, le confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien ; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a longtemps que les princes chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états ; parce que, diſoient-ils, le chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te

diſe ? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faiſons-nous comme les chrétiens ? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver ; ſelon les principes du ſaint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puiſſant, qui a envoyé Hali ſon grand prophète, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure comme le ciel, dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 de la Lune de Saphar 1715.

* Les mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXXVI.

USBEK à ſon ami IBBEN.

A Smyrne.

Les loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois ; ils ſont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remède qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'eſt faite ſans moi ? La ſociété eſt fondée

sur un avantage mutuel : mais, lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix : mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps ; & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les modifications de la matière, & que je rends quarrée une boule que les premières loix du mouvement, c'est-à-dire, les loix de la création & de la conservation, avoient faite ronde ? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné : &, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature

moins digne d'elle? & que mon ame, dégagée de tout ce ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenue moins ſublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil. Nous ne ſentons point notre petiteſſe; &, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un être auſſi parfait que nous, dégraderoit toute la nature: & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde; que dis-je! tous tous les hommes enſemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

MON cher Uſbek, il me ſemble que, pour un vrai muſulman, les malheurs ſont moins des châtimens que des menaces. Ce ſont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenſes. C'eſt le temps des proſpérités qu'il faudroit abréger. Que ſervent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il eſt la félicité même?

Si un être eſt compoſé de deux êtres, & que la néceſſité de conſerver l'union marque plus la ſoumiſſion aux ordres du

créateur, on en a pu faire une loi religieuse : si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier jour de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVIII.

Rica à Usbek.

A ***.

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours, depuis six mois, l'Espagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manières ; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie : & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer, sans contredit, pour le nez d'un sçavant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes * : car, se trou-

---

* Jean de Castro.

vant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrémement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens ; c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le serrail du grand seigneur, de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde ; & ne se résoudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son père l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste

que

que cinq, parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux. Ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes; & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhumé ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premièrement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un magiſtrat décrépit: mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les élève.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le ſein découvert: mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui, en France, paroîtroient mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion; & l'inquiſition ne fait jamais brûler un juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas paroiſſent ſi attachés à l'inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre; non pas contre les hérétiques, mais contre les héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux ſept ſacremens; qui adorent tout

ce qu'ils vénèrent ; & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bons sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, & les scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé, par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a, sur leurs rivières, tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues *.

Ils disent que le soleil se lève & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non : le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous

---

* Las Batuecas.

dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR à USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menèrent au serrail une jeune esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue: je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir: elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui, exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe; & qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux: je lui jettai un manteau d'écarlate; je lui mis au doigt un anneau d'or; je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu possèdes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaisir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant! & de voir, dans ton serrail, renaître

les graces, à mesure que le temps & la possession travaillent à les détruire!

Du serrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les règles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la manière qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines, plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par dégrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus on moins grand. L'imagina-

tion se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison, ou une légère amende, frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain dégré de crainte à un certain dégré de peine, & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef : & que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir :

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, & le rend plus grand :

Que, dans ces états, il ne se forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition :

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK. A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le fondateur & le destructeur des empires : dans tous les temps, il a donné sur la terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus & de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler des temps plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'empire Romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sure de vaincre dans tous les temps, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espèce de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent : & on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire ; & qui

amusent une conversation pendant deux heures de temps; sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes : mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatière, leur canne, & leurs gands. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse, & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours ; &, quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon sens ne brille guère devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1715.



LETTRE

LETTRE LXXXIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

S'il y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidère, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice élève ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préfèrent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine ; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour

ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penser que la justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous: ils peuvent nous nuire de mille manières différentes; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impunément: Quel repos pour nous, de sçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous passerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous; &, dans leurs opinions contradictoires, le représentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste! Ce plaisir, tout sévère qu'il est, doit le ravir: il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui, Rhédi; si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement

cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle, de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre ; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidèles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejettèrent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire, en un seul jour, tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zélés ont faites aux guèbres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perse de cette nation, si appliquée au labourage, & qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire : c'étoit de ruiner l'induſtrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une ſuite néceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que, dans un état, il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle, que leur multiplicité ?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs religions dans ſon état. Quand toutes les ſectes du monde viendroient s'y raſſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de reli-

gion : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme, que les juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entière de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui me veut faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.



LETTRE LXXXVI.

*Rica à ***.*

Il ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le père ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends ; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le père chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu ſacré, où ſe révèlent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtemps gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe réſiſtance : elle eſt ſi peu fière de ſa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; &, pour que ſon père n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon époux, comme une raiſon d'en être ſéparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle ſe laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouir : elle vient révéler les myſtères cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre au regard des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent ſi difficile : épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou ſéduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de pères irrités, de filles abuſées, d'amans infidèles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est assez naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.



LETTRE LXXXVII.

*RICA à ***.*

ON dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande, dans les écoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante

portante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manières en caractères ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau : C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cent trente enterremens. Il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cent quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cent mille livres; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cent ſtades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante; il avoit un fonds tout fait de trois cent ſoixante-cinq contes; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix-huit apophtègmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions

brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantième année de ſon âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vû ?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, règne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon carroſſe.

Un grand ſeigneur eſt un homme qui voit le roi, qui parle aux miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc: tantôt ſacri-

ficateurs ; & tantôt sacrifiés, ils se devouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple..

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire

à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre ſultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi, parmi nous, le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la nation, & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte, ſur le champ, ſa cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres; c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délices, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices, par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt ca-

pable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entière.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain : Le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

Usbek au même.

A Smyrne.

De cette passion générale que la nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé, dans l'esprit des particuliers, un certain je ne sçais quoi, qu'on appelle point-d'honneur ; c'est proprement le caractère de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les nobles, ne suivoient guère d'autres loix que celles de ce point-d'honneur : elles règloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si sévères, qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de règler les différends, elles ne prescrivoient guère qu'une manière de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colère. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette manière de décider étoit assez mal imaginée ; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendu sous des peines très-sévères : mais c'est en vain ; l'honneur, qui veut toujours règner, se révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais, d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur, on périt sur un échafaut ; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour ja-

mais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCI.

Usbek à Rustan.

A Ispahan.

Il paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François, des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : &, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même : Et, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur Persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargnes la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Le monarque qui a si long-temps règné n'est plus *. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi, arrière petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement ; &, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu règner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds ; mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guère plus que de rendre la justice ; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

* Il mourut le 1 septembre 1715.

Mais

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique; &, comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK à son frère, SANTON au monastère de Casbin.

Je m'humilie devant toi, sacré santon, & je me prosterne: je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophète: tes austérités étonnent le ciel même: les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit, Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infidèles, ont toujours un caractère de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prières ferventes suspendissent sa colère, prête à tomber sur tant de peuples rebèles?

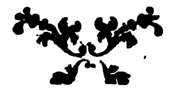
Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugièrent à milliers dans les déserts affreux de

la Thébaïde, & eurent pour chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons : ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins : ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table ; jamais d'azyle contre eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille ; les tentations nous suivent toujours : nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour moi, santon vénérable, je sçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abysmes : il a purifié la terre, autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophètes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1715.



LETTRE XCIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Je n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés ; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés : mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son père, & il s'y tient : voilà la société, & la cause de la société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême, d'en donner des règles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre règle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, tout inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règne dans le droit civil ; l'autre qui règle les différends qui survien-

nent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil ; non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes pensées là-dessus.

De Paris, le 1 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCV.

Usbek au même.

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés, qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guère se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société, leurs intérêts sont si mêlés & si confondus, il y en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque, les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévère, c'est la guerre; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la société. Ainsi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché de notre société, & n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand

honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troisième, n'est pas légitime ; & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie, & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorsque le peuple subsiste, elle est un gage de la paix & de la réparation du tort : &, si le peuple est détruit, ou dispersé, elle est le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes, qu'ils semblent qu'ils soient la voix de la nature, qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes, lorsque les conditions en sont telles, que les deux peuples peuvent se conserver : sans quoi, celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens dégrés de force & de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le droit public; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

De Paris, le 4 de la Lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

Il est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frère le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, son commandement sublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté si régulière & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relèvent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle ; & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue : je sens dans moi-même une joie secrette, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frère : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes ; la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espèrent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espèrent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un ferrail de face. Que de passions je vais émouvoir! que de craintes & de peines je prépare!

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues : l'obéissance ne sera pas moins exacte, & la règle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission, tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entière? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempères la crainte par les espérances; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de

de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'appésantit chaque jour.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK à HASSEIN, dervis de la montagne de Jaron.

O Toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos ; & ont expliqué, par une méchanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matière : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour règler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent

sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme divin, que soient ces loix? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a fait long-temps méconnoître; & ce n'est qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner; parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime dervis, la clef de la nature : voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles; & leur a fait faire presqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophètes.

Car enfin, je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé, si on lui eût dit de peser, dans une balance, tout l'air qui est autour de la terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface; & qui n'eût pensé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure; quel temps un rayon de lumière emploie à venir du soleil à nous; com-

bien de toises il y a d'ici à Saturne; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guère du style figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choses, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre alcoran, on trouve souvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme si, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous; tu crois que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non : graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophète.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban 1716.



LETTRE XCVIII.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Il n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misère, & enlèvent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui lèvent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la dernière misère. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs : c'eſt un ſéminaire de grands ſeigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des magiſtrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : &, quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes, ils relèvent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpèce de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la manière dont elle a diſtribué les richeſſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais, quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram 1717.

LETTRE XCIX.

Rica à Rhedi.

A Veniſe.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le ſeront cet hyver : mais, ſur-tout, on ne ſçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de

leur habillement & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; &, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mère; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoiqu'en disent les mauvais plaisans, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières & de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs, selon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le ca-

ractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE C.

Rica au même.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés : ils y rappellent tout : c'est la règle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations ; ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne sçaurois guère ajuster cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne parle que des bagatelles ; car, sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers François décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voi-

fins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siècles, par des loix qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix Romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entière, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces : mais ils sont presque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainsi dire, naturalisées est si grande, qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout : ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle

lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine : ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un médecin ; & ſi, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE CI.

*Usbek à ***.*

On parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le ce mandement ; & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. J'ai bien ſué pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front ; j'ai eu beſoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là ; car c'eſt un bel ouvrage : & je défierois bien ce jéſuite, qui vient ſi ſouvent vous voir, d'en faire un meilleur. Liſez-le donc, reprit-il ; & vous ſerez plus inſtruit ſur ces matières dans un quart-d'heure, que ſi je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais, comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force ſottiſes, ſoutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il diſoit d'abord : cela eſt certain, nous l'a-

vons jugé ainsi ; & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le saint esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la manière dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rébiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LES plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Espagne & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs états sont ouverts comme des caravanseras, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellés : car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté longtemps dans leur pureté. C'est un

état violent, qui dégénère toujours en despotisme, ou en république. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince ; l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage est ordinairement du côté du prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans ; premièrement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples ; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des états, & l'harmonie des empires ; & cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du prince, est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler

l'état, & à conſpirer contre le ſouverain; ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils ſe retirent de la cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait guère périr que pour le crime de lèſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périſſent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſûreté, ils ne vivroient pas un jour; & s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiècles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces temps-là, pour ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr : juſques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des pères au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la Lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CIII.

Usbek au même.

Pour suivre l'idée de ma dernière lettre, voici, à peu près, ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'esprit des sujets à un certain trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible, qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes ; maître du sceau royal, & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince, ou par le peuple : mais, là, les princes n'ont garde d'en faire ; parce que, dans un si haut dégré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état ; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puiſſance redoutable & toujours unique ; le temps lui manque, comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant que le monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un mécontent, en Europe, ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les ſujets. Un mécontent, en Aſie, va droit au prince, étonne, frappe, renverſe : il en efface juſqu'à l'idée ; dans un inſtant l'eſclave & le maître, dans un inſtant uſurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! Il ſemble ne réunir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entière.

De Paris, le 17 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CIV.

Usbek au même.

Tous les peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe guère à leur roi le temps d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent, là-deſſus, des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe atta-

cher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une femme, un père & un fils, ne ſont liés entre eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : & ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les ſociétés.

Mais, ſi un prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent-ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or, nous n'avons pas ſur nous-mêmes un pouvoir ſans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre, un tel pouvoir.

Le crime de lèſe-majeſté n'eſt autre choſe, ſelon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui déſobéiſſant, de quelque manière qu'il lui déſobéiſſe. Auſſi le peuple d'Angleterre, qui ſe trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèſe-majeſté à un prince de faire la guerre à ſes ſujets. Ils ont donc grande raiſon, quand ils diſent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de ſe ſoumettre aux puiſſances, n'eſt pas bien difficile à ſuivre, puiſqu'il leur eſt impoſſible de ne le pas obſerver ; d'autant que ce n'eſt pas au plus vertueux qu'on les oblige de ſe ſoumettre, mais à celui qui eſt le plus fort.

Les Anglois diſent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait priſonnier un prince qui lui diſputoit la couronne, voulut lui reprocher ſon infidélité & ſa perfidie : il n'y a qu'un

moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebèles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CV.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare: mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la première bombe, se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes règlées, avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir

couvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entières.

Tu as lu les hiſtoriens : fais-y bien attention; preſque toutes les monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas long-temps que je ſuis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens ſenſés des ravages de la chymie. Il ſemble que ce ſoit un quatrième fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la bouſſole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs? & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuſe aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le récit en fait frémir les muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable ſimplicité, ſi chérie de notre ſaint prophète, vous me rap-

pellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui règnoit dans le cœur de nos premiers pères.

De Venise, le 5 de la lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire; & tu méprises toute instruction: tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi? je suis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien refléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit, à peu-près, à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractère bizarre; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais, prends-y garde; ils ont appris les

arts ; ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; ſans cela, l eur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque manière de deſtruction plus cruelle que celle qui eſt en uſage. Non : ſi une fatale invention venoit à ſe découvrir, elle ſeroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le conſentement unanime des nations enſeveliroit cette découverte. Il n'eſt point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des ſujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'eſt-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en liſant les hiſtoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et, quand il ſe ſeroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter ? Penſes-tu, Rhédi, que la religion que notre ſaint prophète a apportée du ciel ſoit pernicieuſe, parce qu'elle ſervira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, &, par-là, ſont cauſe de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les ſubjuguèrent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés,

on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais, comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse; il suit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on rafine le plus sur les plaisirs; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus, & n'aient plus le loisir de boire & de manger: elle commande, & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un royaume

que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'état deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses, & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtième partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit, annuellement, à son maître, que la vingtième partie de sa valeur ; mais, avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfévres, des ouvriers en laine, en soie, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de

superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVII.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'occident, jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves, de leur maîtresse, & de leur confesseur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci; & il se livrera, pour cela, de grands combats. Car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales : mais elles se concilient & se réunissent, sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir; la force du roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes : & cependant, dans l'âge où

il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel ; sa valeur m'est connue ; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit : Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque ; il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant très-facile à faire chez les princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espèce de république, dont les membres toujours actifs se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel état dans l'état ; & celui qui est à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non-seulement

prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVIII.

*USBEK à ***.*

IL y a une espèce de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée, en les lisant ; on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi-morts dans une matière noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*; celui-là par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que, jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais,

Mais, lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient : & en effet, quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages, qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible ; & les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de-là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison, & à foudroyer, à coups de plume, un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CIX.

Rica à ***.

L'UNIVERSITÉ de Paris est la fille aînée des rois de France, & très-aînée ; car elle a plus de neuf cent ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques docteurs, à l'occasion de la lettre *Q* *,

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permission, par un arrêt solemnel, à tous les sujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet !

Il me semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées ; & que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon * ayant assemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues : la dispute étoit vive ; & les états se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langue Catalane, & la réponse en Arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé, 1718.

* C'étoit en 1610.

LETTRE CX.

Rica à ***.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général

d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre; & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire succéder & renaître les parties de plaisirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elle vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse: au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit: hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions; &, quant à moi, je me sentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram 1718.

LETTRE CXI.

*Usbek à ***.*

Le règne du feu roi a été si long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand'chose.

Messieurs, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François; & il l'écorche tellement, qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossière, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espère qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage: & soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXII.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes: je compare tous les temps; j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi: & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse? & tomberoit-elle de langueur?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entièrement désertes & dépeuplées: il semble qu'elles ne subsistent encore que

pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne : &, comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puissans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grèce est si déserte, qu'elle ne contient pas la centième partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées ; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager, & d'envoyer dehors, comme des essaims, des colonies & des nations entières, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantième partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guère en meilleur état. Cette Asie mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux

ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée : pour celle qui est sous la domination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui étoient sans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont au-tour de ces grands empires, ils sont réellement déserts : tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Ces princes, avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde : mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout temps, on voit qu'elle a extrémement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui, ses princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, sur la terre la dixième partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours ; &, si cela continue, dans dix siècles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siècles ; ce qui mar-

que un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Venise, le 10 de la lune de Rhégeb 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

Le monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible; les cieux mêmes ne le sont pas : les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matière.

La terre est soumise, comme les autres planètes, aux loix des mouvemens : elle souffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ses principes : la mer & le continent semblent être dans une guerre éternelle ; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire ; & , à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulières, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes & royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont, tour à tour, désolé l'univers. Elles parlent d'une entre autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes,

plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusqu'à l'empire du Catay : un dégré de plus de corruption auroit, peut-être dans un seul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siècles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique; elle fit, dans très-peu de temps, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été, si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu, sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remède aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'est-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations : celle des choses, & celle de l'homme : ils ne peuvent comprendre que la matière & les choses créées n'aient que six mille ans; que dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu; mais, comme il n'y a point de succession dans dieu, si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

* Cependant, tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier père : ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du du monde ?

Mais toutes les deſtructions ne ſont pas violentes. Nous voyons pluſieurs parties de la terre ſe laſſer de fournir à la ſubſiſtance des hommes : que ſçavons-nous ſi la terre entière n'a pas des cauſes générales, lentes & imperceptibles de laſſitude ?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulièrement à ta lettre ſur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiècles. Je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1718.

* *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on liſoit celui-ci ;* Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.



LETTRE CXIV.

USBEK au même.

Tu cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : &, ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde Romain, les choſes ſont bien changées : il

s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpèce, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière, la polygamie étoit défendue; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage ſur la religion mahométane : le divorce y étoit permis; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſidérable, ſur la chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire que cette pluralité des femmes permiſe par le ſaint alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophète, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & ſeulement autant de concubines, ou d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le prophète; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon muſulman comme un athlète, deſtiné à combattre ſans relâche; mais qui, bientôt foible & accablé de ſes premières fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & ſe trouve, pour ainſi dire, enſéveli ſous ſes propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainſi dire, avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes; juſque dans ſes productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec règle & meſure; ſi on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la force qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice, & ſa puiſſance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes ; plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un serrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même sont, la plupart du temps, foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur père.

Ce n'est pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalousie, & la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre !

Les filles esclaves qui sont dans le serrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'espèce.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboutir ; & que les peuples, attirés de mille manières, se rendent de

toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presque à chaque siècle, des nations entières pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune Chahban 1718.

LETTRE CXV.

USBEK au même.

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus ; mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient, au contraire, de tout leur pouvoir ; ils les associoient, le plus qu'ils pouvoient, par des espèces de mariages : par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient, à la longue, la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui : il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les pères, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils sont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie : de manière qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques

chefs de famille, la culture des arts & des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république se servoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule, qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit : avec ce pécule, il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque ; celui-là se donnoit au commerce de la mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout son pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même temps, l'aisance dans la servitude présente, & l'espérance d'une liberté future : cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir, & devenoient citoyens. La république se réparoit sans cesse, & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit ; je prouverai aussi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident, & se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'esclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie & l'abondance les faisoit naître ; & eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance & l'industrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK au même.

NOUS avons jusqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta, non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha ; &, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature : on attacha, sans retour & sans espérance, des gens accablés l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis : & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce

pouvoir en main toute leur vie, sans en user, par cette seule considération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens, que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les désagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainsi dire, leur éternité : de-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris ; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit & reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie : commerce honteux & si contraire à la société ; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature, & à la propagation de l'espèce, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli ; les mariages mal assortis ne se raccommodent plus ; les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulières & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille

famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : mais les chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'est une image, une figure, & quelque chose de mystérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK au même.

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre sexe, qui se vouent à une continence éternelle : c'est, chez les chrétiens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne sçachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

Je trouve que leurs docteurs se contredisent manifestement, quand ils disent que le mariage est saint, & que le célibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage; sans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de célibat est prodigieux. Les pères y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui, ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans; ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maison religieuse, une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enséveliffent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis : & si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barrière qui sépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ofe le dire, dans l'état préfent où eft l'Europe, il n'eft pas poffible que la religion catholique y fubfifte cinq cent ans.

Avant l'abaiffement de la puiffance d'Efpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteftans. Ces derniers font peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteftans deviendront plus riches & plus puiffans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteftans doivent être, & font réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il fuit, premièrement, que les tributs y font plus confidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient : fecondement, que les terres y font mieux cultivées : enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de befoins, on y a plus de reffources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens fuffifans pour la culture des terres, il faut que le commerce périffe; &, lorfqu'il n'y a que celui qui eft néceffaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'eft-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne foit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non feulement la culture des terres y eft abandonnée, mais même l'induftrie y eft pernicieufe : elle ne confifte qu'à apprendre cinq ou fix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provifion pardevers lui, il ne doit plus s'embarraffer de fa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des fueurs & des peines.

Ce n'eft pas tout, les dervis ont en leurs mains prefque toutes les richeffes de l'état; c'eft une fociété de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent

sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne lève sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en lève sur ses sujets : cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVIII.

Usbek au même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guère parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raisons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cent ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs sujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe

ſans ceſſe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaiſons malignes qui en ſortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIX.

Usbek au même.

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde; de manière qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puiſſant, qui ſera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perſe n'avoient tant de milliers de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puiſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine manière de penſer: car, comme

les enfans regardent leurs pères comme des dieux; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie: les travaux utiles & durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagère, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins: nous vivons dans une insensibilité générale, & nous laissons tout faire à la providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un père sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXX.

Usbek au même.

Les pays habités par les ſauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que, lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cent habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états, dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la première; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre; elles vont juſqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa

grossesse au magistrat, est punie de mort, si son fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excusent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXI.

Usbek au même.

L'EFFET ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain dégré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils relèguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils faisoient passer des juifs

juifs. Il fallut se consoler de leur perte ; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de Négres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables ; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état : & si, par hasard, il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis le dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réus-

fissent quelquefois : il y a des climats si heureux, que l'espèce s'y multiplie toujours; témoins ces isles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, & qui recouvroient aussitôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens & les métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés : &, si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, songè-

* L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

rent aux moyens de les conserver ; & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Espagnols, désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fidèles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui semblèrent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conservèrent ce pays sous leur domination. Juges par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car enfin, ce remède affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute opposée ; ils n'employèrent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favorisèrent la rébellion de ces peuples, & en profitèrent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussitôt chassés ; les autres en firent des déserts, & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des nations

qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il brisoit aussitôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXII.

Usbek au même.

La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce. Toutes les républiques en sont une preuve constante ; &, plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considère la nature du terrein, & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers, que la liberté, & l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, & nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espèce se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des pères.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand partout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtisans, & quelques particuliers, possèdent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera

des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas ; ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur père.

J'avoue que le rustique ou paysan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misère ? Ils périssent presque tous, à mesure qu'ils naissent : ils ne prospèrent jamais : foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manières, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misère & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables, l'espèce perd, & même quelquefois dégénère.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrollés dans la milice les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misère, la famine & les autres maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume

aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques; que sera-ce dans les autres états?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXIII.

Usbec au mollak Mehemet Ali, gardien des trois tombeaux à Com.

Que nous servent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites: leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussière.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine: le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar: il porte par-tout la colère du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du prophète que le détestable Omar a dévoyés: tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs: tu desires leur conversion, & non pas leur perte: tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali, par les larmes des saints; & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts, par la terreur des infidèles.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquièrent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces & des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées se présente à mon esprit ; il me semble que j'entends publier cette ordonnance.

» Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets « à nous demander des pensions, ayant exercé sans relâche « notre magnificence Royale, nous avons enfin cédé à la mul- « titude des requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquelles ont « fait jusqu'ici la plus grande sollicitude du trône. Ils nous ont « représenté qu'ils n'ont point manqué, depuis notre avéne- « ment à la couronne, de se trouver à notre lever ; que nous « les avons toujours vus sur notre passage immobiles comme « des bornes, & qu'ils se sont extrêmement élevés pour re- «

» garder, sur les épaules les plus hautes, notre sérénité. Nous
» avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques
» personnes du beau sexe, qui nous ont supplié de faire at-
» tention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très-dif-
» ficile : quelques-unes même très-surannées nous ont prié,
» branlant la tête, de faire attention qu'elles ont fait l'orne-
» ment de la cour des rois nos prédécesseurs ; & que, si les
» généraux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par
» leurs faits militaires, elles n'ont point rendu la cour moins
» célèbre par leurs intrigues. Ainsi, desirant traiter les sup-
» plians avec bonté, & leur accorder toutes leurs prières, nous
» avons ordonné ce qui suit.

» Que tout laboureur, ayant cinq enfans, retranchera
» journellement la cinquième partie du pain qu'il leur donne.
» Enjoignons aux pères de famille de faire la diminution, sur
» chacun d'eux, aussi juste que faire se pourra.

» Défendons expressément à tous ceux qui s'appliquent à
» la culture de leurs héritages, ou qui les ont donnés à titre
» de ferme, d'y faire aucune réparation, de quelque espèce
» qu'elle soit.

» Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des
» travaux vils & méchaniques, lesquelles n'ont jamais été au
» lever de notre majesté, n'achètent désormais d'habits, à
» eux, à leurs femmes, & à leurs enfans, que de quatre ans
» en quatre ans : leur interdisons en outre, très-étroitement,
» ces petites réjouissances qu'ils avoient coutume de faire dans
» leurs familles les principales fêtes de l'année.

» Et, d'autant que nous demeurons avertis que la plupart
» des bourgeois de nos bonnes villes sont entièrement occu-
» pés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles
» ne se sont rendues recommandables, dans notre état, que
par

par une triste & ennuyeuse modestie ; nous ordonnons qu'ils « attendront à les marier, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge li- « mité par les ordonnances, elles viennent à les y contrain- « dre. Défendons à nos magistrats de pourvoir à l'éducation « de leurs enfans. «

De Paris, le premier de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXV.

*Rica à ***.*

On est bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines, dont on les menace : mais, pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens, à ce propos, d'une histoire que j'ai ouï raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres Indiens ne sont pas moins stéri-

les que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre son mari, vint en cerémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler : mais comme, dans les pays soumis aux mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mère, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées. Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze : homme infidèle, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en sera-t-elle bien récompensée ; car elle retrouvera, dans l'autre monde, son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous ? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que, si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, surement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui ! ... pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle manière je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais, si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais

mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVI.

Rica à Usbek.

*A ***.*

Je t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand Mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands même, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais, sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suède. Il assiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwège : comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre : les états se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets; qu'est-ce, lorsque l'on noircit la nation entière, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois, comme les anges parlent à notre saint prophète.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés, où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se

communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi sévère de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amère au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme ; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant, que son ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée : de manière que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministère, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministère : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges ; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar 1719.



LETTRE CXXVIII.

RICA à USBEK.

A ***.

Je paſſois l'autre jonr ſur le pont-neuf, avec un de mes amis: il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un géomètre; & il n'y avoit rien qui n'y parût: car il étoit dans une rêverie profonde; il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils ſe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces diſcours les menèrent juſques ſur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empreſſement, & que les garçons du caffé en faiſoient beaucoup plus de cas que de deux mouſquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il ſe trouvoit dans un lieu agréable: car il dérida un peu ſon viſage, & ſe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant ſon eſprit régulier toiſoit tout ce qui ſe diſoit dans la converſation. Il reſſembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec ſon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deſſus des autres. Martyr de ſa juſteſſe, il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vue délicate eſt offenſée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auſſi ſa converſation étoit-elle ſingulière. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui

avoit un château ſuperbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large, & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les règles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les allées des avenues euſſent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſingulière : il s'échauffa fort contre un ſçavant, qui étoit auprès de moi, qui malheureuſement lui demanda ſi ce cadran marquoit les heures Babiloniennes. Un nouvelliſte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna ſoudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; &, charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entièrement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant, par une inondation : ce que vous me dites là m'eſt fort agréable, dit alors le géomètre : je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite ; & qu'il eſt au moins tombé, ſur la terre, deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après, il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils ſe choquèrent rudement ; & de ce coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur vîteſſe & de leurs maſſes. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement, cet homme, portant la main ſur le front, dit au géométre : je ſuis bien aiſe que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géomètre : il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre :

c'eſt une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monſieur! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne penſez pas? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous? Monſieur, dit le ſçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand ſervice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière? Je ne dis pas tout-à-fait cela: j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez : mais vous ne leur reſſemblerez point; car, ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliques-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conſeil, ils ſe ſéparèrent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rébiab, 2, 1719.



LETTRE

LETTRE CXXIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LA plupart des légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont, à la vérité, conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jettés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire ; choſe abſurde pour un faiſeur de loix : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues ?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les déſordres inſéparables des changemens.

Il eſt vrai que, par une biſarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines loix. Mais le cas eſt rare ; &, lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit obſerver tant de ſolemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures; &, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins: c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux règlées: les pères sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix Romaines, un nombre infini de choses inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime.

De Paris, le 4 de la Lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

Rica à ***.

Je te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'état; & leur diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe; ils ſçavent combien notre auguſte ſultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années, &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir; &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts ſur toutes les rivières, des routes ſecrettes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme, avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliste : comme elle m'a paru singulière, je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

Je me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier janvier 1711, je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une manière bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui sçavent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

*Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des thuilleries ; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siége de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siége, je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août * ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu ?*

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile.

---

* 1717.

& trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissions point aux thuilleries l'usage des paris, & feu monsieur le comte L. ne les souffroit guère : mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit, & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis ; Monsieur le maréchal de***, ayant appris .... Cela est faux, me dit-il : vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis,* &c.

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis longtemps à un autre ouvrage, qui

fera encore plus d'honneur à notre nation, si votre grandeur veut m'accorder un privilège : mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages, sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions ; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis, monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS *la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L., nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conferences ; & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entre eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseur des thuilleries vingt ans avant qu'ils fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis ....*

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.



LETTRE CXXXI.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotisme.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siècles, que les républiques se formèrent.

La Grèce ayant été abysmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : &, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; &, du débris de tant de royaumes, s'élevèrent ces républiques, qui firent si fort fleurir la Grèce, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haîne des rois, conserva longtemps la Grèce dans l'indépendance ; & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes Grecques trouvèrent des alliées dans l'Asie mineure : elles y envoyèrent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grèce peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne, & peut-être les

Gaules. On sçait que cette grande Hespérie ; si fameuse chez les anciens, étoit au commencement de la Grèce ; que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allèrent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Espagne, ceux d'Espagne, dans la Bétique ou le Portugal : de manière que toutes ces régions portèrent ce nom chez les anciens. Ces colonies Grecques apportèrent avec elles un esprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guère, dans ces temps reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : &, si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car, pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé en deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république Romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens Romains & les peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; si les loix si saintes, pour empêcher

leur

leur tyrannie, avoient été obſervées ; & s'ils ne s'étoient pas ſervis, pour les faire taire, des mêmes tréſors que leur injuſtice avoit amaſſés.

César opprima la république Romaine, & la ſoumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit longtemps ſous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppreſſion.

Cependant une infinité de nations inconnues ſortirent du nord, ſe répandirent comme des torrens dans les provinces Romaines ; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrèrent l'empire, & fondèrent des royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bornoient ſi fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainſi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne ſentirent point le joug du vainqueur. Lorſque les peuples d'Aſie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes ; ſoumis à la volonté d'un ſeul, ils ne ſongèrent qu'à lui donner de nouveaux ſujets, & à établir, par les armes, ſon autorité violente : mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces Romaines, ne donnèrent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques - uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Eſpagne, dépoſoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits : &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manières différentes : un grand nombre de ſeigneurs la partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement : les dépouilles étoient partagées entre le chef & les ſoldats ; aucun impôt en faveur du prince ; les loix étoient faites dans les aſſemblées de la na-

tion. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui ſe formèrent des débris de l'empire Romain.

De Veniſe, le 20 de la lune de Rhégeb 1719.

LETTRE CXXXII.

*Rica à ***.*

Je fus, il y a cinq ou ſix mois, dans un caffé : j'y remarquai un gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déploroit ſa ſituation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes fermiers, & les accabler de frais de juſtice ; je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon ; & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs, paroiſſoit morne & penſif, juſqu'à ce que, prenant bruſquement la parole, Oui, meſſieurs, dit-il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe ; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital : au moins,

si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par hasard, la tête d'un autre côté; & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent: & il me l'a rendu! quelle perfidie horrible! Il a beau faire; dans mon esprit, il sera toujours deshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit: Dieu bénisse les projets de nos ministres! puissé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrémement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: il est généalogiste; & il espère que son art rendra, si les fortunes continuent; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, décrasser leurs ancêtres, & orner leurs carosses: il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il tressaillit de joie, de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que je reconnus pour nouvelliste, avant qu'il se fût assis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & présagent toujours les victoires & les trophées: c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il: nous n'avons point de cavalerie sur la frontière; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nou-

vellifte en pitié, & hauffoit les épaules, à mefure que l'autre hauffoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de fa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au foir une tache dans le foleil, qui, fi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdiffement ; & je n'ai pas dit un feul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIII.

*Rica à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en font comme les dépofitaires, mais qui font obligés d'y laiffer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui fe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monfieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangère ; je n'y connois perfonne. Bien des gens me font de pareilles queftions ; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les fatisfaire : j'ai mon bibliothéquaire qui vous donnera fatisfaction ; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'eft un homme qui n'eft bon à rien, & qui nous eft très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends

l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte; &, comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA au même.

Je retournai le lendemain à cette bibliothèque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois. Son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon père, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque? Ce sont, me dit-il, les interprêtes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a, me répondit-il. Il y en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres

idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens; & ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, & vont comme au pillage ; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manières.

Tout près de-là, vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion ; ensuite, les livres de morale, bien plus utiles ; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matière qui y est traitée, & par la manière de la traiter ; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah, mon père! lui dis-je : un moment ; n'allez pas si vîte ; parlez-moi de ces mystiques. Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases & les ravissemens. Cet état est le délire de la dévotion ; souvent il se perfectionne, ou plutôt dégénère en quiétisme : vous sçavez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit ; qui forment, dans leur imagination, tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées ; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuement peints!

Vous voyez, monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf ; & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont. Si je

voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois sans cesse, cela est divin, cela est respectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire, qui survint au dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXV.

Rica au même.

Je revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon père, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je ; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons ; & les géomètres, qui obligent un homme, malgré lui, d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout ; les

livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans.

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une sécurité entière, quand ils parlent de la vertu des remèdes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là, sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espèce de diablerie: exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon père? Les livres d'astrologie judiciaire! repartis-je avec eux. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils règlent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils sont plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison: voilà le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planettes. Nous nous servons,

vons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle règle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une règle aussi sure que les beaux raisonnemens de votre faiseur de systême? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie; vous verriez les calculateurs bien humiliés: quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXVI.

Rica au même

Dans l'entrevue suivante, mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez, premièrement, les historiens de l'église & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire-Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chûte duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent, & fondèrent tous

les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus, depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire ; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affoiblie ; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes ; & qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siècles ; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui, dans leur course, perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre ; puis, reparoissant de nouveau, grossis par les rivières qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là, vous voyez la nation Espagnole sortir de quelques montagnes : les princes mahométans subjugués aussi insensiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule ; jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur & de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa première puissance.

Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition ; le prince toujours chancelant sur un trône inébranla-

ble; une nation impatiente, sage dans sa fureur même; & qui, maîtresse de la mer, (chose inouie jusqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses princes divisés & foibles, & sans autre attribut de souveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques; de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie; & de Gènes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord, & entre autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA au même.

LE lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poëtes, me dit-il; c'est-à-dire, ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, & d'accabler la

raison sous les agrémens, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoissez; ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations même.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'est-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en sçais rien: les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne sous ce nom, ne le sont point: c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent, de plus, qu'il est impossible d'en faire de nouveaux, & cela est encore plus surprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, selon moi, sont les poëtes par excellence, & les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes; les comiques, qui nous remuent si doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, & qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaisent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux: ce sont ceux qui aiguisent les épigrammes, qui sont de petites flèches déliées, qui font une plaie profonde & inaccessible aux remèdes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des espèces de poëtes, & qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur; ils passent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans : &, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion, avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il est impossible que les incidens soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & souvent répétées, nous font languir ; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LES ministres se succèdent, & se détruisent ici, comme les saisons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. On lève aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & celle des biens

d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans, ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de finesse & de mystère. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse, & avec douleur, de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux ; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole, & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa, pour cet effet, six ou sept conseils ; & ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : Noailles prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remèdes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remèdes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain régorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se

ſont touchées de ſi près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſus, il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſpérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit ſouvent des choſes bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune ſous le règne paſſé, vantent aujourd'hui leur naiſſance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a ſix mois : ils crient de toute leur force, La nobleſſe eſt ruinée ; quel déſordre dans l'état! quelle confuſion dans les rangs! on ne voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIX.

Rica au même.

Voici un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suède voulant, à toute force, aſſocier le prince ſon époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre reine,

nommée Christine, abdiqua la couronne, pour se donner toute entière à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espèce de désertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le temps que les autres ne songent qu'à jouir: & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CXL.

RICA à USBEK.

A ***.

LE parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enregistrée d'une manière qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses: elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités: &, pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un

un peuple heureux ſous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie & apporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Uſbek, que celui de la vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux princes! Ils doivent bien penſer que ceux qui s'y déterminent y ſont contraints; & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

Rica au même.

J'IRAI te voir ſur la fin de la ſemaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus préſenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangère. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguſte dans le lieu ſacré où ſon cœur repoſe.

Elle me fit mille queſtions ſur les mœurs des Perſans, & ſur la manière de vivre des Perſanes. Il me parut que la vie du ſerrail n'étoit pas de ſon goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir ſans envie, le bonheur de l'un; & ſans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, ſur-tout celle des poëtes & des romans,

elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis ; & je lui envoyai, quelques jours après, un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

DU TEMPS de Cheik-ali-Can, il y avoit, en Perse, une femme nommée Zuléma : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des saints prophètes ; les docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignit, à tant de connoissance, un certain caractère d'esprit enjoué, qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sèxe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on appelle la nation juive, qui soutient, par l'autorité de ses livres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie ; & ne pensent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, sans qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : & comme les hommes qui auront bien vécu, & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un paradis plein de beautés célestes & ravissantes, & telles que, si un mortel les avoit vues, il se donneroit aussitôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enyvrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur seront soumis: chacune d'elle aura un serrail, dans lequel ils seront enfermés; & des eunuques, encore plus fidèles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre Arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une manière très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques, ni aux murs de son serrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir, ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne sortit de sa bouche; & jamais il ne fit le moindre signe, qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son serrail, une d'entre elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses, que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort ; je ne souhaite que la mienne; &, ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là, il me sera encore bien

doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colère ; il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes chères compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le crystal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présentèrent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité, & toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes célestes, destinés à ses plaisirs.

Deux d'entre eux se présentèrent aussi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumèrent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens : après quoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte de mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit, d'un côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre : &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la

porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ſes raviſſemens paſsèrent même ſes deſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle : je croirois mourir, ſi je n'étois ſure de mon immortalité. C'en eſt trop, laiſſez-moi; je ſuccombe ſous la violence des plaiſirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes ſens; je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à préſent conſidérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O dieux ! que ces ténèbres ſont aimables ! Quoi ! je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ! je ſerai.... Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réitérés, elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorſqu'elle voulut l'être bien ſérieuſem nt. Elle ſe repoſa languiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de ſommeil réparèrent ſa laſſitude : elle reçut deux baiſers, qui l'enflammèrent ſoudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je ſuis inquiette, dit-elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas reſter long-temps : auſſi eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis déſabuſée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je ſuis ſure de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui, oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi ! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader ! Ah ! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perdue; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles & aimables domestiques entrèrent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenèrent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros: après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout-à-fait: elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu: souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion: elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces mo-

mens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entièrement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines, & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité présente ; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ses jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari ; d'aller dans son serrail, de s'en rendre maître, de l'en chasser ; & d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe ; tout lui est ouvert ; les eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il

avoit, en paſſant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable; &, bientôt après, il les ſurprend davantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles ſcènes ſe jouent dans le ſerrail, Ibrahim heurte, ſe nomme, tempête & crie. Après avoir eſſuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un déſordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arrière, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, ſa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au ſecours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet impoſteur : mais il n'eſt pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible reſſource; c'eſt de s'en rapporter au jugement de ſes femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit ſéduit tous ſes juges. L'autre eſt chaſſé, & traîné indignement hors du ſerrail; & il auroit reçu la mort mille fois, ſi ſon rival n'avoit ordonné qu'on lui ſauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, reſté maître du champ de bataille, ſe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & ſe ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet impoſteur ne me reſſemble pas, diſoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, ſi ce que je fais ne ſuffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes : Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous ſuffit que vous ayez ſi bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il,

reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-temps abusées : le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous, sans doute, qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin; j'ai mesuré l'expiation au crime : je suis bien aise que vous soyez contentes de ma manière de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il; dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guère par la ruse : & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux; je sçaurai m'assurer de vous, sans vous gêner; j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me serez fidèles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous? Cette conversation dura longtemps entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux; il sortit furieux : & un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit,

le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de-là.

O dieux! dans quelle désolation se trouvèrent ces femmes, dans l'absence de leur cher Ibrahim! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle; toute la maison étoit en larmes; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde: il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir, dans les festins, parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense: il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1720.



LETTRE CXLII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

VOICI une lettre que je reçus hier d'un sçavant : elle te paroîtra singulière.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mène la vie d'un sçavant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pièces d'une monnoie de cuivre qui avoit

cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à préſent dans ma maiſon un ſeul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuſcrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir, que des exemplaires imprimés, qui ne ſont pas ſi corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui eſt près de chez moi, qu'un proconſul des Gaules fit faire, il y a environ douze cent ans : lorſque je vais à ma maiſon de campagne, je ne manque jamais d'y paſſer, quoiqu'il ſoit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des villes voiſines. Je ſuis déſeſpéré de voir ces miſérables indices, au lieu des colomnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les faſſe rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépenſe par mon teſtament. Si vous avez, monſieur, quelque manuſcrit Perſan ; vous me ferez plaiſir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par-deſſus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par leſquels vous verrez que je ne ſuis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entre autres, une diſſertation, où je fais voir que la couronne, dont on ſe ſervoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs Grecs, que Cambyſe fut bleſſé à la jambe gauche, & non pas à la droite ; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-

recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto*, en forme d'explications d'un vers du sixième livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : &, quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussière d'une bibliothèque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquième siècle ont étrangement défiguré. Je suis,* &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour père Eole, dieu des vents, & pour mère une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que, dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mère ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son père lui apprit le sécret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs : mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Betique, l'or reluisoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui régnoit pour lors : mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuple de Bétique, vous croyez être riche, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitie. Croyez-moi : quit-

tez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite ; & , si vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles seront bien significatives ; car elles règleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essoufflé ; & , transporté de colère, il s'écria : Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien! à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables

pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent ; mais, pour de l'or.... pour de l'or... Ah ! cela me met dans une indignation... Je jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévèrement. Puis il ajouta, d'un air tout-à fait persuasif : Croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse : Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers : Je vous prie, faites-les moi venir ; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher ; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hasarda encore une petite prière. Je sçais que vous avez des pierres précieuses ; au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses : défaites-vous-en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille ! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin, il monta sur un tréteau ; &, prenant une voix plus assurée, il dit : Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : Mais, pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle légère, le fils d'Eole

disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi: Je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrémement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il est vrai; la moitié, c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussitôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1720.



LETTRE CXLIII.

RICA à NATHANAEL LEVI, médecin juif à Livourne.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes, & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi? Tu es juif, & je suis mahométan; c'est-à-dire, que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran: j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cent dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour

pour me conformer à une pratique universelle : je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses ; &, sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules : &, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes ; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort ; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille : & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la situation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe, pour un moment, qu'il y ait des prestiges : passe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point ; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire ?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce qu'une

puissance invisible vienne le déterminer ? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile ?

Penses-tu que la mort, dans ces occasions, rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre ? que le second, qui quitte un troisième, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrième ? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionément la vie ; on sçait cela en général : & on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particulière, ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole ; parce que, pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi ; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël : il me semble que la matière ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban 1720.

P. S. COMME je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car

ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achètent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet *.

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

Il y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remèdes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie querir ; &, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : N'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G. ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre ? car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour sainte du père Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, jésuite Espagnol, ne vous en faites faute. Mais,

---

* *L'auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié, de son vivant, aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choses que je n'entends pas : mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères.

croyez-moi, tenons-nous-en au père Caussin : j'espère, avec l'aide de dieu, qu'une période du père Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remède à sa boutique. La cour sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne prononçoit que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie ; un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été longtemps éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien ! a-t-on pris mon opium ? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le père Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit, Vive le père Caussin ; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'est un miracle. Tenez, monsieur ; voyez donc le père Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon père. Et, là-dessus, on lui expliqua la chose, comme elle s'étoit passée. *

---

* Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mystères de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits : cela le frappa ; &, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience ; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même ? ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires ; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode ; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remèdes qu'il mit en pratique.

Ptisane purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec ; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot ; quatre de Paracelse ; une d'Avicenne ; six d'Averroès ; trois de Porphire ; autant de Plotin ; autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C*** concernant la B** & la C** des I** ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une goute de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues ; une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un ma-

tras ; laissez-le en digestion pendant deux jours : puis faites-le distiller au feu de sable. Et, si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recueil des pièces des J. F. ; faites-là infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion ; & avalez.

Remède très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend père Maimbourg, ci-devant jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remède.

Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote, deux degrés métaphysiques, une distinction, six vers de Chapelain, une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cùm fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cùm infusione Lallemanianâ ; fiat fermentatio cùm magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico : nihil indè extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas ; Escobaris relaxativi paginas sex ; Vasquii emolientis folium unum : infunde in aquæ communis lib. iiij. Ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur ; &, in expressione, dissolve Bauni detersivi & Tamburini abluentis folia iij.

Fiat clister.

In chlorosim, quam vulgus pallidos-colores ; aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij ; R. Thomæ Sanchii de matrimonio folia ij. Infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un jansénite méprisé par un jansénite, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

LETTRE CXLIV.

USBEK à RICA.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : Ce que j'ai dit est vrai, parce que le l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier : car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions ; c'est son bien : le second attaque les opinions des autres ; & c'est le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek ! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dôse plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs ; & ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez, que je vous embrasse. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne ; & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLV.

*USBEK à ***.*

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociés. Il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie ; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : Autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remèdes qui sont de lui, & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans ?

Je n'y pense jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

MONSIEUR,

JE suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent sur nos têtes : &, quand je veux me delasser, je prends mes petits microscopes, & j'observe un ciron ou une mitte.

Je ne suis point riche, & je n'ai qu'une seule chambre : Je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermomètre, & que la chaleur étrangère le feroit hausser. L'hyver dernier, je pensai mourir de froid : &, quoique mon thermomètre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains alloient se geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de temps les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu : &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipsik, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courier sans leur écrire.

*Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierres, conjointement avec le docteur***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siége de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là, des qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre ; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapissantes,

pissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funèbre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans.

Je suis, &c.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : j'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; & un sçavant ne sçauroit guère éviter le reproche d'irreligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire modestement : à dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat, sur un fait qui s'est passé il y a mille ans ; & on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont

en crédit de leur temps, & les vices qui sont sur le trône; imposant à la postérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez, pour un auteur, d'avoir essuyé toutes ces insultes; ce n'est point assez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avoit un sentiment; il l'a soutenu par ses écrits: il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération! Non. Il n'est, tout au plus, estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits: & il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enséveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, se dédommage en le méprisant: il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, &, par-là, se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaisirs, & la perte de la santé.

De Paris, le 26 de la lune de Chahbab 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a longtemps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres : mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait un ministre sans probité n'est pas de desservir son prince, & de ruiner son peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai longtemps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un ministre : j'y ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples ; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins. . . . .

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant : j'ai ruiné une famille aujourd'hui; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le père en mourra de douleur, la mère périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités,

obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses pères ? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses aïeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de noblesse qui les déshonore, & ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

De Paris, le 11 de la lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LES choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entière : il se passe ici des choses horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la mosquée, laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves ; chose si défendue par les loix du serrail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du serrail, & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance ; car surement tu es trahi. J'attends tes ordres : &, jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du serrail d'Ispahan, le 1 de la lune de Rhégeb 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK au PREMIER EUNUQUE.

Au serrail d'Ispahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir sans bornes sur tout le serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le serrail : commencez par les esclaves ; n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachés : purifiez ce lieu infâme ; & faites-y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adressoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11 de la lune de Zilhagé 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur: comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusqu'à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir: je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai serrée, jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier, un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail : je me levai, j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur ; & je te prie de compter sur mon zèle, mon expérience & ma vieillesse.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK à NARSIT.

Au serrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens: le moindre retardement peut me désespérer ; & vous demeurez tranquille, sous un vain prétexte!

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-les donc, ces ordres : & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune Chalval 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

SI je gardois plus longtemps le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : je me meurs : mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je sçais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant sa mort, sur la conduite de tes femmes : il y a, dans le serrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte

ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieues d'ici. Je ne ſçais ce que c'eſt ; tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis : la ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévère qui y règnoit autrefois : une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible, ſelon moi, de quelque ſatisfaction nouvelle. Dans les plus petites choſes, je remarque des libertés juſqu'alors inconnues. Il règne même, parmi tes eſclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des règles, qui me ſurprend ; ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le ſerrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné ; & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui eſt à préſent à notre tête, eſt un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je ſuis agité d'une colère vengereſſe contre tant de perfidies : &, ſi le ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que, ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719

LETTRE CLII.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Uſbek ! tu as des femmes fidelles, & des eſclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choiſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi; j'ai envoyé un eſclave pour la chercher; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſéquence à me mander.

Du ſerrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK à SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni

pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laiffé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui fe propofoient de le devenir. Que ne peux-tu pas efpérer de ton maître pour des fervices fi fignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deffus de ta condition même, & de toutes les récompenfes que tu as jamais defirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrail d'Ifpahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eft votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaiffe devant lui. Il doit juger vos actions paffées : &, pour l'avenir, il vous fera vivre fous un joug fi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, fi vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.



LETTRE CLV.

Usbek à Nessir.

A Ispahan.

Heureux celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour !

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'anéantis ; & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir ; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du serraail ; je compte tous les instans qui s'écoulent : mon impatience me les allonge toujours : &, lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine ; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale ; cette inquiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aie eu de sortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de

même, en proie à mes chagrins? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère : mais il s'oppose à toutes mes résolutions; il m'attache ici par mille prétextes : il semble qu'il ait oublié sa patrie; ou plutôt, il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis! Je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le serrail; il faut que j'y demande compte du temps funeste de mon absence; &, si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce, lorsque ma présence la rendra plus vive? que sera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir? que sera-ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées; j'y porterai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en déroberont rien; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes; dans un temps si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.



LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante règnent dans le ferrail : un deuil affreux l'environne : un tygre y exerce à chaque inftant toute fa rage. Il a mis dans les fupplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos efclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reftoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obfcurité de la nuit, un traitement indigne ; le facrilège n'a pas craint de porter fur elles fes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; &, quoique nous y foyons feules, il nous y fait vivre fous le voile. Il ne nous eft plus permis de nous parler ; ce feroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eft entrée dans le ferrail, où ils nous affiégent nuit & jour : notre fommeil eft fans ceffe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me confole, c'eft que tout ceci ne durera pas longtemps, & que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne fera pas longue, cruel Ufbek : je ne te donnerai pas le temps de faire ceffer tous ces outrages.

Du ferrail d'Ifpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.



LETTRE CLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O Ciel! un barbare m'a outragée jusques dans la manière de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par allarmer la pudeur; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême; ce châtiment qui ramène, pour ainsi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter sa pitié, à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, son ame insolente & servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes: mais, lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me saisit; je la trouve impuissante, & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même; & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent .... Non, je

ne puis plus ſoutenir l'humiliation où je ſuis deſcendue. Si je ſuis innocente, reviens pour m'aimer : reviens, ſi je ſuis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du ſérail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVIII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

A Mille lieues de moi, vous me jugez coupable : à mille lieues de moi, vous me puniſſez.

Qu'un eunuque barbare porte ſur moi ſes viles mains, il agit par votre ordre : c'eſt le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaiſie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur eſt tranquille, depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame ſe dégrade, & vous devenez cruel. Soyez ſûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du ſerail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.



LETTRE

LETTRE CLIX.

Solim à Usbek.

A Paris.

Je me plains, magnifique ſeigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidèle n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophètes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtère par les châtimens ; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes ſervices paſſés ; regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô ciel ! à qui ſe fier déſormais ? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſécurité entière : mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture ; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt vu découvert, eſt venu ſur moi ; il m'a donné deux coups de poignard : les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré : il s'eſt défendu longtemps, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin, il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres

févères. Tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

Du ferrail d'Ifpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont difparoître : je vais punir.

Je fens déjà une joie fecrette : mon ame & la tienne vont s'appaifèr : nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui femblez n'être faites que pour ignorer tous vos fens, & être indignées de vos defirs mêmes ; éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ferrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le fang que j'y vais répandre !

Du ferrail d'Ifpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.



LETTRE CLXI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé, j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; & j'ai sçu, de ton affreux serrail, faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes loix sur celles de la nature; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : Nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

FIN DES LETTRES PERSANES.

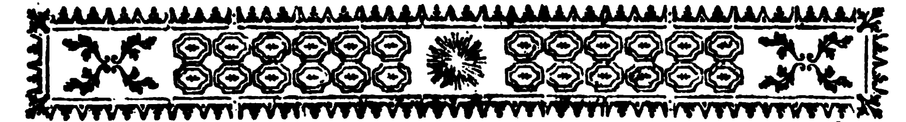


TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LES LETTRES PERSANES.

A.

B.

D.

Dépopulation.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

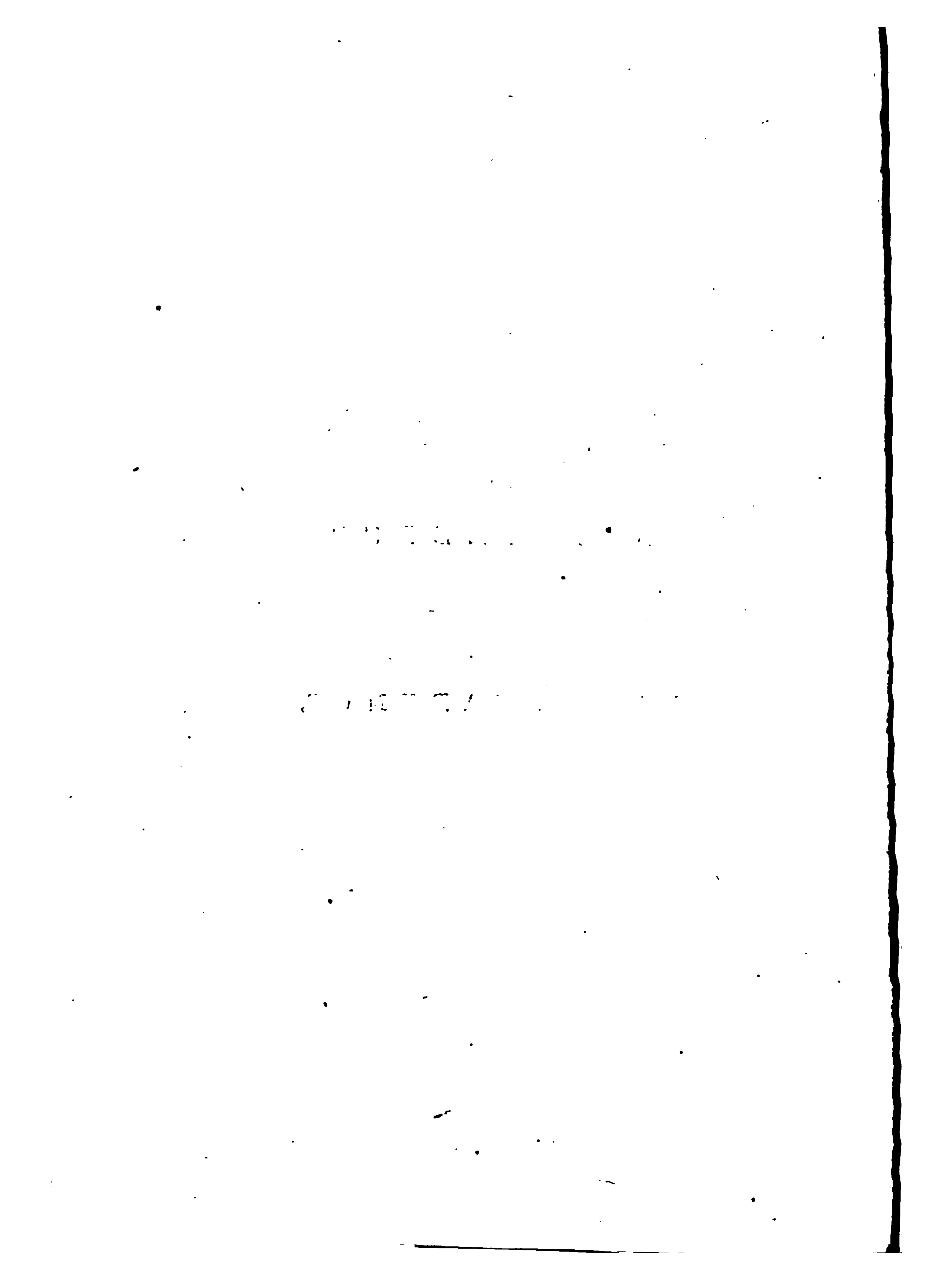
N.

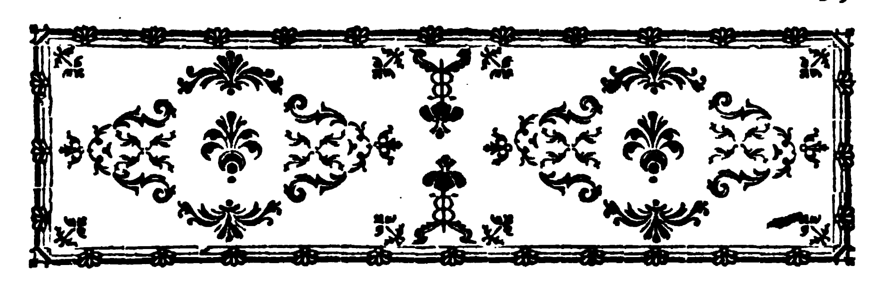
T.

V.

FIN.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.





CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. Commencemens de Rome. 2. Ses guerres.

Il ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui ; à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les

maisons étoient placées sans ordre, & très-petites; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (a) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (b) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier Argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient fait avec un roi ne les obligeoient point envers son successeur ; c'étoit, pour elles, une espèce de droit des gens (c) : ainsi tout ce qui avoit été soumis par un

(a) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égoûts faits par Tarquin ; *Ant. Rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

(b) *Plutarque*, dans la vie de Romulus.

(c) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

roi

roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le règne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; &, si elle eût eu, dans ce temps-là, un territoire moins borné & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; & c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat (*d*), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

(*d*) Le sénat nommoit un magistrat de l'interrègne, qui élisoit le roi : cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. II, III & IV.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une ; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable ; car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privilèges du peuple (*e*) pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté ; ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit ; ſa douceur pour les peuples vaincus ; ſa libéralité envers les ſoldats ; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation ; ſes ouvrages publics ; ſon courage à la guerre ; ſa conſtance dans ſon malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple Romain, ſans royaume & ſans biens ; ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputa-

(*e*) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

tion de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit!

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut dégré de puissance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition; après quoi, d'autres passions, & l'oisiveté même, succèdent. Mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même : car, étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au-dehors (*f*).

Or, la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la manière de piller; & on y observoit, à peu près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (*g*), & on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant que de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or,

---

(*f*) D'ailleurs l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

(*g*) Voyez Polybe, liv. X.

les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens, qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie de terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente : or, une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus mêmes.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là, ils consternoient les vainqueurs, & s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance & la valeur leur devinrent nécessaires ; & ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (h) usage des machines propres à faire les siéges ; &, de plus, les soldats n'ayant point de paie, on ne pouvoit pas les retenir longtemps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres ; après quoi, le vainqueur & le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer ; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal ; &, par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vîte de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre ; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

(h) Denys d'Halic. le dit formellement, liv. IX ; & cela paroît par l'histoire. Ils ne sçavoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Ephorus a écrit qu'Artemon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en servit le premier au siége de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe : les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grèce, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre : ils étoient autour de Rome ; ils lui firent une réſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (*i*) par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; & Servius Tullius (*k*) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent ſoumiſes à une alliance & une ſociété (*l*) de guerres avec les Romains.

On vit manifeſtement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandiſſement de Rome dépendoit de ſa liberté. L'état ſembla avoir perdu (*m*) l'ame qui le faiſoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux ſortes de gens ; ceux qui ſouffroient la ſervitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire ſouffrir. Les ſénateurs ſe retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, & les peuples voiſins ne trouvèrent de réſiſtance nulle part.

(*i*) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurélius Victor.

(*k*) Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

(*l*) Voyez, dans Denys d'Halicarnaſſe, liv. VI, un des traités faits avec eux.

(*m*) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils ſe ſaiſirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, liv. XI.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paie aux soldats, le siége de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre manière de faire la guerre : leurs succès furent plus éclatans : ils profitèrent mieux de leurs victoires : ils firent de plus grandes conquêtes : ils envoyèrent plus de colonies : enfin, la prise de Veïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volsques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux, les abandonnèrent; que des ligues se formèrent chez les Toscans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paie, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (*n*) à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du bled & des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Veïes; le peuple se sauva dans les villes voisines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

(*n*) Voyez les traités qui furent faits.



CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végèce (*a*), qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (*b*) pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable ; ils voulurent que la légion contînt, dans son sein, une troupe légère, qui pût en sortir, pour engager le combat ; &, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire ; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle ; que chaque fois elle se retranchât ; & fût, comme dit Végèce (*c*), une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes ; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel

(*a*) Liv. II. chp. 1.

(*b*) Voyez dans Polybe, & dans Josephe *de bello judaico*, liv. II, quelles étoient les armes du soldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les soldats Romains. „ Ils portent, dit Cicéron, « leur nourriture pour plus de quinze « jours, tout ce qui est à leur usage, « tout ce qu'il faut pour se fortifier ; &, « à l'égard de leurs armes, ils n'en « sont pas plus embarrassés que de leurs « mains. « Tuscul. liv. III.

(*c*) *Lib. II, cap.* 25.

qui

qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail (*d*) immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (*e*) nous disent de l'éducation des soldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés; ils prenoient (*f*), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars): après le travail (*g*), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussière & la sueur.

(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

(*e*) Voyez Végèce, liv. I. Voyez, dans Tite Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Afriquain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abbattue, & lançoit ses javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(*f*) Végèce, liv. I.

(*g*) *Idem*, *ibid.*

Nous n'avons plus une juſte idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît mépriſable, par la raiſon que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, juſqu'à la danſe, faiſoit partie de l'art militaire.

Il eſt même arrivé, parmi nous, qu'une adreſſe trop recherchée dans l'uſage des armes, dont nous nous ſervons à la guerre, eſt devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats ſinguliers, l'eſcrime a été regardée comme la ſcience des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ſes héros la force, l'adreſſe ou l'agilité du corps, devroient trouver Sallufte bien ridicule, qui loue Pompée (*h*) de ce qu'il couroit, ſautoit, & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon temps.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante, chez eux, d'affermir la diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples auſſi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius ſonge à augmenter la force du commandement, & fait mourir ſon fils, qui avoit vaincu ſans ſon ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (*i*). Les légions Romaines ont-elles paſſé ſous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les inſtitutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves : &

(*h*) *Cùm alacribus ſaltu, cùm velocibus curſu, cùm validis vecte certabat.* Fragm. de Sallufte, rapporté par Végèce, liv. I, ch. 9.

(*i*) Il vendit toutes les bêtes de ſomme de l'armée, & fit porter à chaque ſoldat du bled pour trente jours, & ſept pieux. Somme de Florus, liv. LVII.

Sylla fait si bien (*k*) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle (*l*) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement, aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des mar-

(*k*) Frontin, Stratagêmes, liv. I, ch. 11. (*l*) Liv. X, ch. 8.

ches (*m*) longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits; ils ſe montroient, ſur-tout après un mauvais ſuccès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuſte & plus aguerri que ſon ennemi, comptoit toujours ſur lui-même; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux diſciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne ſe ralliaſſent quelque part, ou que le déſordre ne ſe mît quelque part chez les ennemis. Auſſi les voit-on continuellement, dans les hiſtoires, quoique ſurmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la ſupériorité ſur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent à voir le ſang & les bleſſures dans les ſpectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etruſques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les ſurprirent qu'une fois. Ils ſuppléèrent à la foibleſſe de leur cavalerie (*p*), d'abord en ôtant les brides

(*m*) Voyez ſur tout la défaite d'Aſdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

(*n*) Fragm. de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les ſoldats partiſſent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, vie de Maxime & de Balbin.

(*o*) Les Romains préſentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloiſes, & les émouſſoient.

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la

des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite, en y mêlant des vélites (*q*). Quand ils eurent connu l'épée Espagnole (*r*), ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe (*s*), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

---

formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(*q*) C'étoient de jeunes hommes légèrement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valère Maxime, liv. II. Tite Live, liv. XXVI.

(*r*) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα

(*s*) *De bello judaico*, liv. II.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par

ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée : cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant

la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans ; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guère propres à la guerre : ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, & souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque temps après l'expulsion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athènes (*b*), il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitans ; Rome en avoit quatre cent quarante mille. Athènes quatre cent trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution, & celui d'Athènes dans un temps où elle étoit entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisoit, à Rome, le quart de ses habitans ; & qu'il faisoit, à Athènes, un peu moins du vingtième : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomènes, voyant qu'au lieu de neuf

(*a*) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixième livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(*b*) Ctésiclès, dans Athénée, liv. VI.

mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que sept cent dont à peine cent possédoient des terres (*d*), & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*) ; & Lacédémone reprit sa première puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement ; & cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville (*f*). » A peine à présent, dit Tite Live, Rome, que le monde » entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, si un » ennemi paroissoit tout-à-coup devant ses murailles ; marque » certaine que nous ne sommes point aggrandis, & que nous » n'avons fait qu'augmenter le luxe & les richesses qui nous » travaillent «.

» Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus aux nobles (*g*) ; » qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel ; un » soldat, ou un homme inutile à la guerre ? Voulez-vous, » pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres ci- » toyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du » monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever, » par les ennemis, ces terres que vous nous refusez « ?

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts ; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plut. vie de Lycurgue.

(*d*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomènes.

(*e*) Voyez Plutarque, *ibid.*

(*f*) Tite Live, première décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus.

(*g*) Appian, de la guerre civile.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallèle de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister, & de s'instruire par ses victoires; il leur apprit à se retrancher, à choisir & à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles (*a*). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cent chevaux qu'il avoit (*b*). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui fai-

(*a*) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*b*) Vie de Pyrrhus.

ſoit des entrepriſes continuelles, parce qu'il ne pouvoit ſubſiſter qu'en entreprenant.

Tarente, ſon alliée, avoit bien dégénéré de l'inſtitution des Lacédémoniens, ſes ancêtres (*c*). Il auroit pu faire de grandes choſes avec les Samnites; mais les Romains les avoient preſque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit auſſi été plutôt corrompue : ainſi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que le public peut donner aux particuliers ſe vendoit à Carthage, & tout ſervice rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de ſa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre eſt que les revenus y ſont mieux adminiſtrés : mais, lorſqu'ils le ſont plus mal ? L'avantage d'un état libre eſt qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'eſt pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eſt perdu; les loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à ſa conſervation.

Des anciennes mœurs, un certain uſage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à peu près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richeſſes des rois.

De deux factions qui règnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de fa-

---

(*c*) Juſtin, liv. XX.

çon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (*d*).

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'appaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramène les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit, par cela même, du désavantage : l'or & l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant sans cesse la recette & la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures:

(*d*) La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions: mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois : elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez, dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux; elle ne se déterminoit que par sa gloire: &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacédémone : car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoïent soumis; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (*e*), devenir les auxiliaires des Romains; &, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit guère plus grand que les états du pape & de Naples, sept cent mille hommes de pied, & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (*f*).

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

(*e*) Florus, liv. I.

(*f*) Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'ils levèrent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux légions contre les plus gands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins foible que celui de Rome dans le sien : cette dernière avoit trente colonies au-tour d'elle, qui en étoient comme les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'est que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Regulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*) : ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que,

(*g*) Tite Live, liv. XXVII.

(*h*) Voyez Appien, *liber lybycus.*

(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, sur-tout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

lorſque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs : & ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccombèrent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagère, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte ; &, lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux ſujets : mais, ſous les rois Grecs, l'Egypte fit preſque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puiſſances établies par le commerce peuvent ſubſiſter longtemps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur eſt de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu, & ſans que perſonne s'en apperçoive : car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit, & ſignale leur puiſſance : mais, lorſque la choſe eſt venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainſi dire, que par ſurpriſe.

La cavalerie Carthaginoiſe valoit mieux que la Romaine, par deux raiſons ; l'une que les chevaux Numides & Eſpagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie ; & l'autre que la cavalerie Romaine étoit mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce, qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choiſirent les plaines pour faire com-

(*k*) Livre VI.

battre leur cavalerie ; &, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Catthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guère naviger que sur les côtes : aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames petits & plats ; presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela (*m*).

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guère, ave mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourne, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience (*o*) ; ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers bri-

(*l*) Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains, qui dès-lors commencèrent à respirer.

(*m*) Polit. liv. VII, ch. 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens. Essai de physique, tit. III, méchanique des animaux.

(*o*) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

ſoient aiſément celles des plus grands, qui, pour lors, n'étoient plus que des machines immobiles, comme ſont aujourd'hui nos vaiſſeaux démâtés.

Depuis l'invention de la bouſſole, on a changé de manière : on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a conſtruit de gros vaiſſeaux ; la machine eſt devenue plus compoſée, & les pratiques ſe ſont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une choſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée ; c'eſt que la force des armées navales a plus que jamais conſiſté dans l'art : car, pour réſiſter à la violence du canon, & ne pas eſſuyer un feu ſupérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois s'accrochoient ſoudain, & les ſoldats combattoient des deux parts, on mettoit ſur une flotte toute une armée de terre : dans la bataille navale que Régulus & ſon collègue gagnèrent ; on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les ſoldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu ; à préſent, les ſoldats ſont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du conſul Duillius fait bien ſentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation : une galère Carthaginoiſe échoua ſur leurs côtes ; ils ſe ſervirent de ce modèle pour en bâtir ; en trois mois de temps, leurs matelots furent dreſſés, leur flotte fut conſtruite, équipée, elle mit à la mer, elle

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puiſque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de ſupériorité ſur eux.

trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à présent, toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince (q) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (r).

La seconde guerre punique est si fameuse, que tout le monde la sçait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies & de Thrasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes; il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie: & je trouve, dans Denys d'Halicarnasse (s), que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prison-

(q) Louis XIV.

(r) L'Espagne & la Moscovie.

(s) Antiquités Romaines, livre VIII.

niers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple ; il alla au-devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelque milliers d'hommes) qui est si funeste à un état ; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occa-

ſion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ſes ſoldats, & brûla toutes leurs richeſſes & les siennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laiſſa à chaque ſoldat que cent roupies d'argent (t).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magiſtrats de Carthage; il recevoit très-peu de ſecours, ſoit par la jalouſie d'un parti, ſoit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il reſta avec ſon armée enſemble, il battit les Romains : mais, lorſqu'il fallut qu'il mît des garniſons dans les villes, qu'il défendît ſes alliés, qu'il aſſiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être aſſiégées, ſes forces ſe trouvèrent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de ſon armée. Les conquêtes ſont aiſées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ſes forces : elles ſont difficiles à conſerver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ſes forces.

(t) Hiſtoire de ſa vie. Paris, 1742, page 40.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaiſſement des Carthaginois.

Je m'imagine qu'Annibal diſoit très-peu de bons mots; & qu'il en diſoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite Live jetter ſes fleurs ſur ces énormes coloſſes de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homère, qui néglige de les

parer, & qui sçait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sçache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des ôtages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple Romain; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes sépa-

rés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident (*a*) : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite ; & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit de grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains, la Grèce ; & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avoit, dans la Grèce, trois peuples considérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres, qui avoient des assemblées générales & des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres

(*a*) Il est surprenant, comme Josephe le remarque dans le livre contre Appion, qu'Hérodote ni Thucydide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres,

de leur parole & de leurs sermens ; enfin, faisant la guerre sur la terre, comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter : &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (b).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient, en quelque façon, asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrémement abbatus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés, tour à tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, & sans alliés (c), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ; & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Démosthène, que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grèce étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art ; & elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas subjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à aban-

(b) Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(c) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grèce. Polybe, liv. VIII.

donner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grèce se maintenoit par une espèce de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (*d*), le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches; & les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviser ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui, dans le commencement de son règne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modé-

(*d*) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

ration, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique & par ambition (*e*). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenses; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir: mais il l'irrita, au contraire, par de petites usurpations; &, s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux & détestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités: & les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grèce, & l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales; & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; & il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en

(*e*) Voyez, dans Polybe, les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita.

péril

péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la Romaine : mais les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre ; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce, ils abbaissèrent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnèrent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginé qu'ils domineroient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : &, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellèrent dans la Grèce Anthiocus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre ; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie se formèrent. Mais ces petits états timides regardèrent toujours

l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songèrent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes ; & que, quand le siége de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr (*f*) : quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir : &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets ; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur

(*f*) J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées, en partie, de la description géographique des deux empires.

origne, étoient très-difficilement gouvernés; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où règnoient des successeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie, règnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendit neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminèrent; &, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; &, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sçache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a règné de nos jours (*g*) de s'ensévelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fière, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui sçavent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre ; &, qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abbaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les frères ; &, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement,

(*g*) Louis XIV.

on marioit le frère avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrène & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes règnans, & des prétendans à la couronne; que ces rois étoient sur un trône chancelant; & que, mal établis au-dedans, ils étoient sans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Égypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grèce; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter sans bruit, leurs principales forces, firent deux choses : premièrement, ils établirent peu à peu, comme une

maxime, chez les Grecs, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains ; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (h).

(h) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligèrent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur ; &, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abbattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses ; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer ; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu

par le secours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une trève au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, & attendoit, dans le silence, que le temps de la punition fût venu : que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guère de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par-là, ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la manière, & avec ceux qu'il leur convenoit; &, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient surement maltraités; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (a).

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, &

(a) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre ; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphans ; &, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses frères ou de ses enfans en ôtage ; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur ; s'ils n'avoient qu'un prince d'un dégré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain (*c*) ; &, par-là, ils le rendoient sacré & inviolable : de manière qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il étoit néanmoins très-recherché (*c*) ; car on étoit sûr que l'on

(*b*) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

(*c*) Ariarathe fit un sacrifice aux

ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres : ainſi il n'y avoit point de ſervices que les peuples & les rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent, pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privilèges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établiſſement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandiſſement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient ſujets par un long uſage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes Grecques; pluſieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur ſujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; *c'eſt-à-dire*, qu'ils ne ſoumettoient point de peuple qui ne leur ſervît à en abbaiſſer d'autres.

Lorſqu'ils laiſſoient la liberté à quelques villes, ils y faiſoient d'abord naître deux factions (*d*); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre ſoutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : &, comme cette dernière faction étoit toujours la plus puiſſante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils ſe rendoient maîtres d'un pays, ſous prétexte de ſucceſſion : ils entrèrent en Aſie, en Bithynie, en Lybie, par les teſtamens d'Attalus, de Nicomede (*e*) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cirène.

---

dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(*d*) Voy. Polybe ſur les villes de Grèce.

(*e*) Fils de Philopator.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (*f*); &, comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ses différends, avec les alliés des Romains (c'est-à-dire, ordinairement, avec tous ses voisins); mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus & de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur Romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeller comment, avec une parole, ils chassèrent d'Egypte Antiochus.

Sçachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assujettir quelque peuple que ce fût (*g*). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares (*h*)

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre;

(*f*) Ce fut le cas d'Antiochus.

(*g*) La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

(*h*) Appian, *de bello Mithrid.*

quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse (*i*), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard; c'étoient des principes toujours constans: & cela se peut voir aisément; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumenès & de Massinisse, pour subjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Henriques, pour subjuger les Volsques & les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôtèrent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines (*k*).

Mais, sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Boétiens étoit pareillement un ligue de plusieurs villes: Mais, comme dans la guerre contre Persée, les uns suivirent le parti de ce prince, les autres celui

(*i*) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

(*k*) Tite Live, liv. VII.

des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a règné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle : en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire ; &, par-là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (*l*) : Si l'un d'eux étoit en bas âge (*m*), ils décidoient en sa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans sçavoir précisément par quel titre ; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient : &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisième dans Rome ; toujours prête à marcher (*n*). Ainsi ils n'exposoient qu'une

(*l*) Comme il arriva à Ariarathe & Holopherne, en Capadoce. Appian, *in Syriac.*

(*m*) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarèrent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en ôtage, & qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mère & les sénateurs ses pères.

(*n*) C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hasard toutes les siennes (*o*).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. On sçait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire: ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs Généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut laissé aller sous la foi d'un traité, on se servit, contre lui, des troupes même qu'il avoit sauvées: &, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée (*p*).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; &, lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recom-

---

(*o*) Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

(*p*) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens, & les peuples de Corse. Voyez, sur ces derniers, un fragment du livre I de Dion.

mencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer (q) par Jugurtha ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugèrent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sureté; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors; ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant sçu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent (s) une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se don-

(q) Ils en agirent de même avec Viriate: après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes; à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. Fragment de Dion.

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'yvoire, ou quelque robe de magistrature.

(s) Florus, liv. III, ch. 9.

nèrent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens ; on faisoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du dégré de leur puissance ; mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois, qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osoient jetter des regards fixes sur le peuple Romain ; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étoient ménagés (*e*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie & de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner : mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils

(*e*) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance & leurs richesses aux Romains. Voyez, là-dessus, un fragment du premier livre de Dion.

faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes ; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (*x*) : il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une manière lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir ; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement ; s'il se relevoit, on l'abbaissoit encore davantage : & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

(*u*) Ils n'osèrent y exposer leurs colonies : ils aimèrent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois & Massinisse ; & se servir du secours des uns & des autres, pour soumettre la Macédoine & la Grèce.

(*x*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, ch. 95, édit. d'Oxf.

C'est

C'eſt la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'eſt bon à rien ; car, dans toute ſorte de gouvernement, on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaiſons dangereuſes ; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune ; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés ſur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans : mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des barbares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe : dans l'un, la ſujétion étoit extrême ; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur réſiſter.

De tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate ſeul ſe défendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe, rempli de nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir ; de-là, ils s'étendoient ſur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes ; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions : il

étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes (a).

D'un autre côté, Rome travaillée par ses dissentions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grèce & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerrés, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée & Jugurtha; mais un

(a) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archélaus, lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses chariots à faulx; au second, sa phalange; au troisième, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, vie de Lucullus.

roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulières, parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées : car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de solliciter les peuples, & de faire révolter les villes, il éprouvoit, à son tour, des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans & de ses femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal habiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Grèce, ayant été vaincu à son tour par Sylla; réduit, par un traité, à ses anciennes limites; fatigué par les généraux Romains; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane : &, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états; &, passant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens : &, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Macchares qui avoit fait sa paix avec les Romains (*b*).

Dans l'abysme où il étoit, il forma le dessein de porter

(*b*) Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père, il se donna la mort.

la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (c).

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises, & des hasards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence Romaine, qu'à sa vraie puissance: &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus exposée (d).

(c) Voyez Appian, *de bello Mithridatico.*

(d) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ses murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans, qui sortent sitôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique: les familles patriciennes obtenoient seules toutes (a) les magistratures, toutes les dignités, & par con-

(a) Les patriciens avoient même, en quelque façon, un caractère sacré: il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez, dans Tite Live, livre VI, la harangue d'Appius Claudius.

féquent tous les honneurs militaires & civils (*b*).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchérent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'efprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnèrent un defir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit paffé toute entière entre les mains des confuls, le peuple fentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abbaiffer le confulat, à avoir des magiftrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magiftratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique ; où les richeffes, cette voie fourde pour acquérir la puiffance, étoient méprifées ; la naiffance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiffance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariftocratie fe changer, peu à peu, en un état populaire.

Ceux qui obéiffent à un roi font moins tourmentés d'envie & de jaloufie, que ceux qui vivent dans une ariftocratie héréditaire. Le prince eft fi loin de fes fujets, qu'il n'en eft prefque pas vu ; & il eft fi fort au-deffus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiffe les choquer : mais les nobles qui gouvernent font fous les yeux de tous, & ne font pas fi elevés, que des comparaifons odieufes ne fe faffent fans ceffe. Auffi a-t-on vu, de tout temps, & le voit-on encore, le peuple détefter les fénateurs. Les républiques, où la naiffance ne donne aucune part au gouvernement, font, à cet égard, les plus heureufes ; car le peuple

(*b*) Par exemple : il n'y avoit qu'eux qui puffent triompher, puifqu'il n'y avoit qu'eux qui puffent être confuls & commander les armées.

peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple, mécontent des patriciens, se retira sur le mont-sacré : on lui envoya des députés qui l'appaisèrent : &, comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données (*c*), ce qui eût causé, a tous les instans, des séditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magistrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien (*d*). Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaqner ; ils enlevèrent, peu à peu : toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses loix ; enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient trop fait de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, & l'amour qu'il inspiroit pour la patrie, par ses bienfaits, & une sage dispensation des trésors de la république, par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands personnages (*e*), par la religion même, les insti-

(*c*) Zonaras, liv. II.

(*d*) Origine des tribuns du peuple.

(*e*) Le peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel

tutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéiens eurent tellement abbaissé les patriciens, que cette (*g*) distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les no-

---

il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, & il élisoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien : aussi les familles plébéiennes, qui entrèrent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement portées : &, quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(*f*) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien : mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite Live, liv. VIII, comment Publilius Philo les abaissa dans sa dictature : il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

(*g*) Les patriciens ne conservèrent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

bles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait ; ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une magisttature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome ; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple ; & de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (*i*). Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes ; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, & en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs. Ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, sans avoir part à ses privilèges (*k*).

M. Livius nota le peuple même ; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

(*i*) On peut voir comme ils dégradèrent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole.

(*k*) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cæritum tabulas referre.* On étoit mis hors de sa centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

point

point de part aux privilèges de la ville (*l*). » Car, disoit- « il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait consul & « censeur : il faut donc que vous ayez prévariqué une fois, « en m'infligeant une peine; ou deux fois, en me créant consul « & ensuite censeur «.

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit la dépense des festins (*m*).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (*n*) : mais ils faisoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite Live (*o*) & Denys d'Halicarnasse (*p*) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatrevingt-treize centuries en six classes, & mis tout le bas peuple dans la dernière centurie, qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite, on règla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrèrent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (*q*), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela

(*l*) Tite Live, liv. XXIX.

(*m*) Valère Maxime, liv. II.

(*n*) La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature.

(*o*) Livre I.

(*p*) Liv. IV, art. 15 & suiv.

(*q*) Appellé *turba forensis*.

étoit regardé comme le ſalut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le ſurnom de très-grand (r). Les cenſeurs jettoient les yeux tous les cinq ans ſur la ſituation actuelle de la république, & diſtribuoient de manière le peuple dans ſes diverſes tribus, que les tribuns & les ambitieux ne puſſent pas ſe rendre maîtres des ſuffrages, & que le peuple même ne pût pas abuſer de ſon pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis ſa naiſſance, ſa conſtitution ſe trouva telle, ſoit par l'eſprit du peuple, la force du ſénat, ou l'autorité de certains magiſtrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher ſes abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athènes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs (s).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles ſont ſes erreurs, qu'elles ne ſont jamais longues; & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſçauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

(r) Voyez Tite Live, liv. IX.

(s) Ni même plus de puiſſance.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée ; & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville (*a*). Enfin, le sénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; & les généraux, qui disposèrent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnoître que leur

(*a*) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrollés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixième classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premières. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrolla indifféremment tout le monde : *Milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite censos *plerosque* : de bello Jugurth. Remarquez que dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixième classe.

général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république; mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus sçavoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général, ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse, de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse: Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au-dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès & les malheurs d'un état où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, ausquels elle avoit donné, en différens temps, divers privilèges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains; & quelques-uns aimèrent mieux garder leurs

---

(*b*) *Jus Latii, jus italicum.*

usages (*c*). Mais, lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen Romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés alloient les suivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ses murailles: elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fidèles (*e*); & peu à peu, elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble: &, comme on n'en étoit citoyen

(*c*) Les Eques disoient, dans leurs assemblées: ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs loix au droit de la cité Romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite Live, liv. IX.

(*d*) Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompeïans, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appian, de la guerre civile, livre premier.

(*e*) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à se soumettre: &, comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

(*f*) Qu'on imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

que par une espèce de fiction; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entières, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux : l'autorité du peuple, ses loix, lui-même, devinrent des choses chimériques; & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus sçavoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions; & ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles : &, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque : la vraie est une union d'harmonie,

---

(*g*) Voyez les lettres de Cicéron à Atticus, livre IV, lettre 18.

qui fait que toutes les parties, quelqu'opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble ; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme Asiatique, c'est-à-dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle ; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance : &, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensévelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est aggrandie ; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les bonnes loix, & les loix convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, & celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a, à présent, dans le monde une république que presque personne ne connoît (*h*), & qui, dans le secret & le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la desti-

(*h*) Le canton de Berne.

ne, elle changera nécessairement ses loix; & ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la secte d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné (*b*).

(*a*) Cynéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) » Si vous prêtez aux Grecs « un talent avec dix promesses, dix « cautions, autant de témoins, il est « impossible qu'ils gardent leur foi : « mais, parmi les Romains, soit qu'on «

Il

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur & lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante : & eux, de leur côté, s'obligent de payer aux consuls quatre cent mille sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présens lorsque le peuple avoit fait la loi* curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait ; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du* senatus-consulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat !

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des moeurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

» doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux des particuliers, on » est fidèle, à cause du serment que l'on » a fait. On a donc sagement établi la » crainte des enfers ; & c'est sans raison » qu'on la combat aujourd'hui «. Polybe, livre VI.

(*c*) Livre IV, lettre 18.

(*d*) La loi *Curiate* donnoit la puissance militaire ; & le sénatus-consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : Or, les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, & un faux sénatus-consulte.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; &, comme dit Salluste (*f*), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce (*g*) & les arts comme des occupations d'esclaves (*h*); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur première industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que

(*e*) La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cent mille. Plutarque, vie de Marius.

(*f*) *Ut meritò dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la cité de dieu, livre II, chapitre 18.

(*g*) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, livre II; *id.* livre IX.

(*h*) Cicéron en donne les raisons dans ses offices, livre I, chapitre 42.

l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (*i*). Ainsi les vertus guerrières restèrent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(*i*) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla :* 2. *de Pompée & César.*

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république (*a*); & l'on se faisoit une guerre qui, par un caractère particulier, étoit en même temps civile & étrangère.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vûs : elles augmentoient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie, qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline

(*a*) Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit, par le secours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages ; ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le sénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

militaire : il accoutuma ſon armée aux rapines (*b*) & lui donna des beſoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des ſoldats qui devoient, dans la ſuite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enſeigna aux généraux Romains à violer l'aſile de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux ſoldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occaſion qui pût mettre les biens de ſes concitoyens entre ſes mains.

Il inventa les proſcriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de ſon parti. Dès lors, il fut impoſſible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui ſe diſputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui, dans une cauſe impie & une victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières.

Sylla, quittant la dictature, avoit ſemblé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes loix mêmes : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces

(*b*) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluſte nous fait de cette armée.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cùm armis ingreſſus eſt.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On diſtribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus ; mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, livre II, chapitre 8.

gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sureté, & étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (*f*).

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de sçavoir comment, & par qui elle devoit être abbattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne sçavoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple; &, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut: & la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre: &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le systême de la république changea; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires: ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens (*g*).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la com-

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

(*g*) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluste, *de conjurat. Catil.*

miſſion à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate ? tout le monde cria Pompée. Eut-on beſoin de faire venir des bleds à Rome ? le peuple croit être perdu, ſi on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates ? il n'y a que Pompée. Et lorſque Céſar menace d'envahir, le ſénat crie à ſon tour, & n'eſpère plus qu'en Pompée.

» Je crois bien (diſoit Marcus (*h*) au peuple) que Pompée, » que les nobles attendent, aimera mieux aſſurer votre li» berté que leur domination. Mais il y a eu un temps où » chacun de vous devoit avoir la protection de pluſieurs, & » non pas tous la protection d'un ſeul ; & où il étoit inoui » qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choſes «.

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance ; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple ſur un ſeul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſçait préciſément ce que l'on donne ; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets néceſſaires ; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ſes armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que, dans la ſuite, quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des loix, le ſénat ſe déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que

(*h*) Fragment de l'hiſtoire de Salluſte.

celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée : il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple ; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit (*i*) ; &, ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmentèrent le leur, & s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au suffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions ; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César & Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réunissant les vues & les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César ; mais, sans le sçavoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices mêmes : il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections ; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut

(*i*) Voyez Plutarque.

recours à Pompée : il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre ; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre ; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint, à son gouvernement de la Gaule cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome ; mais elle n'avoit pas souffert, non plus, que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *senatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesène, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilège & parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore ; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples

ples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes: au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sçut que céder & que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur; & qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère & la faim : mais, comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou

l'accusoient sans cesse (*k*). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout: &, lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois (*l*).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au-dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat: &, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guer-

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(*l*). Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

res civiles, il se forme souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe: & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée: & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne desire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée; & la république, destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde: mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur, avec raison. Il dit à Cassius qu'ils

n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique ; & que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres ; &, en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature ; car les hommes ne sont guère touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi ; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadême sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever ; &, pour lors, les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque

---

(*m*) Epitres familières, livre XV.

(*n*) Il cassa les tribuns du peuple.

ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les senatus-consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. » J'apprends quelquefois, dit Cicéron (o) qu'un senatus-consulte, passé à mon avis, a été « porté en Syrie & en Arménie, avant que j'aie sçu qu'il ait « été fait ; & plusieurs princes m'ont écrit des lettres de re- « merciemens sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât « le titre de rois, que non seulement je ne sçavois pas être « rois, mais même qu'ils fussent au monde «.

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (p), qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abbattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même ; lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul : & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (q), ou avoient été

(o) Lettres familières, liv. IX.

(p) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

(q) Décimus Brutus, Caïus Casca,

par lui comblés de bienfaits; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (r) : car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, & l'avoit pour sa défense.

Brutus (s) ose bien dire à ses amis que, quand son père reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même : &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations, au commencement du règne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père : la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouver-

Trébonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus étoient amis de César. Appian, *de bello civili*, liv. II.

(r) Je ne parle pas des satellites d'un tyran, qui seroient perdus après lui; mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

(s) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.

nement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au capitole; le sénat ne s'assembla pas: & le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome: cela fit que le sénat approuva tous les actes de César; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement: ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-temps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux consuls; Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur règnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jetter le corps de César dans le Tybre (a); ils n'y auroient trouvé nul obstacle : car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva:

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obsèques de César : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

(a) Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Vespillo, jetta son corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de viris illust.*

Nous

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire (*b*), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr; & que même on n'auroit point péri : mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui sçavent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comète à longue chevelure parut pendant sept jours; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grèce & d'Asie de bâtir des temples aux rois, & même aux proconsuls qui les avoient gouvernés (*c*) : on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude; les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier,

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

(*c*) Voyez, là-dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V; & la remarque de monsieur l'abbé de Mongaut.

(*d*) Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : livre XLVII.

avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que, si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (e): Ciceron se voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours: celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène: les deux consuls Hirtius & Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abbaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

(e) *Esse quàm videri bonus malebat: itàque quominùs gloriam petebat, eo magis illam assequebatur.* Sallufte, de bello Catil.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence plus légitimes (*f*).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils se donnèrent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (*g*). Lépide resta à Rome : les deux autres allèrent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouvèrent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable ; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ; ceux-ci la commencèrent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (*h*) ; une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin, une grande commodité

(*f*) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

(*g*) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnèrent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.

(*h*) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta; pretium festinandi.* Tacite, annal, liv. VI.

pour le héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (i)

On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'exécution: l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manières, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-même, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échapper à toute autre puissance.

(i) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proscrits, qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses; &, après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie (*a*) ; & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, & proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de Lépidus, & le dépouilla de la puissance du triumvirat : il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le pemier à commencer les troubles; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge (*b*), & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guère l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le ser-

(*a*) De nos jours, presque tous ceux qui jugèrent Charles I, eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guère possible de faire des actions pareilles sans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls.

(*b*) L'abbé de saint Réal.

virent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame; tout le monde se feroit méfié de lui; & s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il est certain que, dans la suite, elle le trahit (c) : peut-être que, par cette esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maitre du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquèrent : &, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits; la première idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats Romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses : mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ses

(c) Voyez Dion, livre L.

promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle ; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat, ou du peuple. Ainsi, sitôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre (*d*) ; car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion ; & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la lègereté ou l'ambition de quelques grands ; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; & on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; &, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens

(*d*) Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir ; & les Romains n'avoient eu besoin d'assurer leur empire que par des armées ou des colonies.

meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; &, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences; &, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges (*e*) : l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (*f*).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais, lorsqu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, & non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : &, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe; il refusa le nom de dictateur : &, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible, sans cho-

(*e*) Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

(*f*) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion,

quer

quer ses intérêts; & il en fit un aristocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermie par toute la vie d'Auguste : &, quoique les hommes soient fort bisarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses règlemens tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain ; tous ses règlemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté : Auguste, rusé tyran (*g*), les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : &, pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste ; ou plutôt cet honneur devint un privilège de la souveraineté (*h*). La plupart des choses qui arrivèrent sous les empereurs avoient leur origine dans la république (*i*), & il faut les approcher : celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (*k*) ; or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer sa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie du prince ; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie Romaine (*l*) ; il fit des loix (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (*n*) ; il recommanda, par son testament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes restèrent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à peu près.

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe ; & que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha : mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la première fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

(*m*) *Idem. Ibid.* Voyez les institutes, livre I.

(*n*) Dion, *in Aug.*

point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la suite, plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent, pour avoir part au droit de suffrage ; & ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favorisèrent les mariages, & même les rendirent nécessaires. Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux : &, lorsque ses citoyens furent comblés de richesses, ils en achetèrent de toutes parts ; mais ils les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse (o) : les uns vouloient récompenser des esclaves fidèles ; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funèbre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (p) ; de façon que ces maîtres du monde, non seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque toujours composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hom-

(o) Denys d'Halicarnasse, livre IV.

(p) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fusum id corpus*, &c.

mes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison ; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, & établit des fonds particuliers pour les payer ; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, & non pas en terres (q).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (r) ; mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sureté des convois, & la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer ; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; tou-

---

(q) Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes ; deux après seize ans de service, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in August.*

(r) Voyez Tacite, annal. liv. XIV, sur les soldats menés à Tarente & à Antium.

tes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sçut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, & renversa, sous Tibère, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple Romain. Tibère se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi ; mais des paroles, des signes & des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'esprit des peuples, le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on

exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lèse majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs alloient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui règnoit pour lors dans le sénat. Après que César eût vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le sénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance, & à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allèrent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat, & qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, & qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles fu-

tent présque toutes ôtées sous les empereurs ; les sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guère rien prendre dans les provinces que pour César, sur-tout lorsque ses procurateurs, qui étoient, à peu près, comme sont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours ; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibère, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilège, & le donna au sénat, c'est-à-dire, à lui-même (a) : or, on ne sçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple disposoit des dignités, les magistrats qui les briguoient faisoient bien des bassesses ; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibère voulût avilir le

(a) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LIV.

sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires ; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulières. Il auroit desiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables ; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privilèges : & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de lèse-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui : & je ne puis penser que Tibère eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent

nent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondé sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée (*b*) : & cela n'étoit point joué ; car le le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal ; il plaça ses craintes & ses espérances sur la personne de Germanicus ; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misère de leur condition pourroit rassurer, & qui devroient dire, avec Andromaque, *Plût à dieu que je craignisse!* Il y a aujourd'hui à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement

(*b*) Voyez Tacite.

affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs, depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA ſuccéda à Tibère. On diſoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître: ces deux choſes ſont aſſez liées; car la même diſpoſition d'eſprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puiſſance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'eſt pas moins lorſque l'on vient à commander ſoi-même.

Caligula rétablit les comices (*a*) que Tibère avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de lèſe-majeſté qu'il avoit établi: par où l'on peut juger que le commencement du règne des mauvais princes eſt ſouvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un eſprit de contradiction ſur la conduite de ceux à qui ils ſuccèdent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu: & c'eſt à cet eſprit de contradiction que nous devons bien de bons règlemens, & bien de mauvais auſſi.

Qu'y gagne-t-on? Caligula ôta les accuſations des crimes de lèſe-majeſté; mais il faiſoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaiſoient: & ce n'étoit pas à quelques ſénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le ſénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'eſprit général des Romains. Comme ils tombèrent tout à

(*a*) Il les ôta dans la ſuite.

coup ſous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut preſque point d'intervalle chez eux entre commander & ſervir; ils ne furent point préparés à ce paſſage par des mœurs douces; l'humeur féroce reſta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés ſur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été ſoumis qu'inſenſiblement, lorſque les loix leur manquent, ils ſont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces: on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le ſang, à force de voir ces ſortes de ſpectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de ſon temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à ſe jouer de la nature humaine, dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves (*b*), ne pouvoient guère connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle?

On eſt fatigué de voir, dans l'hiſtoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens: nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus

(*b*) Voyez les loix Romaines ſur la puiſſance des pères & celle des mères.

réprimante ; &, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens (c).

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux seuls esclaves ; & les distributions de bled qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, & son oisiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même : car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur personne, à ses plaisirs (d) ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire ; &, quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, & il en jouissoit purement ; car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien ; ils sçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés : indignés de la contradiction ou du silence

---

(c) Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

(d) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient guère que des spectacles ; & celui des infâmes gladiateurs leur étoit

d'un citoyen auftère, enyvrés des applaudiffemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faifoit la facilité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui puffent le cenfurer.

Caligula étoit un vrai fophifte dans fa cruauté : Comme il defcendoit également d'Antoine & d'Augufte, il difoit qu'il puniroit les confuls s'ils célébroient le jour de réjouiffance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & Drufille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeffe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit fa fœur.

C'eft ici qu'il faut fe donner le fpectacle des chofes humaines. Qu'on voie, dans l'hiftoire de Rome, tant de guerres entreprifes, tant de fang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de fageffe, de prudence, de conftance, de courage; ce projet d'envahir tout, fi bien formé, fi bien foutenu, fi bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à affouvir le bonheur de cinq ou fix monftres? Quoi! ce fénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas efclavage de quelques-uns de fes plus indignes citoyens, & s'exterminer par fes propres arrêts? On n'élève donc fa puiffance, que pour la voir mieux renverfée? Les hommes ne travail-

particulier Or, qu'un grand perfonnage defcendît lui-même fur l'aréne, ou montât fur le théâtre, la gravité Romaine ne le fouffroit pas. Comment un fénateur auroit-il pu s'y réfoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudiffemens mêmes du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs : & cette folie, qui montroit en eux le plus grand dérèglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, eft toujours marqué, chez les hiftoriens, avec le caractère de tyrannie.

lent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains ?

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais, pour piller : ils trouvèrent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluèrent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice (*e*). Les guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour sçavoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers (*f*) ; une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers !

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république ; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Dannemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat & les chevaliers. Nous avons vu que, jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bour-

(*e*) Auguste avoit établi les procurateurs : mais ils n'avoient point de jurisdiction ; &, quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais, sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme lieutenans de la province ; ils jugèrent encore des affaires fiscales ; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(*f*) Voyez Tacite, annal. livre XII.

geois timides, trembloit devant la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : Comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César ; & que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire ; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibère commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat (*g*)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées : Il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres (*h*) ; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans

(*g*) Tacite annal. livre I.

(*h*) *Cætera senatui servanda*. Tacit. annal. livre I.

de l'empereur & les envoyés du sénat Romain couroient risque de la vie (*i*), ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-mêmes (*k*) : Mais, quand le sénat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangua-t-il ses soldats pour leur parler de l'autorité du sénat (*l*) ; en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (*m*) : On ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si longtemps. Les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose (*n*). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (*o*). On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis ; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre ; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumèrent ; & ils frémirent contre Galba, qui leur disoit, avec courage, qu'il ne sçavoit pas les acheter, mais qu'il sçavoit les choisir.

(*i*) Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, annal. livre I.

(*k*) *Gaudebat cædibus miles, quasi semet absolveret.* Tacite, annal. livre I. On révoqua, dans la suite, les privilèges extorqués. Tacite, *ibid.*

(*l*) Tacit, hist. livre I.

(*m*) *Id. ibid.* livre. III.

(*n*) Voyez, dans Tite Live, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, & d'en donner peu aux soldats.

(*o*) Paul Æmile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat ; mais César en donna deux mille, & son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. Voyez Dion & Appien.

Galba,

Galba, Othon (*p*), Vitellius ne firent que paſſer. Veſpaſien fut élu, comme eux, par les ſoldats : il ne ſongea, dans tout le cours de ſon règne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été ſucceſſivement occupé par ſix tyrans également cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbécilles, &, pour comble de malheur, prodigues juſqu'à la folie.

Tite, qui lui ſuccéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monſtre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, ſa femme même, voyant qu'il étoit auſſi dangereux dans ſes amitiés que dans ſes haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ſes méfiances ni à ſes accuſations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jettèrent les yeux ſur un ſucceſſeur, & choiſirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né ſous ſon règne : il n'y en eut point de ſi heureux ni de ſi glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un eſprit éclairé, qui lui montroit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême ſur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & repréſenter la divine.

Il exécuta le projet de Céſar, & fit, avec ſuccès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit ſuccombé dans une entrepriſe où les dangers étoient toujours préſens, & les reſſources éloignées, où il falloit abſolument vaincre, & où

(p) *Suſcepére duo manipulares imperium populi Romani transferendum, & transtulerunt.* Tacite, liv. I.

il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la manière de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (q). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; & le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni guère quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la manière de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armées Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc, & des flèches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre: ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; &, lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire: ils brûloient avec art tout le pays au-tour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe même: enfin, ils fai-

---

(q) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

ſoient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui ſur les mêmes frontières.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on tranſportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (*r*): les ſoldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périſſoient preſque tous.

Ainſi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inacceſſible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*s*), & borna l'empire à l'Euphrate : & il eſt admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'euſſent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'eſt moins étendue que lorſqu'elle ſe retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien cauſa beaucoup de murmures. On liſoit, dans les livres ſacrés des Romains, que, lorſque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les ſtatues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la ſcience qu'il avoit dans les augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y conſentirent, à la réſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du dieu Terme (*t*). Là-deſſus, s'établirent trois opinions religieuſes; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit; que la jeuneſſe Romaine ne ſeroit point ſurmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant ſous Adrien.

(*r*) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(*s*) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que ſous Aurélien.

(*t*) Saint Auguſtin, de la cité de dieu, livre VI, chapitre 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la secte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent les meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc Aurèle, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinèrent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cent gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sureté, & non pas quatrevingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à Marc-Aurèle, son père. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en délivrèrent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable viellard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, & Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde ; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévère & Albin furent salués empereurs ; & Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévère défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités ; mais la douceur, cette première vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures Romaines ; que dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, & quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive ; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance : au lieu que les rois d'Europe, législateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse ; & faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guère eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibère & Sévère : cependant ils se laissèrent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une manière misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre : car, comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, & des périls de la clémence.

Les proscriptions de Sévère firent que plusieurs soldats de Niger (*a*) se retirèrent chez les Parthes (*b*) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes Romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent, dans la suite, presque toujours aggresseurs (*c*).

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'élevèrent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie (*d*); & l'on trouve, dans l'histoire de Sévère, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que, les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cettte différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (*e*); & elle fut telle entre les

(*a*) Hérodien, vie de Sévère.

(*b*) Le mal continua sous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains; parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, désertèrent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.

(*c*) C'est-à-dire, les Perses qui les suivirent.

(*d*) Sévère défit les légions Asiatiques de Niger, Constantin celles de Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-dessous, le septième alinéa du chapitre XXII.

(*e*) Auguste rendit les légions des

légions qu'elles étoient entre les peuples même, qui, par la nature & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manières, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne ; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent eu conquérans ; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sçait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts ; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le

---

corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faisoient de levées qu'a rome, en suite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

destructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévère avoit employé les exactions d'un long règne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son règne par tuer, de sa propre main, Géta son frère, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévère, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui ; &, s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce prince enfloit les choses : &, si l'on compare la dépense de la paie de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, & qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du soldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (*h*). Il paroît, par le discours d'un soldat,

(*f*) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(*g*) La drachme attique étoit le denier, Romain, la huitième partie de l'once, & la soixante-quatrième partie de notre marc.

(*h*) Il l'augmenta en raison de soixante & quinze à cent.

dat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguste elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que César avoit doublé la paie de son temps. Pline (*l*) dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la première guerre punique (*m*); de cinq onces, dans la seconde (*n*); de dix, sous César; & de treize & un tiers, sous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faisoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner sans s'endetter dans la première guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, & à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, & voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tri-

(*i*) Annal. livre I.

(*k*) Vie de César.

(*l*) Histoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

(*m*) Un soldat, dans Plaute, *in mostellariâ*, dit qu'elle étoit de trois asses; ce qui ne peut être entendu que des asses de dix onces. Mais, si la paie étoit exactement de six asses dans la première guerre punique, elle ne diminua pas, dans la seconde, d'un cinquième, mais d'un sixième; & on négligea la fraction.

(*n*) Polybe, qui l'évalue en monnoie Grecque, ne diffère que d'une fraction.

(*o*) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies Romaines.

buts (p). Dans l'opulence publique & particulière, on eut la sagesse de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrolloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrollé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius & de Pansa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y règne, mais qu'il règne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frère, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie ; & que, le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (q).

(p) Cicéron, des offices, livre II. (q) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

De deux grands empereurs, Adrien & Sévère (r), l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les règnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévère, on vit règner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses; & il avoit très-bien suivi le conseil que son père lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guère bonne que pour un règne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats; & les méchans, par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un règne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale (s) : &, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent : ils tuèrent de même Alexandre, qui

(r) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévère.

(s) Dans ce temps-là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXIX.

vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir (t).

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque, & la force de son corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisième Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils : & Dèce, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (u).

Ce qu'on appelloit l'empire Romain, dans ce siècle-là, étoit une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey : & peut-être est-ce une règle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances & leurs révoltes : les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler,

---

(t) Voyez Lampridius.

(u) Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César : *adèo erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta* : Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cent ans de temps, que soixante-trois rois.

qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu, & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (x), qui étoit préfet du prétoire du troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entre eux, & il ne l'obtint pas non plus ; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa ; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prières ; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laissèrent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces : & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

(x) Voyez Jules Capitolin.

Sous le règne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quittèrent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (y). La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tyrannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations, repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du règne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un règne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrèrent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siècle après, en occident (z); & il auroit dès-lors été détruit,

(y) On voit à quoi se réduit la fameuse question : *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois?*

(z) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les Barbares l'envahirent.

ſans un concours heureux de circonſtances qui le relevèrent.

Odenat, prince de Palmyre, allié des Romains, chaſſa les Perſes, qui avoient envahi preſque toute l'Aſie. La ville de Rome fit une armée de ſes citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui paſſoient la mer avec ſix mille vaiſſeaux, périt par les naufrages, la misère, la faim, & ſa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, ſe ſuccédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

POUR prévenir les trahiſons continuelles des ſoldats, les empereurs s'aſſocièrent des perſonnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, ſous prétexte de la grandeur des affaires, règla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Céſars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres ; que les autres armées n'étant pas aſſez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire ; & qu'enfin la dignité de Céſar étant toujours ſubordonnée, la puiſſance, partagée entre quatre pour la ſureté du gouvernement, ne feroit pourtant dans toute ſon étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'eſt

que, les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de manière que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands-visirs de ces temps-là, & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abbaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part; on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus règner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse: ils se montrèrent moins aux gens de guerre; ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, & plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force, à mesure qu'il fut

fut plus séparé : on ne dit rien, on insinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les ministres & les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire (a).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie. Le premier ne sçut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient, auprès de lui, que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Dioclétien, d'autres disent Galère, l'ordonna par un édit.

Ce faste & cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumèrent d'abord : &, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manières, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes moeurs.

Quoique, depuis Marc Aurèle, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire ; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galère & Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagèrent réellement l'empire (b) : &, par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le

(a) Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de Constantin, de Valens, &c.

(b) Voyez Oroze, livre VII ; & Aurélius Victor.

en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorſque le gouvernement a une forme depuis longtemps établie, & que les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer; parce que les raiſons, ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore : Mais, quand on change le ſyſtême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Ainſi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin (*i*), après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup ſur les frontières; il ôta les légions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces : ce qui produiſit deux maux; l'un, que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les ſoldats (*k*) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (*l*).

(*i*) Dans ce qu'on dit de Conſtantin, on ne choque point les auteurs eccléſiaſtiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Euſèbe, vie de Conſtantin, livre I, chapitre 9; Socrate, livre I, chapitre 1.

(*k*) Zoſime, livre VIII.

(*l*) Depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Conſtantin défendit d'en donner : Ils furent entièrement abolis ſous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Friſingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens ſpectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & ſervoit d'attrait à la volupté.

Lorſque Conſtantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (*m*), avoient été priſes par les Barbares ; que les provinces avoient été ſaccagées ; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine, que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce prince, par ſa ſageſſe, ſa conſtance, ſon économie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les Barbares (*n*) ; & la terreur de ſon nom les contint tant qu'il vécut (*o*).

La briéveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulières de ces religions, ont fait que le caractère des empereurs eſt venu à nous extrémement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples : Cet Alexandre, ſi lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gracien, tant loué par les orthodoxes, Philoſtorgue le compare à Néron.

Valentinien ſentit, plus que perſonne, la néceſſité de l'ancien plan : il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, ſon frère, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le pays qui eſt entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucaſe, & la mer Caſpienne, il y avoit pluſieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrémement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient preſque tou-

---

(*m*) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(*n*) *Id. ibid.*

(*o*) Voyez le magnifique éloge que Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez auſſi les fragmens de l'hiſtoire de Jean d'Antioche.

jours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontières de Perse & d'Arménie ; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides (p), ils ne connoissoient pas les Romains ; &, pendant que d'autres Barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (q) ont dit que le limon, que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espèce de croute sur le Bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé ; d'autres (r), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traversèrent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; &, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (s).

D'abord, des corps innombrables de Huns passèrent ; &, rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres ; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, &, les mains jointes, demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (t).

(p) Procope, histoire mêlée.

(q) Zosime, livre IV.

(r) Jornandes, *de rebus geticis*. Histoire mêlée de Procope.

(s) Voyez Sozomène, liv. VI.

(t) Ammien Marcellin, liv. XXIX.

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent (*u*). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (*x*) : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagèrent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminèrent Valens & son armée, & ne repassèrent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (*y*).

(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme; celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges : on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.

(*x*) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages, & arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencèrent à cultiver les terres.

(*y*) Voyez Zosime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénète.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

Quelquefois la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par

de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (*a*). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix ; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs ; &, libres au commencement, devenoient nécessaires : elles furent regardées comme des droits acquis ; &, lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (*b*) : & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent ; & ces peuples du Nord, déjà gouvernés par le point-d'honneur, se vengèrent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (*c*), qui entouroient l'empire en Europe & en Asie, absorbèrent peu à peu les richesses des Romains ; &, comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (*d*), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

(*a*) On donna d'abord tout aux soldats ; ensuite on donna tout aux ennemis.

(*b*) Ammien Marcellin, liv. XXV.

(*c*) *Idem*, livre XXVI.

(*d*) „ Vous voulez des richesses ? (disoit un empereur à son armée qui « murmuroit) : voilà le pays des Perses, « allons-en chercher. Croyez-moi, de « tant de trésors que possédoit la ré- « publique Romaine, il ne reste plus « rien ; & le mal vient de ceux qui ont «

Les

Les fautes que font les hommes d'état ne font pas toujours libres ; fouvent ce font des fuites néceffaires de la fituation où l'on eft ; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on l'a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'état : les foldats avoient trois fortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompenfe après le fervice, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-fouvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuiffance où l'on fe trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chère. On fit des traités avec des nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des foldats Romains, ni le même efprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout à coup fur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la réfolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir l'argent, à piller & à fe battre. On étoit fervi pour le moment : mais, dans la fuite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines (*e*) ; &, quoique leurs alliés fuffent proprement

» appris aux princes à acheter la paix » des Barbares. Nos finances font épuifées, nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empereur, qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'ame, » n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête. « Ammien Marcellin, liv. XXIV.

(*e*) C'eft une obfervation de Végèce : & il paroît, par Tite-Live, que, fi le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-seulement ils n'observèrent pas cette proportion des troupes auxiliaires; mais même ils remplirent de soldats Barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : &, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister; il falloit changer de gouvernement : & des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités, quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, & une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes; &, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne, avec elle, tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Dannemarck ont presque toujours été bat-

tues par celles de Suède : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du sort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire : ils abandonnèrent jusqu'à leurs propres armes. Végèce dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songèrent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzième partie de la légion, & très-souvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de siéges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend sçavante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même (*g*). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle

(*f*) *De re militari*, liv. I, ch. 20.

(*g*) La cavalerie Tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choses. Voyez les relations, & sur-tout celle de la dernière conquête de la Chine.

de l'autre, dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus longtemps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir longtemps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avoient acquis; mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix, & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une règle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline (*h*).

(*h*) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats Romains. Voyez Ammien Marcellin, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire,

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces nations : &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage ; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (*i*).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces Romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (*k*). Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

---

qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

(*i*) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mêlange avec des nations qui avoient été errantes ; qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Goths, sous Vitigès.

(*k*) Voyez tout le livre V *de gubernatione dei*. Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ces pays-là.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire Françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturière. Les Barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guère rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (*l*).

(*l*) Voyez encore Salvien, liv. V ; & les loix du code & du digeste là-dessus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.*

COMME, dans le temps que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collègues (*a*); parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul ; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changèrent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : & comme autrefois, dans Rome fleurissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les

(*a*) Lactance, de la mort des persécuteurs.

autres effets de la nature à la colère des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, &, par conséquent, très-capables de séduire.

» Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissances des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos prospérités « passées ? Nous devons être fidèles à tant de siècles, & suivre nos pères qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez « que Rome vous parle & vous dit : Grands princes, pères de « la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a « soumis l'univers à mes loix : c'est par-là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du capitole. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons « la paix ; nous la demandons pour les dieux indigètes. Nous « n'entrons point dans des disputes qui ne conviennent qu'à « des gens oisifs ; & nous voulons offrir des prières, & non pas « des combats (*b*).

Trois auteurs célèbres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares (*c*) : & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre (*d*) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines,

(*b*) Lettres de Symmaque, livre X, lettre 54.

(*c*) Du gouvernement de dieu.

(*d*) De la cité de dieu.

avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du Nord: il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

» Théodose, disoit-il insolemment, est fils d'un père très-
» noble, aussi-bien que moi; mais, en me payant le tribut, il est
» déchu de sa noblesse, & est devenu mon esclave: il n'est pas
» juste qu'il dresse des embûches à son maître, comme un es-
» clave méchant (e). «

» Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans une au-
» tre occasion, d'être menteur. Il a promis à un de mes sujets
» de lui donner en mariage la fille de Saturnilus: s'il ne veut
» pas tenir sa parole, je lui déclare la guerre; s'il ne le peut
» pas, & qu'il soit dans cet état qu'on ose lui désobéir, je mar-
» che à son secours «.

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laissa subsister les Romains: il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus (f), maître de toutes les nations Barbares; &, en quelque façon, de presque toutes celles qui étoient policées (g), étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

(e) Histoire gothique, & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

(f) Histoire gothique: *Hæ sedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandes; *de rebus geticis.*

(g) Il paroît, par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encore les Perses.

On

On voyoit, à sa cour, les ambassadeurs des Romains d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves Romains qui s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'Orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées Romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*h*). Prodigieusement fier, & cependant rusé ; ardent dans sa colère, mais sçachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; fidèlement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance ; il avoit gardé, pour lui seul, l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, & où les pères versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations Barbares se redivisèrent ; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire ; ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli parce qu'il n'avoit point

(*h*) Il faut consulter, sur le caractère de ce prince & les mœurs de sa cour, Jornandes & Priscus.

perdu de terrein ; mais il alla, de dégrés en dégrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout à coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays ; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sureté leur butin. En vain on les extermina ; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées (*i*).

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Misie, la Pannonie ; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grèce ; de-là, il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, & l'Italie devenoit frontière.

La raison pourquoi il ne se fit point, sous Gallus & Gallien, d'établissement de Barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lorsque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant plusieurs siècles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils acceptèrent une province qui étoit entièrement déserte, & se la partagèrent (*k*).

La Scythie, dans ces temps-là, étant presque toute inculte (*l*), les peuples y étoient sujets à des famines fréquen-

(*i*) C'étoit une nation bien destructive que celle des Goths : ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Histoire byzantine de Malchus, dans l'extrait des ambassades.

(*k*) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Chesne, l'état de cette province, vers la fin du neuvième & le commencement du dixième siècle. *Script. Norman. hist. veteres.*

(*l*) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite mesure ; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort

tes. Ils subsistoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube (*m*). Les Barbares donnoient, en retour, les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'Occident fut le premier abbattu : en voici les raisons.

Les Barbares, ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'empire d'Orient, qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & se poussoient vers l'Occident. Il se fit un reflux de nations & un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la première invasion, sous Gallus, les forces des Barbares se partagèrent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'Orient, qui avoient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'Occident. Cette division dans l'administration, dit Priscus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainsi les Romains d'Orient (*p*)

---

chet une pareille mesure de bled. Olympiodore, dans la bibliothèque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'histoire de Priscus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, sur les bords du Danube.

(*n*) Quand les Goths envoyèrent prier Zénon de recevoir dans son alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer ; le sénat, consulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples Goths, & qu'il falloit choisir l'amitié de l'un des deux. Histoire de Malchus, dans l'extrait des ambassades.

(*o*) Livre II.

(*p*) Priscus, livre II.

refusèrent à ceux d'Occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigoths, ayant faits alliance avec Arcadius, entrèrent en Occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (q). Enfin Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genséric, roi des Vandales (r). Ce dernier craignoit les Goths (s): il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'Occident fut sur-tout déplorable: il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en Orient (t), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grèce, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (u), pour faire sçavoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquèrent pas de politique: ils jugèrent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, &, en quelque façon, le cœur de l'Empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance: on leur donnoit les plaines; on se réservoit les pays montagneux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands

(q) Procope, guerre des Vandales.

(r) Priscus, livre II.

(s) Voyez Jornandes, *de rebus geticis*, chap. 36.

(t) Cela parut, sur-tout, dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(u) Priscus, livre II.

fleuves ; on gardoit la ſouveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; & la facilité avec laquelle ces deſtructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, juſtifie aſſez cette penſée. Tout ce ſyſtême fut renverſé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, compoſée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangères encore : elle forma, ſous Odoacer, une ariſtocratie qui ſe donna le tiers des terres de l'Italie ; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curioſité triſte, le deſtin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainſi dire, ſans défenſe ; elle pouvoit être aiſément affamée ; l'étendue de ſes murailles faiſoit qu'il étoit très-difficile de les garder ; comme elle étoit ſituée dans une plaine, on pouvoit aiſément la forcer ; il n'y avoit point de reſſource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de ſe retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Veniſe l'eſt aujourd'hui.

Le peuple Romain, preſque toujours abandonné de ſes ſouverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour ſa conſervation (x) ; ce qui eſt le moyen le plus légitime d'acquérir la ſouveraine puiſſance : c'eſt ainſi que l'Armorique & la Bretagne commencèrent à vivre ſous leurs propres loix (y).

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives ;

(x) Du temps d'Honorius, Alaric, qui aſſiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre ſon alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y oppoſer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(y) Zozime *ibid.*

chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois, & pénétrèrent par-tout.

CHAPITRE XX.

1. Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement.

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; & cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premières invasions des Goths & des Huns, surtout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécutèrent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares,

la secte Arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains : les barbares Ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient guère d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (*a*), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa (*b*), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*) : les Vandales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.

(*b*) Mariana, histoire d'Espagne, livre VI, chapitre 19.

(*c*) Procope, guerre des Vand. liv. II.

(*d*) Du temps d'Honoric.

(*e*) Histoire Byzantine, dans l'extrait des ambassades.

que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin (*f*) : c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains (sur-tout sous Justinien) tirèrent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'Attila, & les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & ils formèrent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares se distinguoient chacune par leur manière particulière de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Suèves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pesamment armés; & les Hérules étoient une troupe légère. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples Barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances : &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert,

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I; & le même auteur, guerre des Goths, livre I. Les archers Goths étoient à pied; ils étoient peu instruits.

(*g*) Un passage remarquable de Jornandes nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnèrent aux enfans d'Attila.

y faisoient

y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passèrent en Afrique, où ils fondèrent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux ; &, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (*h*). C'étoit une entreprise bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guère jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il com-

(*h*) Procope, guerre des Goths, livre II.

mença par la conquérir ; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés (*i*).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (*k*), les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude ; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce règne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur ; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fidèles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un règne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulières, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passèrent le Danube, désolèrent l'Illyrie, la Macédoine & la Grèce ; & les Perses, dans quatre invasions,

(*i*) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(*k*) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

firent à l'Orient des plaies incurables (*l*).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit longtemps prostituée (*m*) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires ; &, mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sèxe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En Orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats : mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sèxe l'empire ; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout temps, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu ; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs ; parce qu'elles ne pro-

---

(*l*) Les deux empires se ravagèrent, d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(*m*) L'Impératrice Théodora.

duifoient que le changement du fouverain, & non le rétabliffement des loix & la ceffation des abus.

Juftinien, qui favorifa les *bleus*, & refufa toute juftice aux *verds* (*n*), aigrit les deux factions, &, par conféquent, les fortifia.

Elles allèrent jufqu'à anéantir l'autorité des magiftrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles ; les *verds* cefsèrent de les refpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (*o*).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoiffance, furent ôtés : les familles s'entredétruifirent : tout fcélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus ;* tout homme qui fut volé ou affaffiné fut de celle des *verds*.

Un gouvernement fi peu fenfé étoit encore plus cruel : l'empereur, non content de faire à fes fujets une injuftice générale en les accablant d'impôts exceffifs, les défoloit par toutes fortes de tyrannies dans leurs affaires particulières.

Je ne ferois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-deffus dans fon hiftoire fecrette ; parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince, dans fes autres ouvrages, affoibliffent fon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ftupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux chofes font que je fuis pour l'hif-

(*n*) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïffoit le peuple, parce qu'il applaudiffoit à l'autre.

(*o*) Pour prendre une idée de l'efprit de ces temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue converfation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'empereur.

toire secrette. La première, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce règne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cent dernières années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (p), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrette, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite, on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entières. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes.

(p) Voyez les novelles de Justinien.

Juſtinien, qui détruiſit ces ſectes par l'épée ou par ſes loix, & qui, les obligeant à ſe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la deſtruction des Samaritains, la Paleſtine devint déſerte: & ce qui rend ce fait ſingulier, c'eſt qu'on affoiblit l'empire, par zèle pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de déſeſpérant, c'eſt que, pendant que l'empereur portoit ſi loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice ſur les points les plus eſſentiels: il ſuivoit le concile de Calcédoine; & l'impératrice favoriſoit ceux qui y étoient oppoſés, ſoit qu'ils fuſſent de bonne foi, dit Evagre, ſoit qu'ils le fiſſent à deſſein (q).

Lorſqu'on lit Procope ſur les édifices de Juſtinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout; il vient toujours dans l'eſprit une idée, mais bien fauſſe, d'un état floriſſant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places: ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en diſtance, pour loger les ſoldats.

Mais, lorſqu'on n'eut plus que de mauvaiſes armées, que ſouvent même on n'en eut point du tout, la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de ſureté (r). La campagne n'étant plus habitable qu'au-

(q) Livre IV, chapitre 10.

(r) Auguſte avoit établi neuf frontières ou marches: ſous les empereurs ſuivans, le nombre en augmenta. Les

tour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (*f*), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que, de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'Orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

(*f*) Et des Anglois.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (*b*), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, rivière profonde qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages (*c*).

(*a*) Les Huns.

(*b*) Les portes Caspiennes.

(*c*) Procope, guerre des Perses, livre I.

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'Orient; au Midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes Arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. » Nous sçavons, disoit un ambassadeur de Hormisdas (*d*), que les » Romains sont occupés à plusieurs guerres, & ont à combattre contre presque toutes les nations; ils sçavent, au » contraire, que nous n'avons de guerre que contre eux «.

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. » Les Perses, disoit » Bélisaire à ses soldats, ne vous surpassent point en coura- » ge; ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline «.

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontières à garder: ils se faisoient payer pour la paix, pour les trèves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibère & Maurice, travaillèrent avec soin à défendre l'empire: ce dernier avoit des vertus, mais elles

(*d*) Ambassades de Ménandre.

étoient

étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-pièce d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée se révolta; & les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire Grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire Romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes: & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénète*, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire: on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du saint Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ; Eutichès, ses deux natures; les Monothélites, ses deux volontés; il fallut assembler des conciles contre eux: mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux

hérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; & les peuples s'accoutumèrent à penser que des princes, si souvent rebèles à dieu, n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus, lorsque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis: on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque manière ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince (*e*): des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi; parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guère d'homme considérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère (*f*), l'astrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les chrétiens,

(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, histoire byzantine, dans l'extrait des Ambassades.

(*f*) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnène.

aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formèrent l'esprit général, & firent les mœurs, qui règnent aussi impérieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guère les cacher; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des ministres dans toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent, & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, & que, depuis l'invention des lettres de change, les négocians en sont les maîtres, leurs affaires sont très-souvent liées avec les secrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, sans une cause connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin l'établissement des papiers politiques, font assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclairci sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais, à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

CHAPITRE XXI.

Faiblesse de l'empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir: il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides: ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perse.

Dieu permit que ſa religion ceſsât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle ſoit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle eſt toujours également propre à produire ſon effet naturel, qui eſt de ſanctifier.

La proſpérité de la religion eſt différente de celle des empires. Un auteur célèbre diſoit qu'il étoit bien aiſe d'être malade, parce que la maladie eſt le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'égliſe, ſa diſperſion, la deſtruction de ſes temples, les ſouffrances de ſes martyrs, ſont le temps de ſa gloire; & que, lorſqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'eſt le temps ordinaire de ſon abaiſſement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au ſeul enthouſiaſme. Les Sarraſins étoient, depuis longtemps, diſtingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perſes; les Oſroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévère, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur ſervice autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient ſervis avec un grand ſuccès contre les Germains qu'ils déſoloient de loin; ſous Valens, les Goths ne pouvoient leur réſiſter (a); enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Aſie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Oſroéniens, & des Sarraſins: & c'eſt ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nou-

(a) Zozime livre IV.

veau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (*b*), & celle d'Europe étoit légère ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites (*c*) ; & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Néker, & ceux des Romains sur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*) ; &, le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait usage (*f*).

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, & son fils Constan tué en Sicile, Constantin *le barbu* son fils aîné lui succéda (*g*) : les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres frères ; soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire Grecque est pleine de traits pareils : &, le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abbattit les courages, & en-

(*b*) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, sur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez aussi Amien Marcellin, sur la cavalerie des Perses.

(*c*) C'étoit, pour la plupart, des terres submergées, que l'art à rendues propres à être la demeure des hommes.

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

(*f*) César dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit : *Germania pecorum fecunda, sed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Constantin le barbu.

gourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient, où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlèrent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*h*).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurèrent de douleur de ce que leur général avoit fait une trève qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens (*i*).

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossière, qui abbaisse l'esprit autant que la religion l'élève, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images : & l'on vit des généraux lever un siège (*k*), & perdre une ville (*l*), pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, sous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tombèrent dans

(*h*) Théophilacte, livre II, chap. 3, histoire de l'empereur Maurice.

(*i*) Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse & de l'Egypte, par les Sarrasins, par M. Ockley.

(*k*) Zonare, vie de Romain Lacapène.

(*l*) Nicétas, vie de Jean Comnène.

une espèce d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorsque les historiens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passèrent pour aller dans la Terre sainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la manière de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur?

Il pensa bien y avoir, en Orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siécles, en Occident; lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus & les dérèglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un reméde au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirèrent l'èglise, au lieu de la réformer.

Lèon l'*Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images : &, après que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irène, Léon l'*Arménien*, Michel *le bégue*, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (*m*); &, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les règler.

Les moines (*n*), accusés d'idolâtrie par les partisans des

(*m*) Longtemps avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandes, *de regn. success.*; & la loi XXVI, cod. *de decur.*

(*n*) Tout ce qu'on verra ici sur les moines Grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une

nouvelles

nouvelles opinions, leur donnèrent le change, en les accusant, à leur tour, de magie (o) : &, montrant au peuple les églises dénués d'images & de tout ce qui avoit fait, jusques-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laissèrent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : Il étoit question de la puissance ; & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans-cesse au culte extérieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux ; & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques siècles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut autour de Jesus-Christ, sur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fonds, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette lumière fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarèrent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement ; que l'on employa, en faveur du public, les

---

chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abusé.

(o) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théodophile. Voyez Suidas, à l'article Constantin, fils de Léon.

revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images; & les moines recommencèrent à abuser de la piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même : ils occupèrent tous les grands siéges (*q*), & exclurent, peu à peu, tous les ecclésiastiques de l'épiscopat; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : &, si l'on en fait le parallèle avec le clergé Latin, si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarrassèrent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlèrent avec modération : Mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés par une profession plus particulière à fuir & à craindre les affaires, embrassèrent toutes les occasions qui purent leur y donner part; ils ne cessèrent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trève, aucune négociation, aucun mariage ne se trai-

(*p*) Livre IV.

(*q*) Voyez Pachymère, livre VIII.

ta que par le miniſtère des moines ; les conſeils du prince en furent remplis, & les aſſemblées de la nation preſque toutes compoſées.

On ne ſçauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe à ſaint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe : & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'iſle de Lemnos (*r*).

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'aſſura que dieu étoit ſi content de ſon zèle pour la paix de l'égliſe, que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner ſon état, & qu'il déroboit aux affaires ſpirituelles (*s*).

Les Grecs, grands parleurs, grands diſputeurs, naturellement ſophiſtes, ne ceſsèrent d'embrouiller la religion par des controverſes. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour ſe corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux ; d'où il ſuivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, ſouvent à irriter des diſputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

Michel Paléologue, dont le règne fut tant agité par des diſputes ſur la religion, voyant les affreux ravages des

(*r*) Zonaras & Nicéphore, vie de Baſile & de Léon.

(*s*) Pachymère, livre VII.

Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes, qui en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provinces. » Je me suis contenté, disoit-» il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministère des » gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils » fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être » punis (*t*).

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les églises; que le patriarche étoit maître de les livrer ou non; & exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic (*u*) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, & le laissât gouverner celles de l'empire; » C'est, lui répondit le patriarche, » comme si le corps disoit à l'ame : Je ne prétends avoir rien » de commun avec vous, & je n'ai que faire de votre secours » pour exercer mes fonctions «.

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très-souvent chassés de leur siége. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le

(*t*) Pachymère, liv. VI, ch. 29. On a employé la traduction de M. le président Cousin.

(*u*) Paléologue. Voyez l'*histoire* des deux Andronic, écrite par Cantacuzène, I, ch. 50.

nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que, lorsque Cantacuzène prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (x) : &, quand Mahomet II l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques (y) ; & on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs (z).

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymère connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (a) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher ; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mê-

(x) Cantacuzène, livre III, ch. 99.

(y) Ducas, histoire des derniers Paléologues.

(z) On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un prêtre qui eût consenti à l'union ; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathèmes sur tous ceux qui desiroient la paix. Ducas, *ibid.*

(a) Andronic Paléologue.

mes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour les intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsène firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hasard; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur manière de penser est si importante, qu'elle décide du repos de l'état & de la sureté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on rafineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase (*c*), Justinien (*d*), Héraclius (*e*), Ma-

(*b*) Pachymère, livre I.
(*c*) Evagre, livre III.
(*d*) Procope, histoire secrette.
(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.

nuel Comnène (*f*), proposèrent des points de foi, à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de dieu, qui, se cachant aux sçavans, parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre. «

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une « autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a « jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immen- « se est toujours borné par quelque coin. Que le grand-seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils (*g*); mais, obliger ses sujets de boire du vin; il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique & de la séculière; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non-seulement sur la religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, & qui ne peu-

(*f*) Nicetas, vie de Manuel Comnène. (*g*) Voyez Chardin.

vent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Claudius avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron, lequel, revenu de son exil, la demanda : les pontifes décidèrent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. » Ils ont déclaré, dit Cicéron (*h*), qu'ils » n'avoient examiné que la validité de la consécration, & » non la loi faite par le peuple ; qu'ils avoient jugé le pre» mier chef comme pontifes, & qu'ils jugeroient le second » comme sénateurs «.

(*h*) Lettres à Atticus, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. *Raison de la durée de l'empire d'Orient.* 2. *Sa destruction.*

APRÈS ce que je viens de dire de l'empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si long-temps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le caliphat ; & le feu de leur premier zèle, ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, & s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie

rie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on soufffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent usage, furent en possession, pendant plusieurs siècles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état: & Constantin Porphyrogénète, dans son ouvrage dédié à Romain son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que, lorsque les Barbares lui demanderont du *feu grégois*, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient osé le faire avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand & presque le seul commerce du monde, dans un temps où les nations Gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'industrie par-tout ailleurs: les manufactures de soie y avoient passé de Perse; &, depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenses richesses, &, par conséquent, de grandes ressources; & sitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnène étoit le Néron des Grecs: mais comme, parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands, on remarqua que, pen-

dant trois ans qu'il règna, plusieurs provinces se rétablirent (a).

Enfin, les Barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barrière contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les états temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; & les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations; ce qui les rend utiles aux grandes (b).

L'empire des Turcs est à présent, à peu près, dans le même dégré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs : mais il subsistera longtemps; car si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ (c).

C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Basile Porphyrogenète, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet, fils de Sambraël,

---

(a) Nicétas, vie d'Andronic Comnène, livre II.

(b) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(c) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grèce, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

qui y règnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ſes ſoldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils ſe joignirent aux Turcs, qui d'abord allèrent ôter la garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le paſſage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perſe, ils ſe répandirent, d'Orient en Occident, ſur les terres de l'empire; & Romain Diogène ayant voulu les arrêter, ils le prirent priſonnier, & ſoumirent preſque tout ce que les Grecs avoient en Aſie juſqu'au Boſphore.

Quelque temps après, ſous le règne d'Alexis Comnène, les Latins attaquèrent l'Occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux ſchiſme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites: & elle auroit éclaté plutôt, ſi les Italiens n'avoient plus penſé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne haïſſoient que haïr.

On étoit dans ces circonſtances, lorſque tout-à-coup il ſe répandit en Europe, une opinion religieuſe, que les lieux où Jéſus-Chriſt étoit né, ceux où il avoit ſouffert, étant profanés par les infidèles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en chaſſer. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoſoit d'expier en ſuivant leur paſſion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

(*d*) Hiſtoire écrite par Nicéphore Bryène-Céſar, vies de Conſtantin Ducas & Romain Diogène.

Les croisés étant arrivés en Orient, assiégèrent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs; &, dans la consternation des infidèles, Aléxis & Jean Comnène rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses états, & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises: & les croisés trouvèrent par-tout des trahisons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnène contre nous (*e*), on voit dans le fond que, chez une nation étrangère, nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte François alla se mettre sur le trône de l'empereur: le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit: » Vous devez sçavoir que, quand on est dans un pays, il en » faut suivre les usages. Vraiment, voilà un beau paysan, ré- » pondit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de capitaines sont » debout! «

Les Allemands qui passèrent ensuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouvèrent par-tout des esprits que nous avions révoltés (*f*).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble: &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vénitiens,

(*e*) Histoire d'Alexis son père, livres X & XI.

(*f*) Nicétas, Histoire de Manuel Comnène, livre I.

l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminèrent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouvèrent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouvèrent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (*g*); &, après la guerre, ils refusèrent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repassèrent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople, & presque tout l'Orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier; & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guère, en Asie, que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare: la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie; & Constantinople fut privée de ses richesses.

(*g*) Nicétas, histoire, après la prise de Constantinople, chap. 3.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits (*h*) : & les Vénitiens, qui n'acceptèrent point de paix, mais quelques trèves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnène eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singulière : ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cent lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; & le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des Chrétiens. D'ail-

---

(*h*) Cantacuzène, livre IV.

(*i*) Pachymère, livre VII.

(*k*) Cantacuzène, liv. III, ch. 96; & Pachymère, liv. XI, ch. 9.

leurs ; comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuſes comme eux (*l*) ; &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus ſouffrir d'autres (*m*). Cela les porta à des enlèvemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages ; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois cauſé tant de maux à l'empire Romain (*n*).

Les Turcs inondant tout ce qui reſtoit à l'empire Grec en Aſie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Boſphore ; & ceux qui trouvèrent des vaiſſeaux ſe réfugièrent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe ; ce qui augmenta conſidérablement le nombre de ſes habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles ſi furieuſes, que les deux factions appellèrent divers ſultans Turcs ; ſous cette condition (*o*), auſſi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire ſeroient menés en eſclavage ; & chacun, dans la vue de ruiner ſes ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant ſoumis tous les autres ſultans, les Turcs

(*l*) Cela donna lieu à cette tradition du Nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes ſorcières, il les chaſſa loin de ſon armée ; qu'elles errèrent dans les déſerts, où des démons incubes s'accouplèrent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferociſſimum, quod fuit primum interpaludes, minutum, tetrum atque exile, nec aliâ voce notum, niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

(*m*) Michel Ducas, hiſtoire de Jean Manuel, Jean & Conſtantin, chap. 9. Conſtantin Porphirogénéte, au commencement de ſon extrait des ambaſſades, avertit que, quand les Barbares viennent à Conſtantinople, les Romains doivent bien ſe garder de leur montrer la grandeur de leurs richeſſes, ni la beauté de leurs femmes.

(*n*) Voyez la première note de cette page.

(*o*) Voyez l'hiſtoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzène, écrite par Cantacuzène.

auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis ſous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes ſur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui ſuivirent : je dirai ſeulement que, ſous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Conſtantinople, finit comme le Rhin, qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau lorſqu'il ſe perd dans l'Océan.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

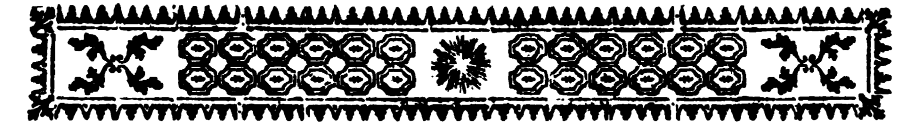


TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

B.

C.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

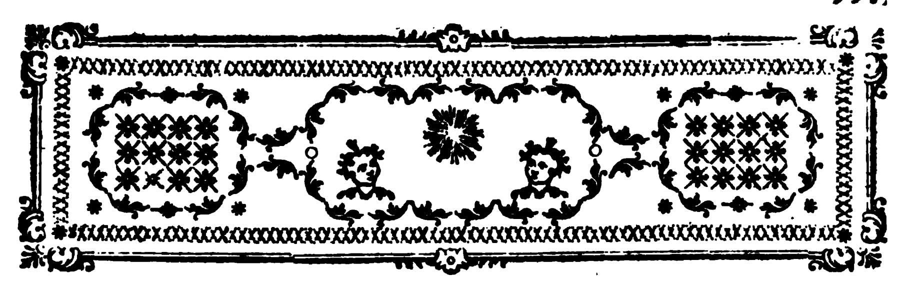
Fin de la table des matieres.

DIALOGUE

DIALOGUE

DE SYLLA

ET D'EUCRATE.



DIALOGUE
DE SYLLA
ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur : mais, pour ces

minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper.

IL EST singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome ; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai crû qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire ? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale ; & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus mêmes ?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition ; mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute ; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir, de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez

exercé ſans pitié les fonctions de la plus terrible magiſtrature qui fut jamais. Le ſénat ne vit qu'en tremblant un défenſeur ſi impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, juſqu'à quand répandras-tu le ſang Romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le gouvernement !. Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; & j'ai oſé leur dire : Je ſuis prêt à rendre compte de tout le ſang que j'ai verſé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils, ou leur frère. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment oſâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le ſalut de la république ? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des ſénateurs trahir le ſénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut

être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble fierté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

IL FAUT que je l'avoue; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? & vous avez eu de l'attachement pour elle?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les

premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous voulez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies ; & Rome n'a jamais éte si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les

ſanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maiſons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu paſſer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de ſang & de ſueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il eſt heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité, nous ſommes accablés par les eſprits ſublimes. Pour qu'un homme ſoit au-deſſus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une paſſion commune ; & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raiſonne. Le deſir inſatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la réſolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïſme de principe eût été plus funeſte qu'un héroïſme d'impétuoſité ? Mais ſi, pour vous empêcher d'être eſclave, il vous a fallu uſurper la dictature, comment avez vous oſé la rendre ? Le peuple Romain, *dites-vous*, vous a vu déſarmé, & n'a point attenté ſur votre vie. C'eſt un danger auquel vous aves échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple ſoumis.

J'AI un nom, me dit-il ; & il me ſuffit pour ma ſureté & celle du peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entrepriſes ; & il n'y a point d'ambition qui n'en ſoit épouvantée. Sylla reſpire ; & ſon génie eſt plus puiſſant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un

exemple

exemple domestique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; &, dans les songes mêmes, je lui apparoîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables, & lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang Romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomène, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes ; & c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : Je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple : &, dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

LORSQUE, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate ; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifica-

tions ; & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi Barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius, de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raisonnables : &, si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis, & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément

fait dictateur dans Rome, ils y ont profcrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fiffent trop de miracles, pour arracher, à préfent, du cœur de tous les capitaines Romains, l'ambition de règner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus fure pour aller à la tyrannie, & la garder fans péril. Vous avez divulgué ce fatal fecret, & ôté ce qui fait feul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le défefpoir de pouvoir l'opprimer.

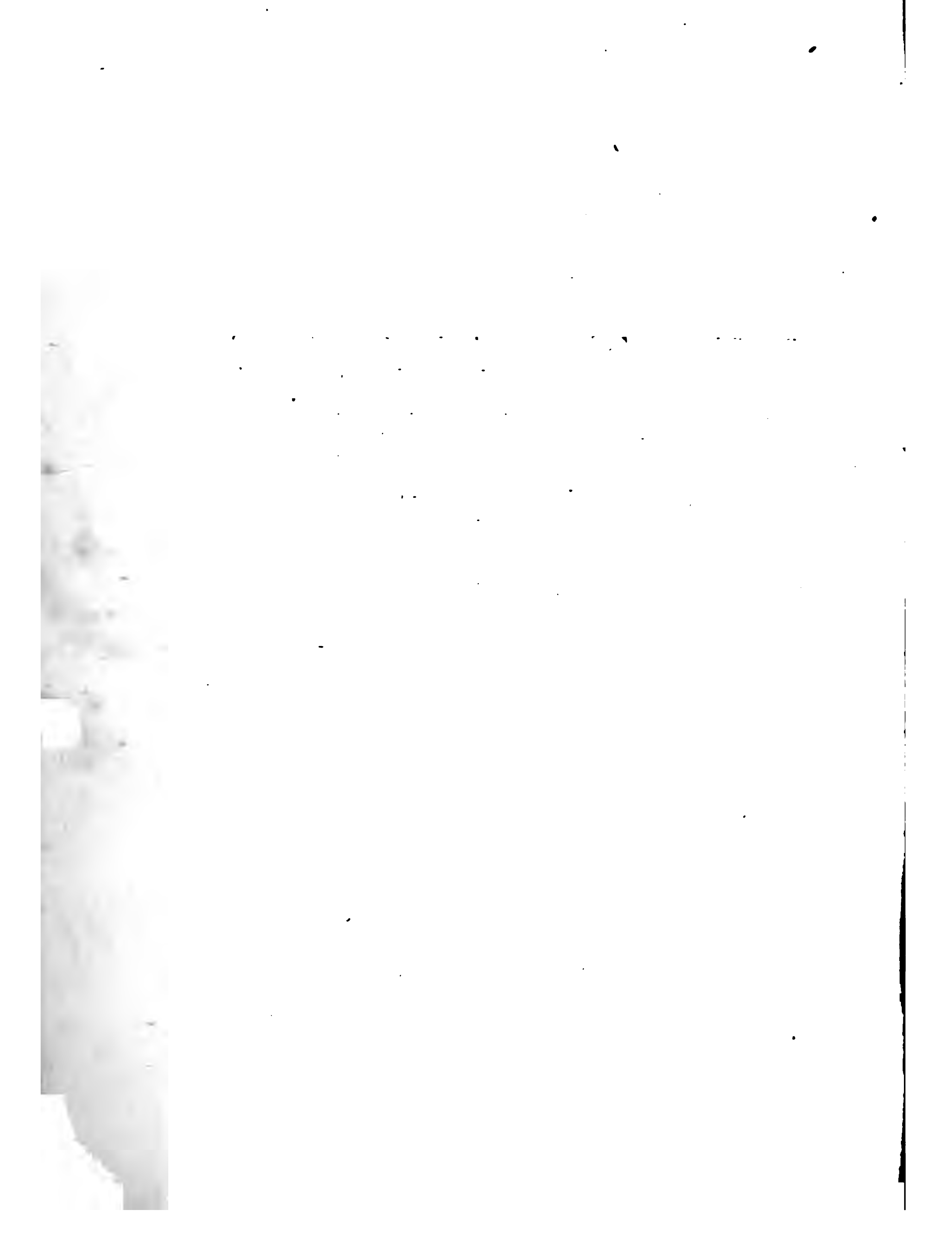
IL CHANGEA de vifage, & fe tut un moment. JE ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plufieurs Marius. Le hafard, ou bien un deftin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde fans ceffe ; j'étudie fon ame : il y cache des deffeins profonds. Mais, s'il ofe jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai fon infolence.

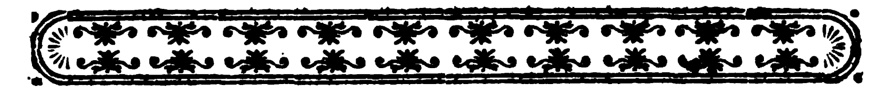
FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE
DE GNIDE.

. . . . : Non murmura vestra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien.





PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Un ambaſſadeur de France à la Porte ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs Grecs ſont venus juſqu'à nous; ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque Grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés ; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux-mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espèce de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle ; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

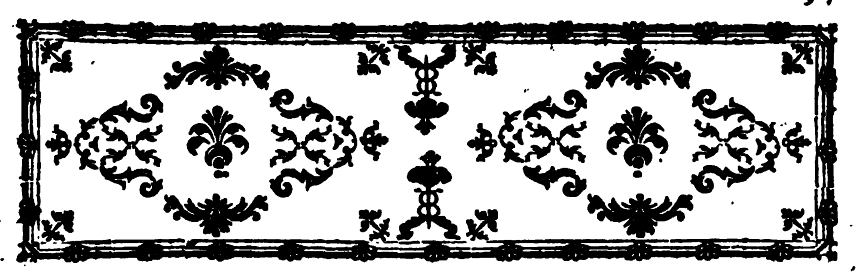
Un homme qui se mêle de traduire, ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colère : mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sèxe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de

douze pages, qui doit contenir tout ce que nous ſçavons ſur la métaphyſique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés ſur ces ſciences-là.





LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe, sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y règner que pour répandre partout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse, vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-

même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me feroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richesses, & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrette, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit règner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergère ; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a fait exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergères fugitives ; il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ; & ses flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il se

ſoulève pour l'embraſſer mieux ; il l'enlève, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la ſoutient ſur ſes flots ; &, charmé d'un fardeau ſi cher, il la promène ſur ſa plaine liquide ; enfin, déſeſpéré de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie, eſt un bois de myrthes, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : l'Amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſécrettes.

Non loin de là, eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus ſaint, ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit, pour la première fois, Adonis : le poiſon coula au cœur de la déeſſe. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! hélas ! je ſens que je l'adore. Qu'on ne m'adreſſe plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle s'expoſeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux ; ſes nymphes la parfumèrent ; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ſes regards errèrent & moururent : la

pomme d'or tomba aux pieds de la déeſſe : il voulut parler ; & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mère, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe ! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des Plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens que les dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus ; le raviſſement des dieux qui la virent ; ſon embarras de ſe voir toute nue ; & cette pudeur, qui eſt la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui ; la Peur & la Mort marmarchent devant ſes courſiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une pouſſière épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes ; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent ; &, attentifs

l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux sourient; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enlève pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entre elles : mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire Jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les

cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sèxe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourmens; ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus

plus justes; lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même : car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phèdre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine,

fervent à montrer fa puiffance, comme la foudre fert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mefure que le dieu donne le plaifir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le fanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des fentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, difoit une d'elles, ma flamme pour Thirfis eft éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais feulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre difoit tout bas : Puiffante déeffe, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déeffe de Cythère, difoit une autre, je cherche la folitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaifent plus. J'aime peut-être. Ah ! fi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : fouvent ils chantent fa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main fa maîtreffe, chantoit ainfi : Amour, lorfque tu vis Pfyché, tu te bleffas fans doute des mêmes traits dont tu viens de bleffer mon cœur : Ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu fentois mes feux, & moi j'ai fenti tes plaifirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je refterai toute ma vie à Gnide avec elle ; & je ferai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple ; & jamais il n'y fera entré

un amant si fidèle : nous irons dans le palais de Vénus ; & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le boccage, où tant de routes vont se confondre : &, quand elle sera égarée, ... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révèler ses mystères.

SECOND CHANT.

Il y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crète étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisième, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes ! Elle se présenta à l'oracle, aussi fière que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortoit du sanctuaire : Perfide, comment ose-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je règne avec la Candeur ? Je vais te punir d'une manière cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront com-

me une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer ; &, quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer tes charmes, que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après, vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse, une chose que je ne sçaurois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achètes des beautés, pour les aimer ; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achètes. Tes trésors ne te seront point inutiles ; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperduement amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour ; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse ; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne sçaurois

te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi ; qu'elle ne voie que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent ; qu'elle m'espère dans mon absence ; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

TROISIÈME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergères sont confondues avec les filles des rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer ; elle sçait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elles se disoient l'une à l'autre, Je me sens toute émue, il n'y a

rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits : tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formèrent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes : nos manières, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste : & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépots précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide ; &, lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit

venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas! diſoit-il, je ſuis heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi : Mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : Les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le ſein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante qui envoie

ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; & , pour la voir , elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparoître leur mère ; elles se plaignoient de leur mère , qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis , sous une tente , une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mère : des eunuques la servoient , & leurs yeux regardoient la terre : car , depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrêmités de la terre , disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers , où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens , elles avoient des graces , au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphir. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés , on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté ; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fière de Pallas ; ici, la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces : Allez la

couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire : j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle ; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mile choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſèxe dans toute la ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſpérances de chaque jour: on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant; tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la dernière; tout cela eſt inconnu à Sybaris.

Encore, ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux ſont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure: ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines: un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine

fe foutenir fur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorfqu'ils font dans les feftins, l'eftomac leur manque à tous les inftans.

Ils paffent leur vie fur des fiéges renverfés, fur lefquels ils font obligés de fe repofer tout le jour, fans s'être fatigués : ils font brifés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils font des efclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je fçus penfer, j'eus du dégoût pour la malheureufe Sybaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, difois-je, je ne refpirerai pas plus longtemps cet air empoifonné : tous ces efclaves de la molleffe font faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la dernière fois, au temple ; &, m'approchant des autels où mon père avoit tant de fois facrifié : Grande déeffe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je fois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il fera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crète. Cette ifle eft toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour fatisfaire les égaremens de Pafiphaé : le labyrinthe, dont l'Amour feul fçut éluder l'artifice ; le tombeau de Phèdre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait fa mère, & le temple d'Ariane, qui, défolée dans les déferts, abandonnée par un ingrat, ne fe repentoit pas encore de l'avoir fuivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs : car

ceux qui échappèrent aux dangers d'un élément colère, trouvèrent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette iſle, ſi odieuſe à une déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie,

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Leſbos. C'eſt encore une iſle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe bruler les femmes de Leſbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène eſt la capitale de Leſbos ; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon sèxe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Leſbos ; & le ſort me fit trouver une iſle plus profane encore ; C'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adreſsèrent de vœux. Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déeſſe les en a ſouvent punis : mais, ſans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à meſure qu'il ſont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me portèrent à Délos. Je reſtai quelques mois dans cette iſle ſacrée. Mais, ſoit que les dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive ;

ſoit que notre ame retienne de la divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir ; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie ; il m'apparut, je ne ſçus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous enſemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules, mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement ; elle en ſourit. Dieux ! quel ſouris ! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la ſuivirent : mon ſonge s'envola avec elle ; & il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'iſle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je reſpirai l'amour. Je ſentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je ſentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préſence de quelque beauté divine. J'avançai ; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Inſenſé que je ſuis ! diſois-je : j'ai, ſans aimer, tous les égare-

mens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je ferois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à toutes les autres beautés; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

JE parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours ; ils lui firent soupirer les siens ; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple : mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle est belle ; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits, demandent aux dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modes-

te, des yeux vifs & tout prêts à être tendres; des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invifiblement affortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à fe parer, mais elle eft mieux parée que les autres femmes.

Elle a un efprit que la nature refufe prefque toujours aux belles. Elle fe prête également au férieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penfera fenfément; fi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'efprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chofe de fi naïf, qu'il femble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la fimplicité; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des graces fi légères, fi fines, fi délicates, fe font remarquer, mais fe font encore mieux fentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle eft ravie quand elle me voit, elle eft fâchée quand je la quitte; &, comme fi je pouvois vivre fans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le fçait; mais elle eft ravie, comme fi elle ne le fçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la fienne. Enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit prefque croire que je fuis digne de fon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, fans ofer lui dire que je l'aimois, & fans ofer prefque me le dire à moimême : plus je la trouvois aimable, moins j'efpérois d'être celui qui la rendroit fenfible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me difoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon

mon cœur ton adorable image. Que je ſuis heureux ! je n'ai pu y réuſſir ; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude ; j'avois des vues d'ambition, & je ne deſire plus que ta préſence ; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bien-tôt règne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou, ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant, Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je : mais la triſteſſe des amans eſt délicieuſe ; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains : Ne me retire point de la langueur où je ſuis ; laiſſe-moi ſoupirer en même-temps mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour, mon ame eſt trop agitée ; elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir : au lieu qu'à préſent je goûte ma triſteſſe même. N'eſſuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime

comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent: ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout-à-coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me refuse, &, dans un instant, elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dît, Ne vous suffit-il pas que je vous aime? que pouvez-vous desirer après mon cœur? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois dé-

plorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira, & se tut; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIÉME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; &, après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour: à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra & que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible: La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi: je voulus le prendre;

déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide : mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, &, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous criions Thémire ! nous criions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude ; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténèbres & la lumière ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, lève-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans

cette prairie : pourſuivons ces bergers dont les amours ſont ſi paiſibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'eſt peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briſer ſa ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un inſtant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des dieux eſt grande ! Notre fureur fut auſſitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaiſé ma fureur, que de m'avoir épagné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtreſſe : Nous ſommes aimés du dieu que vous ſervez ; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes : nos plaiſirs ſont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon : mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout-à-coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Sylène suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre; & sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte; & les Satyres entouroient leur roi. La joie règnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés, étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi : Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son

empire ; que le dieu de la joie règne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déjà que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs : nous sentîmes une émotion divine. Saisis des égaremens de Silène, & des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

SEPTIÉME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre Tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs ausquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiffans de notre amour & de notre jaloufie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de fentir lorfque, fur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & femble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle fe promet.

Peut-être, dit Ariftée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que fçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaifir à l'entendre!

On difoit l'autre jour, repris-je, que Thyrfis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, fans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je difpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille : que j'étois infenfé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me fouviens que Thyrfis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je fuis! elle les a mifes fur fon fein! C'eft un préfent de Thyrfis, difoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un facrifice de deux tourterelles; elles m'échappèrent, & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit fur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours : je les lifois & relifois fans ceffe: un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne défefpère point un malheureux qui t'aime; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourfuivrai

poursuivrai jusques dans le temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux ! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse ; lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elyſée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chériſſent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un ſatyre, qui ſuivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux ſçavent s'entendre & ſe répondre; vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergère farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, ſeule dans ce bois, nous apperçut & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis auprès d'une fontaine. Il avoit ſuivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ſes blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit au-tour de lui. Il accordoit ſa lyre; elle attire les rochers; les arbres la ſuivent, les lions reſtent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai ſur les lèvres de Thémire; je le trouvai enſuite ſur ſon ſein: il s'étoit ſauvé à ſes pieds; je l'y trouvai encore: il ſe cacha ſous ſes genoux; je le ſuivis; & je l'aurois toujours ſuivi, ſi Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à ſa dernière retraite: elle eſt ſi charmante,

qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prières, & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

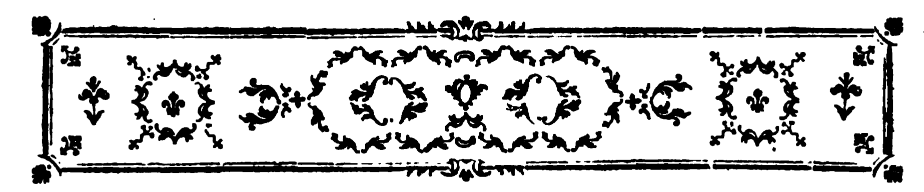
Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa : je reçus ma grace, hélas ! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la pièce ſuivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.



Un jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; son arc & son carquois étoient à ses côtés ; &, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse, & le lança contre moi. Je lui dis en souriant : prends-en un second ; fais-moi une autre blessure ; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa, je me baissai : Ah ! Céphise, tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien ! qu'il se réveille : que pourra-t-il faire que nous blesser davantage ? Non, non ; laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui ; & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses.

Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presque enséveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses aîles; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déjà le sommet qui se dore: dans un moment..... C'est assez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit: il l'embrassa encore, & badina avec elle: & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature.

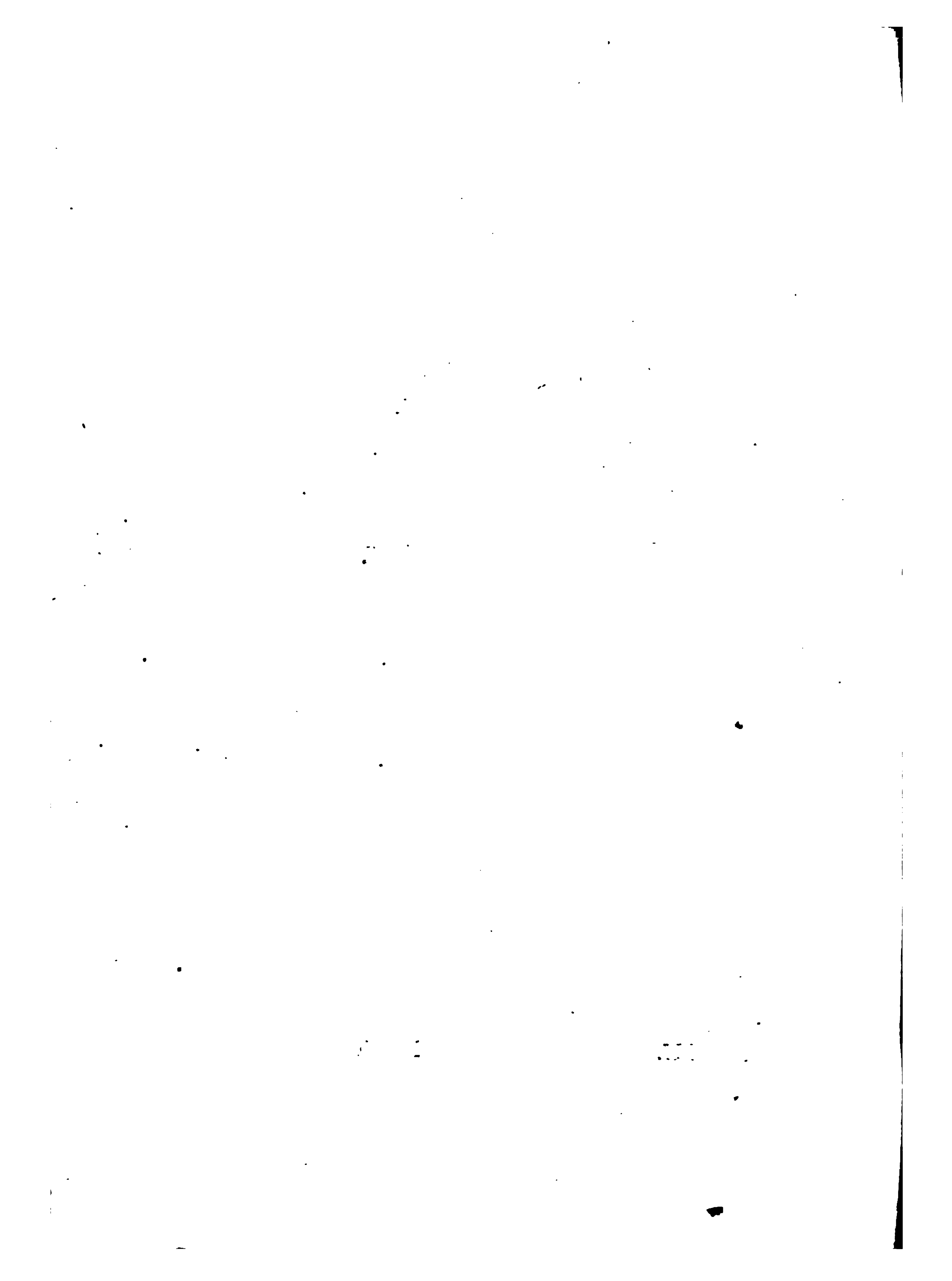
L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus

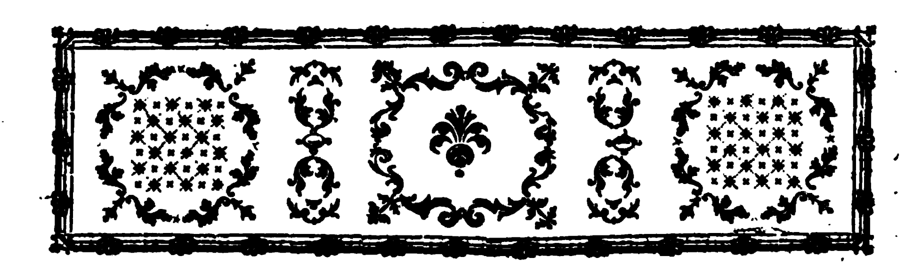
volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez ! Je veux bien porter la peine de ſon crime : mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir ?

FIN.

ESSAI

ESSAI
SUR LE GOÛT.
FRAGMENT.





ESSAI SUR LE GOÛT.

DANS LES CHOSES DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DANS notre manière d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sçais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, *&c.* Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que

nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse: car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, *&c.* sont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame; étudions-là dans ses actions & dans ses passions, cherchons-là dans ses plaisirs; c'est là où elle se manifeste davantage. La poësie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin, les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir: voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent; rendons raison de nos sentimens: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui

ſont propres; tels ſont ceux que lui donnent la curioſité, les idées de ſa grandeur, de ſes perfections, l'idée de ſon exiſtence oppoſée au ſentiment de la nuit, le plaiſir d'embraſſer tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choſes, &c. celui de comparer, de joindre & de ſéparer les idées. Ces plaiſirs ſont dans la nature de l'ame, indépendamment des ſens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui penſe; & il eſt fort indifférent d'examiner ici ſi notre ame a ces plaiſirs comme ſubſtance unie avec le corps, ou comme ſéparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils ſont les objets du goût: ainſi nous ne diſtinguerons point ici les plaiſirs qui viennent à l'ame de ſa nature, d'avec ceux qui lui viennent de ſon union avec le corps; nous appellerons tout cela plaiſirs naturels, que nous diſtinguerons des plaiſirs acquis que l'ame ſe fait par de certaines liaiſons avec les plaiſirs naturels; &, de la même manière & par la même raiſon, nous diſtinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il eſt bon de connoître la ſource des plaiſirs dont le goût eſt la meſure: la connoiſſance des plaiſirs naturels & acquis pourra nous ſervir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où eſt notre être, & connoître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer ſes plaiſirs, & même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre manière d'être eſt entièrement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais, ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti

autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poëfie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poëfie : par exemple, fi la conftitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la difpofition du fujet à la mefure de notre attention, ne feroient plus; fi nous avions été rendus capables de plus de pénétration; toutes les règles qui font fondées fur la mefure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies fur ce que notre machine eft d'une certaine façon, feroient différentes, fi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confufe, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : fi notre vue avoit été plus diftincte, & notre ame capable d'embraffer plus de chofes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens: fi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inftrumens de mufique. Je fçais bien que les rapports que les chofes ont entre elles auroient fubfifté; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les chofes qui, dans l'état préfent, font un certain effet fur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts eft de nous préfenter les chofes telles qu'elles nous faffent le plus de plaifir qu'il eft poffible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puifqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nous donner du plaifir.

On croit d'abord qu'il fuffiroit de connoître les diverfes fources de nos plaifirs, pour avoir le goût; & que, quand on

a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie; c'eſt une application prompte & exquiſe des règles même que l'on ne connoît pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſçavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle nous ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis; c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel : car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe s'appliquer aux choſes intellectuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame, qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens; elle reçoit des plaiſirs par ces idées & par ces ſentimens : car, quoique nous oppoſions l'idée au ſentiment, cependant lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles, qu'elle ne voie, ou qu'elle ne croie voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs espèces, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrémement particulière, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particulière est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les Sauvages, &c.

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité: car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions par ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Ainsi

Ainſi on ſera toujours ſûr de plaire à l'ame ; lorſqu'on lui fera voir beaucoup de choſes, ou plus qu'elle n'avoit eſpéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raiſon pourquoi nous avons du plaiſir lorſque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'eſt la même cauſe qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en pluſieurs lieux, parcourir plus d'eſpace : enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainſi dire, étendre la ſphère de ſa préſence ; ainſi c'eſt un grand plaiſir pour elle de porter ſa vue au loin. Mais comment le faire ? dans les villes, notre vue eſt bornée par des maiſons : dans les campagnes, elle l'eſt par mille obſtacles ; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre ſecours, & nous découvre la nature qui ſe cache elle-même ; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'eſt-à-dire, la nature dérobée à nos yeux : mais, quand nous trouvons de belles ſituations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de le Nôtre ; parce que la nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde ; c'eſt que la peinture ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue, là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : » Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, il aima mieux en jouir ; « *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : » Ce fut vaincre que d'y entrer ; « *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : » C'est le Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique ; « *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'élève comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple Romain, lorsqu'il dit : » Annibal fugitif cherchoit au peuple Romain un ennemi par-tout l'univers ; « *qui, profugus ex Africâ, hostem populo Romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

Il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant trou-

bler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir : c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; &, si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits; les romans, par la variété des prodiges; les pièces de théâtre par la variété des passions; & que ceux qui

sçavent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes, longtemps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cettte fameuse allée de Moscou à Péterslbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé longtemps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir: il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espèce d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture Grecque, au contraire, paroît uniforme: mais, comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir

ſans ſe fatiguer, mais qu'elle en voie aſſez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaiſir.

Il faut que les grandes choſes aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes ſont compoſées d'autres montagnes qui ſont au-deſſus & au-deſſous; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture Grecque, qui a peu de diviſions & de grandes diviſions, imite les grandes choſes; l'ame ſent une certaine majeſté qui y règne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau: elle imite la nature; une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons: & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grande maſſe ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choſes, elle aime à voir une eſpèce de ſymmétrie. Il ſemble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales cauſes des plaiſirs de notre ame, lorſqu'elle voit des objets, c'eſt la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raiſon qui fait que la ſymmétrie plaît à l'ame, c'eſt qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la ſoulage, & qu'elle coupe, pour ainſi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là ſuit une règle générale: par-tout où la ſymmétrie eſt utile à l'ame & peut aider ſes fonctions, elle lui eſt

agréable ; mais, par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal : c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie ; elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé ; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie ; il faut une espèce de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande, des peintres & des sculpteurs, qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables ; la raison en est

que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi ; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manières, comme des pagodes ; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſurtout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antithèſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés de la

même manière ; vous voyez un tour dans la phrase ; mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout & sans ménagement ; de sorte que, lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir longtemps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faus que les esprits coulent dans les nerfs : or, il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres, qui en ont été les organes, ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications : elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE diſpoſition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaiſirs qui viennent de la ſurpriſe; ſentiment qui plaît à l'ame par le ſpectacle & la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou ſent une choſe qu'elle n'attend pas, ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une choſe peut nous ſurprendre comme merveilleuſe, mais auſſi comme nouvelle, & encore comme inattendue; & dans ces derniers cas, le ſentiment principal ſe lie à un ſentiment acceſſoire, fondé ſur ce que la choſe eſt nouvelle ou inattendue.

C'eſt par-là que les jeux de haſard nous piquent; ils nous font voir une ſuite continuelle d'événemens non attendus : c'eſt par-là que les jeux de ſociété nous plaiſent; ils ſont encore une ſuite d'événemens imprévus, qui ont pour cauſe l'adreſſe jointe au haſard.

C'eſt encore par-là que les pièces de théâtre nous plaiſent : elles ſe développent par dégrés, cachent les événemens juſqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux ſujets de ſurpriſe, & ſouvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'eſprit ne ſont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des ſurpriſes agréables, & ſuppléent à l'inſipidité des converſations preſque toujours languiſſantes, & qui ne font point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la manière de l'appercevoir : car nous voyons une choſe plus

grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet ; ou différente de ce qu'elle eſt ; ou bien nous voyons la choſe même, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt, dans une choſe, l'idée acceſſoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la perſonne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la manière dont elle a été faite, ou de quelque autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un ſang-froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup & dit : L'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin, il l'abandonna : *tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus, terrarum orbis tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes ; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'auteur, de la découverte de ſa différente manière de penſer, de ſa façon de rendre en auſſi peu de mots une des grandes révolutions qui ſoit arrivée : ainſi l'ame trouve un très-grand nombre de ſentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

DES DIVERSES CAUSES qui peuvent produire un ſentiment.

IL faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſçavoir frapper pluſieurs organes à la fois ; &, ſi l'on examine les divers écrivains, on

verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage font ceux qui ont excité dans l'ame plus de fenfations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des caufes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confufion d'arbres : 1°. parce que notre vue, qui feroit arrêtée, ne l'eft pas : 2°. chaque allée eft une, & forme une grande chofe ; au lieu que, dans la confufion, chaque arbre eft une chofe & une petite chofe : 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir : 4°. nous fçavons bon gré de la peine que l'on a prife : 5°. nous admirons le foin que l'on a de combattre fans ceffe la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui eft fi vrai, qu'un jardin négligé nous eft infupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît ; quelquefois c'eft la facilité ; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépenfe du maître, nous voyons quelquefois avec plaifir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépenfe & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il fatisfait notre avarice, c'eft-à-dire l'efpérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont fur notre bonheur : il fatisfait notre curiofité, en nous donnant un fpectacle : enfin il nous donne les différens plaifirs de la furprife.

La danfe nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par fa liaifon avec la mufique, la perfonne qui danfe étant comme un inftrument qui accompagne ; mais fur-tout elle plaît par une difpofition de notre cerveau, qui eft telle qu'elle ramène en fecret l'idée de tous les mouvemens à de certains

mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITE.

PRESQUE toujours les chofes nous plaifent & déplaifent à différends égards : par exemple, les *virtuofi* d'Italie nous doivent faire peu de plaifir : 1°. parce qu'il n'eft pas étonnant qu'accommodés comme ils font, ils chantent bien ; ils font comme un inftrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des fons : 2°. parce que les paffions qu'ils jouent font trop fufpectes de fauffeté : 3°. parce qu'ils ne font ni du sèxe que nous aimons, ni de celui que nous eftimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils confervent longtemps un air de jeuneffe, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur eft particulière. Ainfi chaque chofe nous donne un fentiment, qui eft compofé de beaucoup d'autres, lefquels s'affoibliffent & fe choquent quelquefois.

Souvent notre ame fe compofe elle-même des raifons de plaifir, & elle y réuffit fur-tout par les liaifons qu'elle met aux chofes. Ainfi une chofe qui nous a plu nous plaît encore, par la feule raifon qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainfi une actrice, qui nous a plu fur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; fa voix, fa déclamation, le fouvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je ? l'idée de la princeffe jointe à la fienne, tout cela fait une efpèce de mélange qui forme & produit un plaifir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixène & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sçais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous

plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a sçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal : mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Corrége. Paul Véronèse promet beaucoup, & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Corrège promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien : mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espèce de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières; car les manières naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens créer des surprises : en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sèxes a établi, parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace : & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sçauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manières gênées, ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manières naturelles devroient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or, nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous

ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquièrent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture, qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces: elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fière de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire,

un

un coloris plus fort, une attitude bisarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne sçavons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrenées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derrière les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple : Le dôme de saint Pierre est immense; on sçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modèle le dôme de saint Pierre : mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considère. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sçait, & elle reste surprise de voir une masse en même-temps si énorme & si légère.

DES BEAUTÉS

qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze mille dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeller avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relèvent toutes les deux : ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : » Sore & Algide, „ qui le croiroit ! nous ont été formidables, Satrique & Cornicule étoient des provinces : nous rougissions des Boriliens & » des Véruliens ; mais nous en avons triomphé : enfin Tibur notre fauxbourg, Préneste où sont nos maisons de plaisance, étoient le sujet des vœux que nous allions faire au » capitole « ; cet auteur, dis-je, nous montre en même-temps

la grandeur de Rome, & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antithèſes d'idées, d'avec les antithèſes d'expreſſion. L'antithèſe d'expreſſion n'eſt pas cachée, celle d'idées l'eſt : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum*. Et, par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être : de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts auſſi bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relèvent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, pour exciter une certaine joie dans notre ame, & nons faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſsède, elle peut exciter la pitié : ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos deſirs, elle la regarde avee un ſentiment d'averſion.

De même dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver, elles ne plaiſent point & ſont un défaut, parce qu'elles ne cauſent point de ſurpriſe; & ſi, au contraire, elles ſont trop recherchées, elles ne plaiſent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les ſente parce qu'elles y ſont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la ſurpriſe ne tombe que ſur la ſottiſe de l'auteur.

Une des choſes qui nous plaît le plus, c'eſt le naïf; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attrapper : la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas; & il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très-difficile de le cotoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement eſt la plus difficile à compoſer : preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'aggrandiſſent, cela nous paroît noble : cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus gran-

de, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle se le feroit caché, si elle l'avoit découvert. . . . .

Comme il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une manière à une manière, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la gaieté de l'yvresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystère, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches mêmes, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon est auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que

n'ont pas les autres dieux : plus ils sont près de Jupiter ; plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage . . . .

FIN du troisième & dernier volume.

de, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas ; car elle se le feroit caché, si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une manière à une manière, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela feroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son Fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystère, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches mêmes, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des Géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés ; mais Junon est auprès de Jupiter ; elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que

n'ont pas les autres dieux : plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage ....

FIN DE L'ESSAI SUR LE GOUT.



POESIES.



PORTRAIT

De madame la duchesse de MIREPOIX.

LA beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels, qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle;
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la Jacinte nouvelle;
Sa tête ne s'élève pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle:
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.

MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix:
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.
Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.
Son esprit a cette chaleur
Du Soleil qui commence à naître;
L'Hymen peut parler de son cœur:
L'Amour pourroit le méconnoître.

ADIEUX à GENES (a), en 1728.

ADIEU, Gènes détestable;
Adieu, séjour de Plutus.
Si le Ciel m'est favorable;
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, Bourgeois & Noblesse,
Qui n'a pour toutes vertus
Qu'une inutile richesse:
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, superbes palais,
Où l'ennui, par préférence:
A choisi sa résidence;
Je ne vous reverrai jamais.

Là le magistrat querelle
Et veut chasser les amans,
Et se plaint que sa chandelle
Brûle depuis trop long-temps.

(a) Cette pièce avoit été donnée par M. de Montesquieu à un de ses amis, à condition de ne la point faire voir, disant que c'étoit une plaisanterie faite dans un moment d'humeur; d'autant qu'il ne s'étoit jamais piqué d'être poëte. Il la fit, étant embarqué pour partir de Gènes, où il disoit s'être beaucoup ennuyé, parce qu'il n'y avoit formé aucune liaison, ni trouvé aucun de ces empressemens qu'on lui avoit marqués par-tout ailleurs en Italie. Il faut que les Génois se soient bien civilisés depuis, & aient beaucoup changé de méthode dans l'accueil qu'ils font aux étrangers; ou bien l'ennui fit que l'Auteur voulut se divertir par cette petite satyre, qui ne sçauroit être prise pour une chose sérieuse, ni comme un jugement de ce voyageur éclairé.

Le vieux noble, quel délice !
Voit ſon page à demi-nud,
Et jouit d'une avarice
Qui lui fait montrer le cul.

Vous entendez d'un jocriſſe
Qu'il ne dort ni nuit ni jour ;
Qu'il a gagné la jauniſſe
Par l'excès de ſon amour.

Mais un vent plus favorable
A mes vœux vient ſe prêter.
Il n'eſt rien de comparable
Au plaiſir de vous quitter.

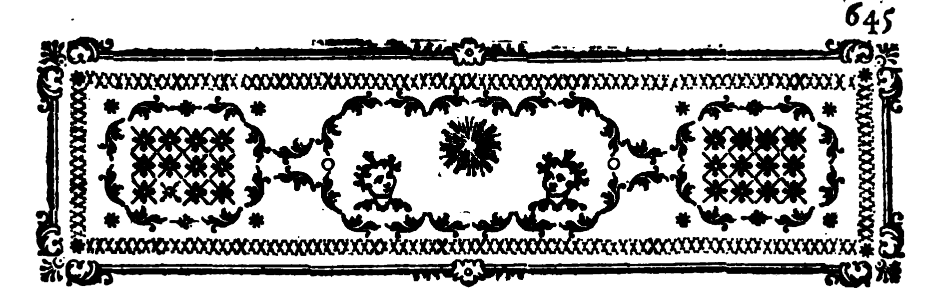
FIN.



AVERTISSEMENT.

NOUS *joignons ici les Lettres familières de M. de* MONTESQUIEU, *qui viennent de paroître en Italie. Celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de M. de* MONTESQUIEU, *en rendant publiques des lettres qui n'étoient pas écrites pour le devenir. Il a cherché à se satisfaire lui-même ; & nous ne les mettons à la fin de notre édition que pour ne laisser rien à desirer au Public.*

LETTRES



LETTRES FAMILIERES DE M. LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU.

LETTRE PREMIERE.

Au père CERATI, (*a*) *de la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe.*

A ROME.

J'EUS l'honneur de vous écrire par le courier passé, M. R. P. je vous écris encore par celui-ci. Je prends du plaisir à faire tout ce qui peut vous rappeller une amitié qui m'est si chère. J'ajoute à ce que je vous mandois sur l'affaire ... que, si monseigneur Fouquet (*b*) exige au-delà de la somme que j'ai paru

(*a*) M. Cerati est natif d'une famille noble de Parme. Jean-Gaston, dernier grand-duc de Toscane l'avoit nommé de l'ordre de S. Etienne, & provéditeur de l'université de Pise. M. de Montesquieu, dans son voyage d'Italie, l'avoit connu chez M. le cardinal de Polignac.

(*a*) Jésuite revenu de la Chine avec M. Mezzabarba. Ce missionaire s'étoit déclaré contre les Rits Chinois, & en avoit parlé au Pape, selon sa conscience. Comme, après cette déclaration, il fit sentir à sa Sainteté, que l'air du collège ne lui convenoit plus, Benoît XIII le fit Evêque *in partibus*, & le logea en *Propaganda*. M. de Montesquieu l'avoit beaucoup connu chez M. le cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui

vous fixer ; vous pouvez vous étendre, & donner plus ; & faire, par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connois ici le chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur le champ par lui l'argent dont vous serez convenu ; car il me paroît que les volontés de M. Fouquet sont si ambulatoires (c), qu'il ne vaut pas la peine de rien faire avant qu'elles ne soient fixées.

Je suis ici dans un pays qui ne ressemble guère au reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore sçu le contenu du traité d'Espagne ; on croit simplement qu'il ne changeoit rien à la quadruple alliance, si ce n'est que les six mille hommes, qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos, seront Espagnols, & non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous sçavez, toutes sortes de papiers très-libres & très-indiscrets. Il y en avoit un, il y a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colère. Il disoit que M. le cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne, avec grand soin, pour l'usage de ses diocésains, une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dez, les mêler, les pousser, sans qu'ils reçussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illicite, flatter ou brusquer les dez selon l'occasion ; ce qui établissoit la friponnerie dans des choses qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & janséniste pour faire de

---

une négociation pour la résignation, en faveur de l'abbé Duval, son Secrétaire, d'un bénéfice, que ce prélat avoit obtenu de la cour de Rome, en Bretagne.

(c) Les difficultés que M. Fouquet faisoit naître coup sur coup au sujet de la pension, ou de la somme d'argent, qui devoit être stipulée, faisoient encore dire à M. de Montesquieu, que l'on voyoit bien que Monseigneur n'avoit pas encore secoué la poussière.

ces mauvaises plaisanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire sçavoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse & d'amitié.

De Londres, le 21 Décembre 1729.

LETTRE II.

AU MÊME.

PERE Cérati, vous êtes mon bienfaiteur; vous êtes comme Orphée; vous faites suivre les rochers. Je mande à l'abbé Duval (*a*) que je n'entends pas qu'il abuse de l'honnêteté de M. Fouquet, mais qu'il poursuive, & que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre monseigneur & lui.

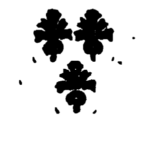
Enfin, Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, & les rênes du pontificat ne sont plus tenues par ses viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumières où ils sont nés, entretenir leurs parens de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui que son argent & sa goutte. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent : *Vox in Rama audita est; Rachel plorans filios suos noluit consolari, quia non sunt.*

Donnez-nous un pape qui ait un glaive comme saint Paul, non pas un rosaire comme saint Dominique, ou une besace comme saint François. Sortez de votre léthargie ; *Exoriare*

(*a*) Ce fut lui qui porta le manuscrit des lettres Persanes en Hollande, & l'y fit imprimer ; ce qui coûta à leur auteur beaucoup de frais sans aucun profit.

aliquis. N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de ſaint Pierre avec le dos rompu, & pleine de vermoulure? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre, où ſont tant de richeſſes ſpirituelles, comme une boëte d'orviétan ou de mithridate? En vérité, vous faites un bel uſage de votre infaillibilité; vous vous en ſervez pour prouver que le livre de Queſnel ne vaut rien, & vous ne vous en ſervez pas pour décider que les prétentions de l'Empereur ſur Parme & Plaiſance ſont mauvaiſes. Votre triple couronne reſſemble à cette couronne de laurier que mettoit Céſar pour empêcher qu'on ne vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à M. le cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la ſociété royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Dhiſam à ſon frère, qui demandoit le ſentiment de la ſociété ſur les découvertes aſtronomiques de M. Bianchini. Embraſſez, s'il vous plaît, de ma part, l'abbé, le cher abbé Niccolini. Je vous ſalue, cher père, de tout mon cœur.

De Londres, le premier mars 1730.



LETTRE III.

A monsieur l'abbé VENUTI (a).

A CLERAC.

J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que je n'aurois cru, parce que je ne sçavois pas que M. l'abbé de Clérac, que j'honorois déjà beaucoup, fût le frère de M. le chevalier Vénuti, avec qui j'ai eu le plaisir de contracter amitié à Florence, & qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'académie de Cortone. Je vous supplie, monsieur, d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'a eues M. votre frère. M. Campagne m'a écrit le beau présent que vous lui aviez remis pour moi, dont je vous suis infiniment obligé. M. Baritaut m'avoit déjà fait lire une partie de cet ouvrage : & ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'on y voit un sçavant qui a de l'esprit; ce qui ne se trouve pas toujours.

Vous êtes cause, monsieur, que l'académie de Bourdeaux me presse l'épée dans les reins, pour obtenir un arrêt du conseil pour la création de vingt associés, au lieu de vingt élèves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part, que toutes les places d'associés sont remplies, fait qu'elle desire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de M. le

(a) Ce sçavant Italien, d'une famille de condition de Tortone, avoit été envoyé en France par le chapitre de Saint Jean de Latran, comme vicaire-général de l'abbaye de Clérac, que Henri IV conféra à ce chapitre après son absolution. Il est passé à la prévôté de Livourne, que l'Empereur lui conféra comme grand-duc de Toscane, & enfin il s'est retiré dans sa patrie.

cardinal de Polignac, & d'autres, font que cet arrêt n'est pas encore obtenu. J'écris à nos messieurs, que cela ne doit pas empêcher; & que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une brèche pour vous faire entrer. J'espère, monsieur, que l'année prochaine, si je vais en province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clérac, & de vous inviter à venir à Bourdeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire & augmenter notre connoissance; personne n'est au monde plus que moi, & avec plus de respect, &c.

P. S. Quand vous écrirez à M. le chevalier Vénuti, ayez la bonté, monsieur, de lui dire mille choses de ma part : ses belles qualités me sont encore présentes.

De Paris, ce 17 mars 1739.

LETTRE IV.

A M. l'abbé marquis NICCOLINI.

A FLORENCE.

J'AI reçu, cher & illustre Abbé (a), avec une véritable joie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappez une cervelle de votre souvenir. Mon cœur, mon esprit sont tout à vous, mon cher Abbé.

(a) Lorsque l'abbé marquis Niccolini, médiocre admirateur du ministère Lorrain, eut ordre de ne point rentrer en Toscane, M. de Montesquieu s'écria en apprenant cette nouvelle: » Oh! il faut » que mon ami Niccolini ait dit quelque » grande vérité. «

Vous m'apprenez deux choses bien agréables ; l'une, que nous verrons monseigneur Cérati en France ; l'autre, que madame la marquise Ferroni se souvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié que je voudrois tant mériter. Une des choses dont je prétends me vanter, c'est que moi, habitant d'au-delà des Alpes, aie été aussi enchanté d'elle que vous tous.

Je suis à Bourdeaux depuis un mois, & j'y dois rester trois ou quatre mois encore. Je serois inconsolable, si cela me faisoit perdre le plaisir de voir le cher Cérati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vînt me voir à Bourdeaux. Il verroit son ami ; mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris, & les provinces éloignées qui soient quelque chose, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, & verroit les belles provinces qui sont voisines de l'Océan, & celles qui le sont de la Méditerranée.

Que dites-vous des Anglois ? voyez comme ils couvrent toutes les mers. C'est une grande baleine : *Et latum sub pectore possidet æquor.* La reine d'Espagne a appris à l'Europe un grand secret ; c'est que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Espagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher & illustre Abbé ; accordez-moi les sentimens que j'ai pour vous. Je suis avec toute sorte de respect.

De Bourdeaux, le 6 mars 1740.



LETTRE V.

A Monseigneur CÉRATI,

A PISE.

J'AI reçu votre lettre bien tard, monseigneur ; car elle est datée du 10 janvier, & je ne l'ai reçue que le 5 de mai à Bourdeaux, où je suis depuis un mois, & où je resterai trois ou quatre autres. Promettez-moi, & jurez-moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bourdeaux, & vous prendrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini ; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de la diagonale ; & vous verrez la France : au lieu que, si vous traversez par le milieu du royaume, vous ne verrez que Paris, & vous ne verrez pas votre ami. Mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vous y serez, je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois, ou que je n'y sois pas, & je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre, mandez-le moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin, j'espère que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adresse est à Bourdeaux, ou à Paris, rue saint Dominique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des finances, si je suis à Paris, je serai votre Mentor. Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, & la plupart des carosses pleins de faquins. M. le cardinal de Polignac a fort bien fait de n'aller pas au conclave, & de laisser cette affaire à d'autres. Il se porte très-bien ;

bien; & c'eſt la plus grande de ſes affaires. Vous le verrez auſſi aimable, quoiqu'il ne ſoit pas à la mode. Adieu, monſeigneur; j'ai, & j'aurai pour vous toute ma vie, les ſentimens du monde les plus tendres: autant que tout le monde vous eſtime, autant moi je vous aime; & en quelque lieu du monde que vous ſoyez, vous ſerez toujours préſent à mon eſprit. J'ai l'honneur d'être avec toute ſorte de reſpect & de tendreſſe.

LETTRE VI.

A Monſieur l'abbé VENUTI, A CLERAC.

JE n'ai que le temps de vous écrire un mot, monſieur; quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à madame de Tencin ſur des lettres que l'on écrit contre vous (a). Comme je ne ſçais rien de tout ceci, & que j'ignore ſi ce ſont les premières lettres ou des nouvelles, je vous prie de m'éclaircir ſur ce que je dois dire au cardinal qui va arriver, & de croire

(a) A peine M. l'abbé Vénuti eut-il pris l'adminiſtration de l'abbaye de Clérac, qu'il s'éleva à Rome un parti contre lui dans le chapitre qui l'avoit envoyé, travaillant à le faire rappeller, & ſe ſervant, pour cet effet, du canal de M. le cardinal de Tencin pour le deſſervir. Le principal grief qu'on avoit contre lui, étoit que les remiſes des revenus de l'abbaye n'étoient pas aſſez abondantes, faute qu'on mettoit ſur ſon compte, & qui provenoit des groſſes décimes, dont l'abbaye étoit chargée, des frais de réparation & de procès, auxquels une partie des revenus devoit être employée. Outre ces raiſons, il n'étoit pas regardé de bon œil par les miſſionnaires Jéſuites, chargés dès les temps de Henri IV, de prêcher toutes les fêtes & dimanches dans l'égliſe abbatiale de cette Ville, qui, malgré cela, a continué d'être preſque entièrement habitée par des proteſtans, ſans qu'on puiſſe citer d'exemple de la converſion d'un ſeul huguenot.

que personne ne prend plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de respect.

De Paris, le 17 avril 1742.

LETTRE VII.

A Monsieur l'abbé DE GUASCO,

A TURIN.

JE suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre ambassadeur, vous ait procuré quelques agrémens à Turin, & un peu dédommagé des duretés du marquis d'Orméa (*a*). J'étois bien sûr que M. & Madame de Senectère se feroient un plaisir de vous connoître; & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevroient à bras ouverts. Je vous charge de témoigner combien je suis *sensible* aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec M. le comte d'Egmond; il est effectivement de mes amis, & un des seigneurs pour lesquels j'ai le plus d'estime. J'accepte l'appointement de souper chez lui avec vous à son retour de Naples; mais je crains bien que si la guerre continue, je ne sois forcé d'aller planter des choux à la Brède. Notre commerce de Guienne sera bientôt aux abois, nos vins nous resteront sur les bras; & vous sçavez que c'est toute notre richesse. Je prévois que le traité provisionnel de la cour de Turin avec celle de Vienne, nous enlevera le commandeur de Solar, & en ce cas je regretterai moins Paris. Dites mille

(*a*) Ministre du roi de Sardaigne.

choses pour moi à M. le marquis de Breil. L'humanité lui devra beaucoup pour la bonne éducation qu'il a donnée à M. le duc de Savoye, dont j'entends dire de très-belles choses. J'avoue que je me sens un peu de vanité de voir que je me formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fussiez de retour à Paris, avant que j'en parte ; & je me réserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide (*b*). Tâchez d'arranger vos intérêts domestiques le mieux que vous pourrez ; & abandonnez à un avenir plus favorable, la réparation des torts du ministère contre votre maison ; c'est dans vos principes, vos occupations & votre conduite, que vous devez chercher, quant-à-présent, des armes, des consolations & des ressources. Le marquis d'Orméa n'est pas un homme à reculer ; & dans les circonstances où l'on se trouve à votre cour, on fera peu d'attention à vos représentations. L'ambassadeur vous salue. Il commence à ouvrir les yeux sur son amie ; j'y ai un peu contribué, & je m'en félicite, parce qu'elle lui faisoit faire mauvaise figure. Adieu.

De Paris, 1742.

(*b*) Il lui avoit fait présent de cet Ouvrage, lorsqu'il prit congé de lui en partant de Turin, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui disant que c'étoit une idée à laquelle la société de mademoiselle de Clermont, princesse du sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, sans d'autre but, que de faire une peinture poëtique de la volupté.



LETTRE VIII.

Au comte DE GUASCO, *colonel d'infanterie.*

J'AI été enchanté, M. le Comte, de recevoir une marque de votre souvenir, par la lettre que m'a envoyée M. votre frère. Madame de Tencin & les autres personnes auxquelles j'ai fait vos complimens, me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité & leur reconnoissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité touchant les ouvrages de notre amie. C'est un secret (*a*) que j'ai promis de ne point révéler.

La confiance, dont vous m'honorez, exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à M. le commandeur de Solar, qui est de vos amis ; & nous nous sommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait M. de Belle-Isle pour vous attacher, vous & M. votre frere (*b*), au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de M. de la Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir, en vous proposant des grades au-dessous de ceux que vous avez. Je ne sçais sur quoi il fonde, que l'on ne considère pas tout-à-fait en France les grades du service étranger,

(*a*) Le jour de la mort de madame de Tencin, en sortant de son anti-chambre, il dit au frère du comte de Guasco, qui étoit avec lui : » A présent vous pouvez „ mander à M. votre frere, que madame » de Tencin est l'auteur du Comte de » Cominges, & du siége de Calais, ouvrages qu'elle a faits en société avec » M. de Pontvel (son neveu) ». Je crois qu'il n'y a que M. de Fontenelle, & moi, qui sçachions ce secret.

(*b*) Actuellement lieutenant-général, & ci-devant commandant de Dresde pendant la dernière guerre.

comme ceux de nos troupes. Cette maxime ne ſeroit ni juſte, ni obligeante, & nous priveroit de fort bons officiers. Je penſe que vous avez très-bien fait de ne point vous engager dans ſon expédition, avant que d'avoir de bonnes aſſurances de la cour, ſur les conditions qui vous conviennent; mais puiſqu'il paroît que vous êtes déjà décidé pour le refus, il eſt inutile de vous préſenter ici d'autres réflexions.

Les propoſitions du miniſtre de Pruſſe, pour la levée d'un régiment étranger, méritent ſans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent ſe combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir : quelle aſſurance, qu'à la paix, le régiment ne ſoit point réformé? & en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous ſeriez obligé de faire? En matière d'intérêt, il faut bien ſtipuler avec cette cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'eſprit du ſervice Pruſſien; j'aurois bien des choſes à vous dire là-deſſus, mais vous êtes trop clair-voyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au ſervice du nouvel empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur ſolidité, & trop ſage pour vous laiſſer éblouir. Pour moi, qui ne ſuis pas encore bien perſuadé de la ſtabilité du nouveau ſyſtême politique d'Allemagne; je ne fonderois pas mes eſpérances ſur une fortune précaire, & peut-être paſſagère. Par ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous ſentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagemens pour le ſervice d'Autriche. Outre que c'eſt là votre première inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'eſt le ſervice naturel de votre nation; quels que ſoient les revers actuels de la cour de Vienne, je ne les regarde que comme des diſgraces paſſagères; car une grande & ancienne puiſſance, qui a des forces

naturelles & intrinsèques, ne sçauroit tomber tout-à-coup. En suppofant même quelqües échecs, le service y sera toujours plus solide que celui d'une puissance naissante. Il y a tout à parier que la cour de Turin, dans la guerre présente, fera cause commune avec celle de Vienne; par conséquent, les raisons qui vous détournèrent, en quittant le Piémont, de passer au service Autrichien, cessent dans les circonstances présentes; je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du marquis d'Orméa, que de servir une cour alliée, dans laquelle, en considérant ce qui s'est passé (b) autrefois, il ne doit pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent & sage; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures auxquelles le desir sincère de vos avantages a peut-être autant de part que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vous aurez pris; & j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

A Francfort, en 1742.

(b) Sous son ministère, la cour de Turin, dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France. On prétend que le marquis d'Orméa, dans cette occasion, avoit proposé pour prix d'une négociation avec la cour de Vienne, qu'il passeroit à son service, & qu'il y auroit une charge considérable; de quoi l'empereur Charles VI avertit le roi de Sardaigne, en envoyant, sous d'autres prétextes à Turin, le prince T....... qui devoit faire connoître la chose au Roi, sans que le ministre se doutât de sa commission.

LETTRE IX.

A l'abbé de Guasco.

L'ABBÉ Vénuti m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que vous a causée la mort de votre ami, le prince Cantimir, & du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos provinces méridionales, pour rétablir votre santé. Vous trouverez par-tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais la Russie ne remplacera pas si aisément un ambassadeur du mérite du prince Cantimir. Or, je me joins à l'abbé Vénuti pour vous presser d'exécuter votre projet : l'air, les raisins, le vin des bords de la Garonne, & l'humeur des Gascons, sont d'excellens antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Bréde, où vous trouverez un château gothique à la vérité, mais orné de dehors charmans, dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût, je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déjà fait; mais je vous consulterai sur tout sur mon grand ouvrage (*a*) qui avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus dissipé par les dîners & les soupers de Paris. Mon estomach s'en trouve aussi mieux ; & j'espère que la sobriété avec laquelle vous vivrez chez moi, sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne, très-empressé de vous embrasser.

De Bourdeaux, le premier août 1744.

(*a*) L'Esprit des Loix.

LETTRE X.

AU MÊME.

Nous partirons lundi, docte Abbé, & je compte sur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste, parce que je mène madame de Montesquieu ; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un qui sera comme un batteau sur un canal tranquille, & comme une gondole de Venise, & comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très-bonne pour la poitrine, monsieur de Sidenham la conseille sur tout ; & nous avons eu un grand médecin qui prétendoit que c'étoit un si bon remède qu'il est mort à cheval. Nous séjournerons à la Bréde jusqu'à la saint Martin ; nous y étudierons, nous nous promenerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies. Adieu, mon cher Abbé, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 30 septembre 1744.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Je serai en ville après demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé, pour vendredi ; vous êtes invité chez le président Barbot. Il faudra y être arrivé à dix heures précises du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (a)

(a) L'Esprit des Loix.

que

que vous ſçavez ; on lira auſſi après dîner ; il n'y aura que vous, avec le préſident & mon fils ; vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (*a*).

Je viens d'envoyer votre anacréontique à ma fille ; c'eſt une pièce charmante dont elle ſera fort flattée. J'ai auſſi lu votre étrenne ou épître Pétrarqueſque à madame de Pontac (*b*) ; elle eſt pleine d'idées agréables. L'Abbé, vous êtes poëte ; & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

De la Brède, le 10 février 1745.

(*a*) Dès qu'on relevoit quelque choſe, il ne faiſoit pas la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(*b*) Dame de Bourdeaux qui brille, autant par ſon eſprit & par ſes liaiſons avec les gens de lettres, qu'elle a brillé par ſa beauté.

LETTRE XII.

A la comteſſe de PONTAC,

DE CLERAC A BOURDEAUX.

Vous êtes bien aimable, madame, de m'avoir écrit ſur le mariage de ma fille (*a*) ; elle & moi vous ſommes très-dévoués ; & nous vous demandons toutes deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les jurats (*b*) ont envoyé une

(*a*) Il venoit de la marier à M. de Secondat d'Agen, gentilhomme d'une autre branche de ſa maiſon, dans la vue de conſerver ſes terres dans ſa famille, au cas que ſon fils, qui étoit marié depuis pluſieurs années, continuât de n'avoir point d'enfans. Mademoiſelle de Monteſquieu fut d'un grand ſecours à ſon père dans la compoſition de l'Eſprit des Loix, par les lectures journalières qu'elle lui faiſoit pour ſoulager ſon lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beaumanoir, Joinville & autres de cette eſpèce, ne la rebutoient point ; elle s'en divertiſſoit même, & égayoit fort ces lectures, en répétant les mots qui lui paroiſſoient riſibles.

(*b*) Titre des premiers magiſtrats de la

bourse de jettons, de velours brodée à l'abbé Vénuti; je croyois qu'ils ne sçauroient pas faire cela même. Le présent n'est pas important; mais c'est le présent d'une grande cité; & ce régal auroit encore très-bon air en Italie; mais là, il n'a pas besoin de bon air, parce que l'abbé y est si connu, qu'on ne peut rien ajouter à sa considération. Dites, je vous prie, à l'abbé de Guasco, que je ne puis comprendre comment les échos ont pu porter à M. le Mercure de Paris des vers faits (a) dans le bois de la Brède. Je suis fort fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt, parce que j'aurois donné ce sonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute sorte de respect.

ville de Bourdeaux; ils firent ce présent à M. l'abbé Vénuti, pour lui marquer la reconnoissance de la ville, pour les inscriptions & autres compositions qu'il avoit faites à l'occasion des fêtes données à Bourdeaux, au passage de madame la Dauphine, fille du roi d'Espagne.

(a) Ce sont les mêmes, dont il est parlé dans la Lettre précédente.

LETTRE XIII.

A Monseigneur CÉRATI.

J'APPRENDS, monseigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'espère qu'ils se seront fortifiés. Je le souhaite bien, & que vous puissiez jouir agréablement de la vie, pour vous & pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier..... Je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui paient les chevaux de poste; mais il y a peu de voyageurs;

& il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'abbé Niccolini, qu'il nous doit un voyage en France ; & je vous prie de l'assurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la terre de Brède, & là y avoir de ces conversations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à M. l'abbé Vénuti que ses médailles étoient vendues. Nous avons ici l'abbé de Guasco qui me tient fidelle compagnie à la Bréde. Il me charge de vous faire bien des complimens. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont se la disputer. Pour notre Guienne, ce ne sont que des armées de gens d'affaires qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sous la grande perruque du marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un sou pour aller dans cette ville qui dévore les provinces, & que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez (a) ; mais ma vie avance & l'ouvrage recule, à cause de son immensité ; vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles ; on m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.

De Bordeaux, le 16 Juin 1745.

(a) L'Esprit des Loix.



LETTRE XIV.

A M. l'abbé de GUASCO,

A CLÉRAC.

VOUS avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage de trois mois ; de sorte que si vous êtes ici au mois d'avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je sçais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points, je vous en donnerai vingt-six ; or, pendant que vous travaillerez de vôtre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le père Desmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un libraire pour votre manuscrit des satyres (*a*), mais que personne ne veut de votre sçavante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satyres, & très-peu des dissertations sçavantes. Votre censeur est mort, mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de mademoiselle Mimi, ni sur mes vendanges de Clérac, qui ne seront sûrement pas si bonnes qu'elles l'auroient été, par la consommation de raisins que vous avez faite dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de mylord Morthon (*b*) soient aussi mauvaises qu'on l'a cru dans le public, aigri par la guerre contre les Anglois. Le père Desmolets n'a point eu de tracasseries dans sa congrégation, d'autant plus qu'il ne porte point de perruque (*c*) ; mais il dit que vous lui donnez trop de com-

(*a*) Satyres Rustiques du Prince Cantimir.

(*b*) Ce Seigneur étant venu à Paris, durant la guerre, on l'avoit mis à la Bastille.

(*c*) Dans le chapitre général, tenu par la congrégation de l'Oratoire, on dé-

missions. Je vous donne la devise du porc-épic *Cominus Eminus*. Le père Desmolets dit que vous avez plus d'affaires que si vous alliez faire la conquête de la Provence .... ; remarquez que c'est le père Desmolets qui dit cela. Pendant que vous serez à Clérac, prenez bien garde à trois choses; à vos yeux, aux galanteries de M. de la Mire, & aux citations de saint Augustin dans vos disputes de controverse. J'envie à madame de Montesquieu le plaisir qu'elle aura de vous revoir. Adieu, je vous embrasse.

De Paris, 1746.

---

clara la guerre à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, & aux perruques de poil de chèvre, dont quelques-uns se servoient au lieu de grandes calottes.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Je ne sçais quel tour a fait la lettre que vous m'avez écrite de Barège ; elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très-scandalisé de la tracasserie de M. le chevalier D'..... ; c'est un plaisant homme que ce prétendu gouverneur de Barège ; il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander si vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ses gazettes. J'ai conté ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite ; faisant bien remarquer qu'il est fort singulier qu'un homme né dans les états du roi de Sardaigne, soit inquiet de la petite vérole de ce monarque, & que, tenant par deux frères à la cour de Vienne, il montre d'être fâché de ses échecs. Sçachez, mon cher ami, qu'il y a des seigneurs avec qui il ne faut jamais disputer après dîner. Vous

avez agi très-prudemment en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vous, & je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé le jour de saint Louis, d'un de nos lieutenans-généraux, sans que personne vous ait aidé.

Mandez-moi si vous accompagnerez madame de Montesquieu à Clérac; car mon ouvrage avance (a); & si vous prenez la route opposée, il faut que je sçache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pic de midi soit plus heureux que la chasse d'amiante, & la pêche des truites du lac des Pyrennées. Mon ami, je vois que les choses difficiles ont de grands attraits pour vous, & que vous suivez plus votre curiosité que vous ne consultez vos forces. Souvenez-vous que vos yeux ne valent guères mieux que les miens : laissez, que mon fils, qui en a de bons, grimpe sur les montagnes, & y aille faire des recherches sur l'histoire naturelle; mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parce que vous aimez à lire les gazettes, vous courez risque que l'on vous fasse passer pour un sorcier, si vous allez grimpant sur des rochers escarpés. Adieu.

De Paris en août 1746.

(a) L'Esprit des Loix.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

J'AI lu, docte Abbé, votre dissertation avec plaisir, & je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier de mon jardin, si vous êtes à la Brède, comme je l'espère,

lorsqu'il vous aura été décerné par l'académie. Le sujet est beau, vaste, intéressant, & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aise de vous voir, vous, chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation que je voudrois que vous éclaircissiez; la première, c'est qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage, après la seconde guerre punique, au rang des villes *Autonomes* soumises à l'empire Romain; vous sçavez qu'elle continua d'être un état libre, & absolument indépendant; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il mériteroit d'être éclairci. Vous sçavez qu'on dispute là-dessus, & que des sçavans prétendent que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose, & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation.

J'ai fait faire une berline, afin que je vous mène plus commodément à Clérac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure, & vous gagnerez deux heures par jour; mes prés ont besoin de vous. L'Eveillé (*a*) ne cesse de dire : *Oh, si M. l'Abbat étoit ici!* je vous promets qu'il sera docile à vos instructions. Il sera tant de rigoles que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me flatter que vous prendrez la route de la Garonne; parce qu'en ce cas, je profiterai d'une occasion qui se présente pour envoyer directement mon manuscrit à l'Imprimeur (*b*). Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole; aussi bien l'impression ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre,

(*a*) Chef des manœuvres de la campagne de M. de Montesquieu.

(*b*) C'est toujours de l'Esprit des Loix que parle M. de Montesquieu.

qui eſt une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon. Il n'en eſt pas de même des Piémontois ; car il s'en faut bien que nous ſoyons en guerre avec eux ; ce n'eſt que par manière d'acquit que nous aſſiégeons leurs places, & qu'ils prennent priſonniers tant de nos bataillons (*a*) ; vous n'avez donc point de raiſons de nous quitter ; vous ſerez toujours reçu comme ami en Guienne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Sereniſſimo*, très-flatté qu'il ſe ſoit ſouvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modène. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclairciſſemens (*b*) peu éclairciſſans que vous envoie le chapitre de Comminges. L'Abbé, vous êtes bien ſimple de vous figurer que des gens de chapitre ſe donnent la peine de faire des recherches littéraires ; ce n'eſt pas moi, c'eſt mon frère qui eſt doyen d'un chapitre, qui vous dit de vous mieux adreſſer. Que cela ne vous faſſe cependant pas ſuſpendre votre hiſtoire de Clément V (*c*). Vous l'avez promiſe à notre académie. Revenez, & vous y travaillerez plus à l'aiſe ſur le tombeau (*d*) de ce pape. Je prétends que vous ne laiſſiez pas l'article de Bruniſſende (*e*), car je crains que vous ne ſoyez trop timoré pour nous en parler ; je ne vous demande

---

(*a*) Il s'agit ici de l'affaire d'Aſti, où neuf bataillons François furent faits priſonniers par le Roi de Sardaigne.

(*b*) Ils regardoient l'hiſtoire de Clément Goût, qui fut évêque de Comminges, archevêque de Bourdeaux, & enſuite pape.

(*c*) Cette hiſtoire n'a pas encore paru.

(*d*) Le tombeau de ce pape eſt dans la collégiale d'Uſeſte, près de Bazas, où il fut enterré dans une Seigneurie de la maiſon de Goût.

(*e*) Quelques hiſtoriens ont avancé que Bruniſſende, comteſſe de Périgord, étoit la maîtreſſe de Clément, lorſqu'il étoit archevêque de Bourdeaux, & qu'il continua de la diſtinguer durant ſon pontificat.

que

que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des sçavans ; & un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le sont pas. J'ai envoyé votre médaille à Bourdeaux, avec ordre de la remettre à M. de Tourni, pour la remettre à M. l'Intendant de Languedoc. Mon cher Abbé, il y a deux choses difficiles, d'attraper la médaille, & que la médaille vous attrape. Adieu, je vous attends; je vous desire, & vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XVII.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, je vous ai dit jusqu'ici des choses vagues, & en voici de précises. Je desire de donner mon ouvrage le plutôt qu'il se pourra. Je commencerai demain à donner la dernière main au premier volume ; c'est-à-dire, aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à six semaines. Comme j'ai des raisons très-fortes pour ne point tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire si vous comptez toujours de faire le tour de la Suisse avant le voyage des deux autres pays. En ce cas, il faut que vous quittiez sur le champ les délices du Languedoc ; & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre passage. Je vous laisse le choix entre Genève, Soleure & Basle. Pendant que vous feriez le voyage, & que l'on commenceroit à travailler sur le premier volume, je travaillerai au second, & j'aurai soin de vous le faire tenir aussi-tôt que vous me le marquerez ; celui-ci sera de dix livres, & le troisième de sept ; ce seront des volumes *in*-4°. J'attends votre réponse

là-dessus ; & si je puis compter que vous partirez sur le champ, sans vous arrêter ni à droite ni à gauche. Je souhaite ardemment que mon ouvrage ait un parrein tel que vous. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.

De Paris, le 6 Déc. 1746.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

MA lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois : elle vous a fait partir ; & moi je comptois qu'elle vous feroit rester jusqu'à ce que vous eussiez reçu des nouvelles du départ de mon manuscrit ; au moins étoit-ce le sens littéral & spirituel de ma lettre. Depuis ce temps, ayant appris le passage du Var, je fis réflexion que vous étiez Piémontois, & qu'il étoit désagréable pour un homme qui ne songe qu'à ses études & à ses livres, & point aux affaires des princes, de se trouver dans un pays étranger, dans des conjonctures pareilles à celles-ci ; de sorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays, sur-tout s'il est vrai que votre bon ami le marquis d'Orméa est mort, ou n'a plus de crédit (*a*), comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la situation désagréable dans laquelle cela vous mettoit, & il pense comme moi. Mais nous espérons qu'à la paix, vous pourrez jouir

(*a*) L'un & l'autre étoit vrai. Ce Ministre s'appercevant que son crédit étoit fort baissé, tomba dans une maladie lente, & mourut au milieu des douleurs & des rugissemens.

tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez, & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je porté mes scrupules trop loin; sur cela vous êtes prudent & sage.

Du reste, dans la situation présente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer; d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez; si vous croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, & que vous ne travailliez à une autre dissertation pour remporter encore un prix à l'académie des inscriptions. Vous imiterez en cela l'abbé le Beuf (a); mais vous ne serez pas si boeuf que lui. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 24 Décembre 1746.

(a) L'abbé le Beuf, chanoine d'Auxerre, & depuis membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, remporta deux ou trois prix à cette académie. Ses dissertations sont pleines d'utiles recherches, mais fort pesamment écrites.

LETTRE XIX.

Au même abbé DE GUASCO.

Vous m'avez bien envoyé l'extrait de ma lettre; mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là-dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempsycose, vous renaîtrez pour faire la profession de voyageur; je vous conseille de commencer à vous faire dérater: mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici, vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont besoin que d'être relus & recopiés; c'est-à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois, qui seront le premier volume; & après cela je travaillerai au second, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courses littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de confesseur de mademoiselle de Montesquieu, ou celui de pénitent de M. l'évêque d'Agen.

Quoiqu'il en soit, en quelqu'endroit que vous me marquiez, je vous enverrai, à la fin d'avril, le premier volume. Si vous croyez avoir besoin d'un passeport de la cour, je serai votre pis-aller; croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M. le Nain ou M. de Tourni, ce que je ne dis point du tout pour me dispenser de faire la chose, mais parce que les intendans ont plus de crédit qu'un ex-président. Je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 20 Février 1747.

LETTRE XX.

AU MÊME.

J'AI parlé à M. de Boze; il m'a renvoyé assez rudement & assez maussadement, & m'a dit qu'il ne se mêloit pas de ces choses-là; qu'il falloit s'adresser à M. Freret (a) & à M. le comte de Maurepas; que c'étoit la chimère de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les

(a) Alors secrétaire perpétuel de l'académie.

recevroit d'abord à l'académie. Je ne sçais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vue. Je parlai le même jour à M. Duclos, qui me paroît d'assez bonne volonté; mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir M. de Maurepas, que par la duchesse d'Aiguillon, votre muse favorite. Vous sçavez que je suis brouillé avec M. Freret; vous ferez donc bien d'écrire à Madame d'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr & très-sûr qu'elle n'en fera rien; mais si vous écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela applanira les difficultés. Le père Desmolets m'a dit que vous travailliez; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit.

Le chevalier Caldwel m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confrères les Momies. Son avanture (*a*) de Toulouse est bien risible; il paroît que dans cette ville-là on est aussi fanatique en fait de politique, qu'en fait de religion.

Faites, je vous prie, mes respectueux complimens à M. le premier président (*b*) Bon; la première chose physique que

(*a*) Le chevalier Caldwel, Irlandois, s'étant arrêté à Toulouse, s'amusoit à aller prendre des oiseaux hors de la ville. Comme on le voyoit sortir tous les matins de bonne heure, & rôder autour de la ville avec un petit garçon, tenant souvent du papier & un crayon en main, les capitouls soupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un temps où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conséquence; & comme en fouillant dans ses poches, on lui trouva un dessein, qui étoit celui de la machine avec laquelle il apprenoit à prendre les oiseaux, & plusieurs cartes avec un catalogue de mots, qui étoient les noms des oiseaux qu'on n'entendoit pas, parce qu'ils étoient écrits en Anglois, on ne douta pas que tout cela n'eût rapport à l'entreprise supposée, & on le mit aux arrêts, jusqu'à ce qu'il eût fait connoître son innocence, la bêtise du soupçon, & jusqu'à ce que quelqu'un eût répondu de lui. *Nota*, que Toulouse n'est point fortifiée.

(*b*) Premier président de la cour des aides de Montpellier, conseiller d'état, & de l'académie des sciences, qui trouva le secret de faire filer des toiles d'araignées, d'en faire des bas, & d'en ex-

j'ai vue en ma vie ; c'est un écrit sur les araignées, fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus sçavans personnages de France ; il m'a toujours donné de l'émulation, quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoissances de son métier, avec tant de lumières sur le métier des autres : remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de connoître M. le Nain (a) à la Rochelle, où j'étois allé voir M. le comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire de mon respect : on dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, & que nous lui devons l'huile de Provence. Votre lettre de change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé M. Jude à perte d'haleine, pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, ce 1er. Mars 1747.

---

traire des goutes égales à celles d'Angleterre contre l'apoplexie. Il découvrit aussi le moyen de rendre utiles les marons d'Inde pour en nourrir les pourceaux, & en faire de la poudre ; il avoit un cabinet d'antiquité fort curieux.

(a) Intendant du Laugnedoc.

LETTRE XXI.

A Monseigneur CÉRATI.

J'AI reçu, Monsieur, mon illustre ami, étant à Paris, la lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre santé, & je voudrois en avoir pour garant quelque

chose de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui est que vous desireriez venir passer deux ans à Paris, & que vous pourriez de-là aller jusqu'à Bourdeaux : voilà des idées bien agréables ; & moi je forme le projet d'aller quelque jour à Pise pour corriger chez vous mon ouvrage ; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugemens plus sains ? La guerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de passer trois ans & demi dans mes terres ; de-là je suis venu à Paris ; & si la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les princes de l'Europe demandent cette paix ; ils sont donc pacifiques ? non, car il n'y a de princes pacifiques que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui céde de ses intérêts, ni d'homme charitable que celui qui sçait donner : discuter ses intérêts avec une très-grande rigidité, est l'éponge de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux ; les miens sont précisément dans la situation où vous les avez laissés. Enfin, j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil ; & mon *Fabius Maximus*, M. Gendron, me dit qu'elle est de bonne qualité ; & qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hyver. Du reste, notre excellent homme, M. Gendron, se porte bien. Avez-vous reçu des nouvelles de M. Cérati, disons-nous toujours ? Il est aussi gai que vous l'avez vu, & fait d'aussi bons raisonnemens. A propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivré de la présence du fou le plus incommode, & du fléau le plus terrible que j'aie vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou

cinq mois de respirer à Paris; & je ne le vis que la veille de mon départ, pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du marquis de Loc-Maria dont je veux parler, qui ennuie & excède à présent ceux qui sont en enfer, en purgatoire, ou en paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq volumes. Il y en aura quelque jour un sixième de supplément; dès qu'il en sera question, vous en aurez des nouvelles. Je suis accablé de lassitude : je compte de me reposer le reste de mes jours. Adieu, Monsieur; je vous prie de me conserver toujours votre souvenir; je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec tout le respect possible.

De Paris, ce 31 Mars 1747.

LETTRE XXII.

A M. l'abbé DE *GUASCO*,

A AIX.

JE vous donne avis, victorieux Abbé, que vous avez remporté un second triomphe (*a*) à l'académie; je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bourdeaux comme un éclair; elle n'est occupée que du *franc-aleu*; tout doit céder à cela, même ses amis.

Je vous donne aussi avis qu'au commencement du mois prochain, l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi

(*a*) Le sujet du prix proposé par l'académie, étoit d'expliquer *en quoi consistoit la nature & l'étendue de* l'Autonomie *dont jouissoient les villes soumises à une puissance étrangère.*

d'avis

d'avis de le mettre *in*-12 ; ce que je vous enverrai, formera cinq volumes distingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je compte recevoir votre réponse avant que l'on ait fini ; ainsi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire & à me mander où vous serez tout le mois de Juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure ; votre esquinancie m'a allarmé. Adieu, mon cher ami.

De Paris, le 4 Mai 1747.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

ETANT aussi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adresse ma lettre à M. le Nain. Je ne me suis pas bien expliqué, sans doute, dans ma lettre. Je lui ai dit qu'il y avoit toutes les apparences que vous seriez de l'académie, & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place, en vous présentant à Paris après cette seconde victoire. Je crois vous avoir déjà mandé que j'avois remis votre seconde médaille à M. Dalnet de Bourdeaux. Comme M. Dalnet a deux ou trois millions de bien, j'ai cru ne pouvoir pas choisir mieux, pour confier votre trésor. Votre lettre m'ayant totalement désorienté, vous voyant des entreprises pour un siècle, & ne sçachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez ; voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adresser pour l'impression à cause de la guerre, vous ne trouveriez pas vos

convenances, je me suis servi d'une occasion (a) que j'ai trouvée sous ma main, & j'ai cru que cela vous convenoit plus que de déranger la suite de vos voyages.

Je souhaite plutôt que vous preniez la route de Bourdeaux ; si vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain, je vous y verrai avec un grand plaisir, & j'entends que vous preniez une chambre dans mon hôtel ; mais je ne traiterai pas si familièrement un homme qui a remporté deux triomphes à l'académie. Adieu, mon cher Abbé ; je vous embrasse mille fois.

De Paris, ce 30 Mai 1747.

(a) Ce fut M. Sarasin, Résident de Genève, qui s'en retournoit dans son pays, dont l'auteur profita pour envoyer le manuscrit de l'*Esprit des Loix* au sieur Barillot, Imprimeur de cette Ville. M. le professeur Vernet fut chargé de présider à l'édition, dans laquelle il se crut permis de changer quelques mots, ce dont l'auteur fut fort piqué, & il les fit corriger dans l'édition de Paris.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

J'AI eu l'honneur de vous mander, mon cher *Abbé*, que votre lettre ne me disant rien que de très-vrai, & ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, & d'un nombre infini de voyages commencés, projettés, ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très-favorable qui s'est offerte, & qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retrancher, quant-à-présent, le chapitre sur le Stathouderat; dans les circonf-

tances présentes, il auroit peut-être été mal reçu en France (a), & je veux éviter toute occasion de chicanne; cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la suite ce chapitre pour la traduction Italienne que vous avez entreprise. Dès que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en ayez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément sur l'imprimé que sur le manuscrit.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la cour de Lorraine, & j'ai passé des momens délicieux avec le Roi Stanislas. Il y a grande apparence que je serai à Bourdeaux avant la fin du mois d'août: en attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Madame de Montesquieu à Clérac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes romans, que je vous ai promis pour S. A. S. & pour M. le Nain. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 17 Juillet 1747.

(a) Il fait voir dans ce chapitre la nécessité d'un Stathouder, comme partie intégrale de la constitution de la République. L'Angleterre venoit de faire nommer le prince d'Orange, ce qui ne plaisoit point à la France actuellement en guerre, parce qu'elle profitoit de la foiblesse du gouvernement acéphale des Hollandois, pour pousser ses conquêtes en Flandres.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Je vous demande pardon de vous avoir donné de fausses espérances de mon retour; des affaires que j'ai ici m'ont empêché de partir comme je l'avois projetté. Je suis aussi en l'air que vous; je serai pourtant au commencement de mars

à Bourdeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante comtesse de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à présent, & d'où j'espère que vous descendrez à Bourdeaux, où nous disputerons politique & théologie. J'enverrai le livre à M. le Nain; je puis bien envoyer un roman (*a*) à un conseiller d'état; à vous il faut les pensées de M. Pascal; quoique dix-huit ou vingt Dames, que le prince de Wurtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc & en Provence, vous auront sans doute beaucoup changé & rendu plus croyant, touchant les aventures galantes; vous ferez comme cet hermite que le diable damna, en lui montrant un petit soulier; car je vous ai toujours vu enclin aux belles passions, & je suis persuadé que dans votre dévotion vous enragiez de bon cœur; mais il faudra vous divertir à Bourdeaux, & je chargerai ma belle-fille d'avoir soin de vous. Je vis l'autre jour M. de Boze, avec qui je parlai beaucoup de vous; quand vous serez ici, vous entrerez à l'académie par la porte cochère; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'année prochaine. Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité (*b*), & que vous tenez le fil des règnes précédens, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis XI, n'avoient point été brûlés (*c*), j'aurois pu vous fournir quelque chose sur ce sujet.

(*a*) Le Temple de Gnide, qu'il lui avoit fait demander.

(*b*) Le sujet proposé étoit l'*état des lettres en France, sous le règne de Louis XI*. Le conseil de M. de Montesquieu ayant été suivi, son correspondant remporta un troisième prix à l'académie. Nous ne connoissons pas cette dissertation, qui n'est point imprimée dans l'édition faite à Tournay, des dissertations de cet auteur.

(*c*) A mesure qu'il composoit, il jettoit au feu les mémoires dont il avoit fait usage; mais son secrétaire fit un sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal-

Si vous remportez ce troisième prix, vous n'aurez besoin de personne, & votre réception n'en sera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clérac & à la Brède, où les voyages & les Dames ne vous distrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carrière, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embrasse mille fois.

De Paris, ce 19 Octobre 1747.

---

compris ce que M. de Montesquieu lui dit, de jetter au feu le brouillon de son histoire de Louis XI, dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jetta celle-ci au feu; & l'auteur ayant trouvé, en se levant, le brouillon sur sa table, crut que le secrétaire avoit oublié de le brûler, & le jetta aussi au feu; ce qui nous a privés de l'histoire d'un règne des plus intéressans de la Monarchie Françoise, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'est point arrivé dans sa dernière maladie, comme l'a avancé M. Freron; dans ses feuilles périodiques, mais en l'année 1739 ou 1740, puisque M. de Montesquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé à un de ses amis, à l'occasion de l'histoire de Louis XI par M. Duclos, qui parut quelque temps après l'an 1740.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

TOUT ce que je puis vous dire, c'est que je pars au premier jour pour Bourdeaux, & que là j'espère avoir le plaisir de vous voir. Je sçais que je vous dois des remercimens pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'Infant D. Philippe que vous me menez; mais comme les remercimens doivent être proportionnés à la beauté des chiens; j'attends de les avoir vus, pour former les expressions de mon compliment. Ce ne seront point deux aveugles, comme vous & moi, qui les formeront, mais mon chasseur qui est très-habile, comme vous sçavez.

J'ai envoyé mon roman (*a*) à M. le Nain; & je trouve fort extraordinaire que ce soit un théologien qui soit le propagateur d'un ouvrage si frivole. Je vais aussi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des Romains au prince Edouard, qui, en m'envoyant son manifeste, me dit qu'il falloit de la correspondance entre les auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires, car j'ai parlé de vous à Madame la comtesse de Senectère, qui se dit fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mère, car ce n'est pas des mères dont vous vous souciez; bien des complimens à Madame la comtesse de Pontac; quoi que vous puissiez dire de sa fille, je tiens pour la mère; je ne suis pas comme vous.

Dites à l'abbé Vénuti, que j'ai parlé à l'abbé de S. Cyr, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de M. l'évêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui fasse tant de cas de ceux qui administrent la religion, & si peu de ceux qui la prouvent (*b*).

M. Lomelini m'a conté comme, pendant votre séjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (*c*), & un des plus illustres sénateurs de cette république; je m'en suis beaucoup diverti. Ce n'est pas cette qualité, sans doute, qui donnoit envie au maréchal de Belle-Isle de vous avoir sur les bords du Var. C'est qu'il vous sçavoit bien d'un autre

---

(*a*) Le Temple de Gnide.

(*b*) Ceci a rapport à la traduction Italienne du poëme de la religion, par l'abbé Venuti.

(*c*) Plaisanterie fondée sur ce que ce voyageur, étant arrivé en Languedoc, précisément dans le temps que les Autrichiens & les Piémontois avoient passé le Var, à la question que quelqu'un lui fit, de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaisantant, « de la république de » S. Marin, qui n'a rien à démêler avec » les puissances belligérantes ».

pays; & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter ſon invitation. Dieu ſçait comment on auroit interprété ce voyage dans votre pays.

Je ſouhaite ardemment de vous trouver de retour à Bourdeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me diſiez votre avis ſur quelque choſe qui me regarde perſonnellement. Mon fils ne veut point de la charge de préſident à mortier, que je comptois lui donner. Il ne me reſte donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'eſt ſur cette alternative que nous conférerons, avant que je me décide; vous me direz ce que vous penſez après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre : tâchez donc de ne vous pas faire attendre longtemps. Adieu.

De Paris, ce 28 Mars 1748.

LETTRE XXVII.

A Monſeigneur CÉRATI.

J'AI reçu, Monſeigneur, non ſeulement avec du plaiſir, mais avec de la joie, votre lettre par la voie de M. le prince de Craon; comme vous ne me parlez point du tout de votre ſanté, & que vous écrivez, cela me fait penſer qu'elle eſt bonne, & c'eſt un grand bien pour moi. M. Gendron (a)

(a) Ancien médecin de M. le Régent, & le meilleur oculiſte qu'il y eut en France. Il s'étoit retiré à Auteuil, dans la maiſon de M. Deſpréaux ſon ami, qu'il avoit achetée après ſa mort. C'eſt par alluſion à ces deux hôtes, que M. de Monteſquieu, ſe promenant un jour avec M. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, ſur la porte.

Apollon dans ces lieux prêt à nous ſecourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

n'eſt pas mort ; & je compte que vous le reverrez encore à Paris, ſe promenant dans ſon jardin avec ſa petite canne, très-modeſte admirateur des jéſuites & des médecins. Pour parler ſérieuſement, c'eſt un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, & nous aurions perdu beaucoup vous & moi. Il commence toujours avec moi ſes converſations par ces mots ; » avez-vous des nouvelles de M. Cé» rati« ? L'abbé de Guaſco eſt de retour de ſon voyage de Languedoc ou de Provence ; vous l'avez vu un homme de bien : il s'eſt perdu comme David & Salomon. Le prince de Wurtemberg m'a dit qu'il avoit vingt-une femmes ſur ſon compte ; il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt-une qu'une, & il pourroit bien avoir raiſon. Au milieu de ſa galanterie vagabonde, il ne laiſſe pas de remporter des prix à l'académie de Paris ; il a gagné le prix de l'année paſſée, & il vient de gagner celui de cette année.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours, & paſſer quatre ou cinq mois dans ma province, & je menerai l'abbé de Guaſco à la Brède faire pénitence de ſes déréglemens. Madame Geofrin a toujours très-bonne compagnie chez elle, & elle voudroit bien fort que vous augmentaſſiez le cercle, & moi auſſi. Vous me feriez un grand plaiſir, ſi vous vouliez faire un peu ma cour à M. le prince de Craon, & lui dire combien je ſerois content de la fortune, ſi elle m'avoit par haſard, dans quelque moment de ma vie, approché de lui : en attendant, je fais ma cour à un homme qui le repréſentera bien ; c'eſt M. le prince de Beauvau : ſoyez ſûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de ſçavoir deviner les gens qui iront à la gloire, & je ne me ſuis pas beaucoup trompé.

A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon ſecret. On l'imprime dans les pays étrangers; je continue à vous dire ceci dans un grand ſecret. Il aura deux volumes *in*-4°., dont il y en a un d'imprimé; mais on ne le débitera que lorſque l'autre ſera fait : ſi-tôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai penſé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui ſera un livre de l'origine & des révolutions de de nos loix civiles de France. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous aſſure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en ſont blanchis. Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je puſſe achever deux livres ſur les loix féodales. Je crois avoir fait des découvertes ſur une matière la plus obſcure que nous ayons, qui eſt pourtant une magnifique matière. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la dernière main à ces deux livres, ſinon mon ouvrage s'en paſſera. La faveur que votre ami, M. Hein, me fait de venir ſouvent paſſer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de ſon françois, que par la longueur de ſes détails; il vient me demander de vos nouvelles; il ſe plaint beaucoup d'une ancienne dyſurie que M. le Dran a beaucoup de peine à vaincre, & il ne me paroît guere plus content du Stathouder. Je vous prie de me conſerver toujours un peu de part dans votre amitié, & de ne pas oublier celui qui vous aime & vous reſpecte.

De Paris, ce 18 Mars 1748.

LETTRE XXVIII.

Au Prince CHARLES EDOUARD.

MONSEIGNEUR, j'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la liberté que j'ai prise de vous faire part de mon ouvrage; mais à qui présenter les héros Romains, qu'à celui qui les fait revivre (a)? J'ai l'honneur d'être avec un respect infini.

(a) Par les avantages que ce Prince avoit remportés contre l'armée Angloise, dans son expédition.

LETTRE XXIX.

A M. le Grand Prieur SOLAR, *ambassadeur de Malthe, à Rome.*

MONSIEUR, mon illustre Commandeur, votre lettre a mis la paix dans mon ame, qui étoit embarbouillée d'une infinité de petites affaires que j'ai ici. Si j'étois à Rome avec vous, je n'aurois que des plaisirs & des douceurs, & je mettrois même au nombre des douceurs toutes les persécutions que vous me feriez. Je vous assure bien que si le destin me fait entreprendre de nouveaux voyages, j'irai à Rome; je vous sommerai de votre parole, & je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome *antica, e moderna*, m'a toujours enchanté; & quel plaisir que celui de trouver ses amis à Rome! Je vous dirai que le marquis de Breil s'est souvenu de moi; il s'est trouvé à Nice avec M. de Serilly; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir

j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous sçavez que j'adore. Je lui mande que si j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome ; & si j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome que Paris. Mais comme Rome est toute extérieure, on sent continuellement des privations, lorsqu'on n'a pas des yeux. Le départ de M. de Mirepoix & de M. le duc de Richemont est retardé. On a dit à Paris que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, si on ne lui en envoyoit un. Ce n'est pas cela ; la haute naissance de M. de Mirepoix le dispense du titre (a) ; & le feu empereur Charles VI, qui avoit pour ambassadeur M. le prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur M. de Mirepoix. La vraie raison est, que le duc de Richemont n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour son ambassade ; de plus, la duchesse de Richemont est malade ; & le Duc qui l'adore, ne voudroit pas la quitter & passer la mer sans elle. Nos négocians disent ici que les négociations entre l'Espagne & l'Angleterre vont fort mal ; on n'est pas même convenu du point principal qui occasionna la guerre ; je veux dire la manière de commercer en Amérique, & les 90000 livres sterl. pour le dédommagement des prises faites. De plus, on dit qu'en Espagne, on fait aux vaisseaux Anglois nouvellement arrivés, difficultés sur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisations, & en congrégations ; le commerce de Bourdeaux se rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de

(a) Il étoit alors marquis, & fut fait duc & pair après son ambassade d'Angleterre.

boire de mon vin cette année ; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Isles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce. Je suis bien aise que vous soyez content de l'*Esprit des Loix*. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-dessus, flatteroient ma vanité ; les vôtres augmentent mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme, dont les jugemens sont toujours justes (*a*), & jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau & grand, je dois bien craindre qu'il n'eût été beaucoup plus grand que moi ; je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au sortir du collège, on me mit dans les mains des livres de droit ; j'en cherchai l'esprit ; j'ai travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes ; ils sont très-simples ; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi ; mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer ; je vais me reposer ; je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à *Rome*, M. le duc de Nivernois ; il avoit autrefois *de la bonté* pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable : ce qui doit me piquer, c'est que j'ai perdu auprès de lui à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. M. le duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite & de talens ; c'est M. de la Bruere (*b*). Je lui dois un remerciment ; si vous le voyez chez M. le duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

Vous voyez bien qu'il n'est point question de *Votre Excel-*

(*a*) Lorsque M. de Solar eut lu la premiere fois l'*Esprit des Loix*, il dit, « voilà un livre qui opérera une révolution dans les esprits en France : » c'est une des preuves que ses jugemens étoient justes.

(*b*) Auteur de la vie de Charles-Magne, & de plusieurs ouvrages faits pour le théâtre.

lence, & que vous n'aurez pas à me dire « que diable ! avec Votre Excellence. » J'ai l'honneur de vous embrasser mille fois.

De Paris, ce 7. Mars 1749.

LETTRE XXX.

A M. l'abbé, comte de GUASCO,

A PARIS.

POUR vous prouver, illustre abbé, combien vous avez eu tort de me quitter, & combien peu je puis être sans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris ; car depuis que vous êtes parti, il me semble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécille de n'avoir point été voir l'Archevêque (*a*), puisque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit, peut-être, la seule personne que vous aviez à voir ; & il vous auroit très-bien reçu ; vous auriez dû faire un demi tour à gauche à Verret ; M. & Madame d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux que votre abbaye de Marmoutier, où vous n'aurez vu que des choses gothiques, & de vieilles paperasses, qui vous gâtent les yeux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raison de se figurer, qu'un homme qui s'adresse à lui pour chercher des Académies, parle de celles de jeu, & non des académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le curé voit en songe son clocher ; & sa servante y voit la culotte. Je sçavois bien que vous aviez fait vos preuves de coureur ; mais je n'aurois

(*a*) M. de Rastignac, un des plus illustres prélats de France de son temps.

pas cru que vous puissiez faire celle de courier. M. Stuart dit que vous l'avez mis sur les dents ; quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaise avec vous ; car on ne remonte pas les rivières, comme on les descend. J'espere que vous ne vous presserez pas de partir pour l'Angleterre ; il seroit bien mal à vous, de ne pas attendre quelqu'un, qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le dix-sept ; vous avez le temps, comme vous voyez, de vous transporter dans la rue des Rosiers ; car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 2 Juillet 1749.

BILLET AU MÊME.

MONSIEUR d'Estoutevilles (*a*), mon cher *abbé*, me persécute pour que je vous engage de lui accorder une heure fixe tous les soirs, pour achever la lecture & la correction de sa traduction de *Dante*. Il promet s'en rapporter à vous, pour tous les changemens (*b*) que vous jugerez à propos qu'il fasse ; & il ne vous demande grace que pour sa préface (*c*) ;

(*a*) Le comte Colbert d'Estoutevilles, petit-fils du grand Colbert, homme d'esprit, mais tourné à la singularité, conçut le projet de traduire le *Dante* en françois ; il avoit depuis long-temps exécuté ce projet, par une traduction en prose, sur laquelle il se réservoit de consulter quelqu'Italien ; cette traduction n'a pas été imprimée.

(*b*) Ce traducteur avoit inséré beaucoup de pensées & de choses, tirées des commentaires de ce poëte, dans le texte qu'il traduisit ; & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire ; ce qui avoit fait ab andonner cette lecture.

(*c*) Elle est fort singuliere & fort courte ; il dit que, dans son enfance, sa *mie* lui a souvent parlé de paradis, d'enfer & de purgatoire, sans lui en donner aucune idée ; qu'avancé en âge, ses précepteurs

vous sçavez qu'il a son style particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux ministres (a). Marquez-moi ce que je dois lui répondre ; il viendra chez vous tous les soirs, jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bon soir.

De Paris à son logis, en 1749.

lui ont souvent répété les mêmes choses, sans l'éclairer davantage ; que dans l'âge mûr il a consulté différens théologiens, & qu'ils l'ont laissé dans la même obscurité ; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier poëte de cette nation étoit le seul qui l'eût satisfait sur la nature de ces trois demeures dans l'autre monde, ce qui l'avoit déterminé de le traduire en françois, pour être utile à ses concitoyens.

(a) Il demandoit un jour quelque chose à M. Chauvelin, alors garde des sceaux touchant le procès qu'il avoit pour le duché d'Estoutevilles, qu'on lui contestoit ; ce Ministre s'étoit servi de ces termes en lui parlant. » Monsieur, je dois vous » dire que ni le Roi, ni M. le Cardinal, » ni moi, n'y consentirons jamais : « à quoi M. d'Estoutevilles répliqua sur le champ ; » Ma foi, Monsieur, voilà deux » beaux pendans que vous donnez au Roi, » M. le Cardinal & vous. Je suis fils & » petit-fils de Ministres ; mais si mon pere » ou mon grand-pere eussent tenu un pa- » reil propos, on les eût mis aux petites- » maisons ; « il se retira.

LETTRE XXXI.

A Monseigneur CÉRATI,

J'AI trouvé, en passant à la campagne, messieurs de Sainte-Palaye, qui m'ont parlé de Monseigneur Cérati ; je les ai perpétuellement interrogés sur Monseigneur Cérati. Quelque chose me déplaisoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien ; j'en rends graces à l'air de Rome ; & je m'en félicite avec tous vos amis.

M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui feront

ſuivis de douze autres ; les trois premiers contiennent des idées générales ; les douze autres contiendront une deſcription des curioſités du jardin du Roi. M. de Buffon a, parmi les ſçavans de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis ; & la voix prépondérante des ſçavans emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps ; pour moi, qui y trouve de belles choſes, j'attendrai avec tranquillité & modeſtie la déciſion des ſçavans étrangers. Je n'ai pourtant vu perſonne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire.

M. de Maupertuis, qui a cru toute ſa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un écrit ſur le bonheur. C'eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit ; & on y trouve du raiſonnement & des graces. Quant à mon livre de l'*Eſprit des Loix*, j'entends quelques frélons qui bourdonnent autour de moi ; mais ſi les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me ſuffit ; ce que vous m'en dites, me fait un plaiſir infini : il eſt bien agréable d'être approuvé des perſonnes que l'on aime : agréez, je vous prie, Monſeigneur, mes ſentimens les plus reſpectueux.

De Paris, le 11 Novembre 1749.



LETTRE

LETTRE XXXII.

A Monsieur l'abbé VENUTI,

JE dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont M. le marquis de Vénuti (*a*) m'a fait présent. Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il est chez mon relieur; mais je ne doute pas qu'il ne soit digne du nom qu'il porte. Je vous souhaite une très-bonne année; & si vous n'êtes pas à Bourdeaux quand j'y reviendrai, je serai bien fâché, & je croirai que l'académie aura perdu son esprit & son sçavoir. Faites bien mes complimens très-humbles à la comtesse (*b*); je lui demande permission de l'embrasser; & je vous embrasse aussi vous, qui n'êtes pas si aimable.

De Paris, ce 17 Janvier 1750.

(*a*) C'étoit le premier ouvrage qui ait été fait sur les découvertes d'*Herculanum*.
(*b*) La comtesse de Pontac.

LETTRE XXXIII.

A M. l'abbé Comte DE GUASCO,

A LONDRES.

J'AVOIS déjà appris par milord Albermal, mon cher comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous serez toujours plus content de vos liaisons avec le duc de Richemont, milord Chesterfield, & milord

Grand-Ville. Je suis sûr que de leur côté ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront. Parlez-leur beaucoup de moi ; mais je n'exige point que vous *tostiez* (a) si souvent, quand vous dînerez chez le duc de Richemont. Dites à milord Cesterfield, que rien ne me flatte tant que son approbation ; mais que, puisqu'il melit pour la troisième fois, il ne sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger & à rectifier dans mon ouvrage. Rien ne m'instruiroit mieux que ses observations & sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lû par le Roi ; & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre ; moi je ne suis pas sûr de si hauts suffrages ; & les Rois seront peut-être les derniers qui me liront ; peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je sçais cependant qu'il en est un dans le monde qui m'a lu ; & M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choses, où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu, que je parierois bien que je mettrois le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi que le duc de Savoie a commencé une seconde lecture de mon livre. Je suis très-flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois ; & je me flatte que le traducteur de l'*Esprit des Loix* me rendra aussi bien que le traducteur des Lettres Persanes. Vous avez bien fait, malgré le conseil de Mademoiselle Pit, de rendre les lettres de recommandation de milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti ; on sçait bien qu'un étranger n'en prend aucun, & voit tout le monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris, & suis sûr

(a) On appelle *toste* en Angleterre les santés des personnes absentes, que l'on se porte réciproquement, & que l'on ne peut refuser sans impolitesse.

que plus vous resterez à Londres, plus vous en recevrez ; mais j'espère que les amitiés des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête desquels vous sçavez que je suis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, j'aurai soin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre, les hommes sont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puisque le prince de Galles me fait l'honneur de se souvenir de moi, je vous prie de me mettre à ses pieds ; je vous embrasse.

De Paris, le 12 Mars 1750.

LETTRE XXXIV.

A Monsieur l'Abbé VÉNUTI, A BOURDEAUX.

JE suis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie, & encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on n'a pas pensé à manquer à la considération qui vous est dûe si légitimement. Je souhaite bien que vous ayez satisfaction dans votre voyage d'Italie ; & je souhaiterois bien, qu'après ce temps de pélerinage, vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, & telle que votre mérite personnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le président Barbot, qu'il a gardé comme des livres Sibyllains, j'en ferai usage ici à votre profit ; mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes com-

plimens à notre comtesse (a) & à madame Duplessis (b); si vous faites votre voyage entiérement par terre, vous verrez à Turin le commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu, mon cher abbé, conservez-moi de l'amitié; & croyez qu'en quelque lieu du monde que je sois, vous aurez un ami fidèle.

De Paris, ce 18 Mai 1750.

(a) Madame de Pontac.

(b) Dame de Bourdeaux, qui aimoit les lettres, & sur-tout l'histoire naturelle, dont elle rassembloit une collection.

LETTRE XXXV.

A Monseigneur CÉRATI,

JE vous supplie, Monseigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous recommander M. Forthis, professeur à l'université d'Edimbourg, qui est extrêmement recommandable par son sçavoir & ses beaux ouvrages, entre autres, celui qu'il a donné sur l'éducation. M. le professeur a beaucoup de bonté pour moi, & m'honore de son amitié; ainsi, je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connoître cet habile homme à l'abbé Niccolini, que j'embrasse. Nous avons perdu cet excellent homme, M. Gendron; j'en suis très-affligé; & je suis sûr que vous le serez aussi: c'étoit une bonne tête physique & morale: & je me souviens que nous trouvions qu'il en sortoit de très-bonnes choses. Je vous supplie de m'aimer, s'il se peut, autant que je vous aime; & s'il se peut autant que je vous honore & que je vous admire. Notre ami l'abbé de Guasco, de-

venu célèbre voyageur, est dans machambre; & me charge de vous faire mille complimens; il arrive d'Angleterre.

De Paris, ce 23 Octobre 1750.

LETTRE XXXVI.

A Monsieur l'Abbé VÉNUTI.

MON cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place distinguée que vous m'avez donnée dans votre *Triomphe* (*a*); vous êtes Pétrarque, & moi pas grand' chose. M. Tercier (*b*) m'a écrit pour me prier de vous remercier de sa part, de l'exemplaire que je lui ai envoyé, & de vous dire que M. de Puysieux avoit reçu le sien avec toute sorte de satisfaction (*c*); comme il n'en est venu ici que très-peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le succès de l'ouvrage; mais j'en ai ouï dire du bien; & il me paroît que c'est de la belle poésie.

Et te fecere Poetam
Pyerides.

Je ne puis pas m'accoutumer, mon cher Abbé, à penser que vous n'êtes plus à Bourdeaux; vous y avez laissé bien

(*a*) IL TRIONFO LITTERARIO DELLA FRANCIA. *Le Triomphe littéraire de la France*, où il est dit, en parlant de M. de Montesquieu. » Si une ame aussi » grande, se 'fût trouvée dans le Sénat » Latin, la Liberté Romaine vivroit en- » core à la honte des Tyrans. Son nom » surpassera la durée du Roc Tarpeïen, » & sa gloire ne périra point, tant que » Thémis dictera ses oracles sur les bancs » François, & que les Dieux conserve- » ront à l'homme le don de la pensée «.

(*b*) L'un des premiers commis du bureau des affaires étrangeres, & fort sçavant académicien de Paris, le même qui essuya depuis tant de mortifications pour avoir, en qualité de censeur royal, donné son approbation pour l'impression du livre de l'Esprit. Il est mort en 1762.

(*c*) Le poëme de M. l'abbé Vénuti est dédié à M. de Puysieux, alors ministre des affaires étrangeres.

des amis ; qui vous regrettent beaucoup ; je vous assure que je suis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelquefois ; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart, & du recueil de vos dissertations ; vous vous mettrez très-fort à la raison ; & il doit sentir votre générosité. Je verrai M. de la Curne ; je ferai parler à l'abbé le Beuf ; & s'il n'est pas un boeuf, il verra qu'il y a très-peu à corriger à votre dissertation. Le président Barbot (a) devroit bien vous trouver la dissertation, perdue comme une épingle, dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à madame de Pontac, en faisant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, & d'avoir si mal fait les affaires de l'académie (b). Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux dissertations que j'ai. Adieu, mon cher abbé, je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

De Paris, ce 30 Octobre 1750.

(a) Secrétaire perpétuel de l'académie de Bourdeaux, homme d'un esprit très-aimable, & d'une vaste littérature, mais très-irrésolu, lorsqu'il s'agit de travailler & de publier quelque chose ; ce qui fait que les mémoires de cette académie sont fort arriérés, & que nous sommes privés d'excellens morceaux de cet écrivain, qui sont enfouis dans son vaste cabinet.

(b) Il entend parler des affaires littéraires ; parce que ce secrétaire de l'Académie n'avoit jamais voulu se donner la peine de réduire ses mémoires, & en faire part au public.

LETTRE XXXVII.

A M. l'Abbé VÉNUTI.

IL ne faut point vous flatter, mon cher abbé, que l'abbé de Guasco vous écrive de sa main triomphante, mais si vous étiez ex-ministre des affaires étrangères, il iroit dîner

chez vous pour vous consoler (*a*). Le pauvre homme promène son œil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les invitations de dîners d'ambassadeurs, & ruine sa poitrine au service de son Cantimir, & de son Clément V; ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve son Cantimir très-froid; mais c'est la faute de feu son excellence.

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre; il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brède. J'écris une lettre de félicitation au président de la Lane, sur sa réception à l'académie. Bonardi, le président de cette académie, qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis son retour, chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie (*b*) des dîneurs, m'a dit qu'il adressoit sa premiere lettre à notre nouvel associé; & je pense que vous trouverez que cela est dans les règles. Je vois que notre académie se change en société de Francs-Maçons, excepté qu'on n'y boit, ni qu'on y chante; mais on y bâtit; & M. de Tourny est notre Roi Hiran, qui nous fournira les ouvriers; mais je doute qu'il nous fournisse les cèdres.

(*a*) M. le marquis d'Argenson, ci-devant ministre des affaires étrangeres, après sa démission, donnoit à dîner à ses confreres tous les jours d'assemblée d'Académie, se dédommageant ainsi de son désœuvrement, avec les gens de lettres; & M. l'abbé de Guasco, qui venoit d'être reçu à l'académie des inscriptions, avoit été admis au nombre des convives.

(*b*) Plaisanterie qui fait allusion à l'étude particulière qu'un Gentilhomme de Languedoc a faite de la généalogie de toutes les familles, & qui fait le sujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de lettres. L'abbé Bonardi, dans sa tournée, avoit été visiter ce gentilhomme dans son château, & s'étoit fort enrichi d'érudition généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à son retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriser M. de Montesquieu; ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faisoit perdre des heures précieuses.

Je crois que le prince de Craon est actuellement à Vienne; mais il va arriver en Lorraine, & si vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l'*Esprit des Loix*. M. le duc de Nivernois en écrivit, il y a trois semaines, à M. de Forqualquier d'une maniere que je ne sçaurois vous répéter sans rougir : il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il mande que dès qu'il parut à Turin, le roi de Sardaigne le lut; il ne m'est pas non plus permis de répéter ce qu'il en dit; je vous dirai seulement le fait : c'est qu'il le donna pour le lire à son fils, le duc de Savoie, qui l'a lu deux fois : le marquis de Breille me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute sa vie. Il y a bien de la fatuité à moi, de vous mander ceci; mais comme c'est un fait public, il vaut autant que je le dise qu'un autre; & vous concevez bien que je dois aveuglément approuver le jugement des princes d'Italie. Le marquis de Breille me mande que S. A. R. le duc de Savoie a un génie prodigieux, une conception & un bon sens admirable.

Huart libraire voudroit fort avoir la traduction en vers Latins du docteur Clanfy (a) du commencement du Temple de Gnide, pour en faire un corps avec la traduction Italienne (b) & l'original : voyez lequel des deux vous pourriez faire; ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois ensuite.

A propos, le portrait de madame de Mirepoix a fait à

(a) Sçavant Anglois entiérement aveugle; excellent Poëte Latin, qui, pendant le séjour qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Temple de Gnide en vers Latins, mais dont il ne donna que le premier chant.

(b) Ouvrage de M. l'abbé Vénuti. Le Temple de Gnide de M. de Montesquieu vient d'être traduit encore une fois en Italien, par M. Vespasiano, 1766, in-12.

Paris

Paris & à Verſailles une très-grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la ville de Bourdeaux ; car j'avois détaché l'abbé de Guaſco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'eſprit de tous les eſprits, vous devriez le traduire, & j'enverrois votre traduction à madame de Mirepoix à Londres. Je n'en ai point de copie ; mais le préſident Barbot l'a, ou bien M. Dupin : vous ſçavez que tout ceci eſt une badinerie qui fut faite à Lunéville, pour amuſer une minute le roi de Pologne.

J'oubliois de vous dire que tout eſt compenſé dans ce monde ; je vous ai parlé des jugemens de l'Italie ſur l'*Eſprit des Loix* ; il va paroître à Paris une ample critique faite par M. Dupin, fermier-général : ainſi, me voilà cité au tribunal de la maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trévoux. Adieu, mon cher abbé ; voilà une épitre à la Bonardi (*a*) ; je vous ſalue & vous embraſſe de tout mon cœur.

Ne ſoyez point la dupe de la traduction ; car ſi l'eſprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart d'heure.

De Paris.

(*a*) On a déjà parlé, dans une autre note, de cet écrivain fort verſé dans l'hiſtoire de la littérature moderne de France, mais fort prolixe dans ſes écrits & dans ſes lettres : il eſt mort en laiſſant quantité de manuſcrits ſur les auteurs anonymes & pſeudonimes.



LETTRE XXXVIII.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

MON cher Abbé, il est bon d'avoir l'esprit bien fait; mais il ne faut pas être la dupe de l'esprit des autres. M. l'Intendant peut dire ce qui lui plaît; il ne sçauroit se justifier d'avoir manqué de parole à l'académie, & de l'avoir induite en erreur par de fausses promesses. Je ne suis pas surpris que, sentant ses torts, il cherche à se justifier; mais vous, qui avez été témoin de tout, ne devez point vous laisser surprendre par des excuses qui ne valent pas mieux que ses promesses. Je me trouve trop bien de lui avoir rendu son amitié pour en vouloir encore. A quoi bon l'amitié d'un homme en place, qui est toujours dans la méfiance, qui ne trouve juste que ce qui est dans son systême, qui ne sçait jamais faire le plus petit plaisir ni rendre aucun service ? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander ni pour les autres, ni pour moi; car je serai délivré par-là de bien des importunités :

> *Dulcis inexpertis cultura potentis amici :*
> *Expertus metui.*

Il faut éviter une coquette qui n'est que coquette, & ne donne que de fausses espérances. Voilà mon dernier mot. Je me flatte que notre Duchesse entrera dans mes raisons; son franc-aleu n'en ira ni plus ni moins.

Je suis très-flatté du souvenir de M. l'abbé Oliva. (*a*). Je

(*a*) Bibliothécaire du cardinal de Rohan à l'hôtel de Soubise, chez qui s'assembloient, un jour la semaine, plusieurs gens de lettres, pour converser sur des sujets littéraires. M. de Montesquieu, dans le premier voyage qu'il fit à Paris,

me rappelle toujours avec délices les momens que je passai dans la société littéraire de cet Italien éclairé, qui a sçu s'élever au-dessus des préjugés de sa nation. Il ne fallut pas moins que le despotisme, & les tracasseries d'un père Tournemine, pour me faire quitter une société dont j'aurois voulu profiter. C'est une vraie perte pour les gens de lettres, que la dissolution de ces sortes de petites académies libres; & il est fâcheux pour vous que celle du père Desmolets (a) soit aussi culbutée. J'exige que vous m'écriviez encore avant votre départ pour Turin, & je vous somme d'une lettre dès que vous y serez arrivé. Adieu.

A Paris, le 5 Décembre 1750.

---

fréquentoit cette société; mais trouvant que le père Tournemine vouloit y dominer, & obliger tout le monde à se plier à ses opinions, s'en retira peu à peu, & n'en cacha pas la raison. Ce qui donna sujet au père Tournemine de lui faire des tracasseries dans l'esprit du cardinal de Fleury, au sujet des *Lettres Persanes*. On a entendu compter à M. de Montesquieu, que, pour s'en venger, il ne fit jamais autre chose, que de demander à ceux qui lui parloient: Qui est-ce que le père Tournemine? Je n'en ai jamais entendu parler; ce qui piquoit beaucoup ce Jésuite, qui aimoit passionnément la célébrité.

(a) On a plusieurs volumes de fort bons Mémoires littéraires, lus dans cette société, recueillis par ce bibliothécaire de l'Oratoire, chez qui s'assembloient ceux qui en sont les auteurs. Les Jésuites, ennemis des pères de l'Oratoire, ayant peint ces assemblées, quoique simplement littéraires, comme dangereuses, à cause des disputes théologiques du temps, elles furent dissoutes, non sans un préjudice réel pour le progrès de la littérature.



LETTRE XXXIX.

A M. l'abbé DE GUASCO,

J'AI reçu, Monsieur le Comte, à la Bréde où je suis, & où je voudrois bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. M. le marquis de Saint-Germain (a), qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déjà appris la manière distinguée dont vous avez été reçu à votre cour, & la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un Roi réparer les torts que son Ministre a fait essuyer ; & je vois avec joie, qu'avec le temps, le mérite est toujours reconnu par les princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux-mêmes. Les bons offices que M. le marquis de Saint-Germain vous a rendus par ses lettres, augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes complimens sur l'investiture de votre comté ; & si j'avois appris que vous aviez été investi d'une abbaye, ma satisfaction seroit aussi complette qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter ; vous sçavez que nous vous rendons justice en France ; & que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de cour ; permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime, qu'on n'est pas prophête dans sa patrie.

J'ai eu ici Milord Hide (b), qui est allé de Paris à Verret,

(a) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

(b) Ou de Corn-Bury, dernier descendant du célèbre chancelier Hide, fort aimé en France, où il demeuroit depuis quelques années, & où il mourut de consomption, très-regretté de tous ceux qui connoissoient son excellent caractère & son esprit.

chez notre Ducheſſe, delà à Richelieu chez M. le Maréchal ; delà à Bourdeaux & à la Brède, delà à Aiguillon, où M. le Duc a mandé qu'on lui fît les honneurs de ſon château ; de ſorte qu'il trouve par-tout les empreſſemens qui ſont dus à ſa naiſſance, & ceux qui ſont dus à ſon mérite perſonnel. Milord Hide vous aime beaucoup, & auroit bien voulu auſſi vous trouver à la Brède.

Vous avez touché la vanité qui ſe réveille dans mon cœur, dans l'endroit le plus ſenſible, lorſque vous m'avez dit que S. A. R. avoit la bonté de ſe reſſouvenir de moi : préſentez, je vous prie, mes adorations à ce grand Prince ; ſes vertus & ſes belles qualités forment pour moi un ſpectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe eſt ſi mêlée, & il y a une telle communication de ſes parties, qu'il eſt vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une, fait encore la félicité de l'autre ; de ſorte que le bonheur va de proche en proche ; & quand je fais des châteaux en Eſpagne, il me ſemble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable Prince. Dites au marquis de Breille, & à M. le grand Prieur, que, tant que je vivrai, je ſerai à eux ; la première idée qui me vint, lorſque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenue. Madame de S. Maur me mande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (*a*) : où, après avoir graté huit jours la terre, vous avez trouvé une ſauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cens lieues pour trouver une ſauterelle. Vous êtes tous des charlatans, meſſieurs les antiquaires. Je n'ai point de nouvel-

(*a*) Ancienne ville d'Induſtria, dont on a découvert des ruines près des bords du Pô en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup de richeſſes antiques ; les morceaux les plus précieux qu'on ait trouvés, ſont un beau trépié de bronze, quelques médailles & quelques inſcriptions.

les, ni de lettres de l'abbé Vénuti depuis ſon départ de Bourdeaux; il avoit quelque bonté pour moi, avant que d'être prêtre & prévôt. Mandez-moi ſi vous retournerez à Paris; pour moi je paſſerai ici l'hyver & une partie du printemps. La province eſt ruinée; & dans ce cas, tout le monde a beſoin d'être chez ſoi. On me mande qu'à Paris le luxe eſt affreux; nous avons perdu ici le nôtre, & nous n'avons pas perdu grand choſe. Si vous voyiez l'état où eſt à préſent la Brède, je crois que vous en ſeriez content. Vos conſeils ont été ſuivis, & les changemens que j'ai faits ont tout développé; c'eſt un papillon qui s'eſt dépouillé de ſes nymphes. Adieu, mon ami; je vous ſalue & embraſſe mille fois.

De la Brède, ce 9 Novembre 1751.

LETTRE XL.

AU MÊME.

Ce que vous me mandez par votre billet d'hier, ne ſçauroit me déterminer à renoncer au principe que je me ſuis fait (a). Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux conſeillers au parlement en queſtion, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclairciſſemens ſur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliſte eccléſiaſtique, dont les déclamations ne devroient jamais faire d'impreſſion ſur les bons eſprits. A l'égard du plan que le petit mi-

(a) De ne point répondre aux critiques de l'*Eſprit des Loix*.

niſtre de Wurtemberg voudroit que j'euſſe ſuivi dans un ouvrage qui porte le titre d'*Eſprit des Loix*, répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, & non pas le ſien. Adieu.

De Paris à Fontainebleau.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

MON cher ami, vous volez dans les vaſtes régions de l'air; je ne fais que marcher, & nous ne nous rencontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires conſidérables. Je parts dans ce moment pour Clérac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver M. le duc d'Aiguillon & finir avec lui (*a*), parce que ſes gens d'affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait. J'ai envoyé le tonneau de vin à milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le paiera ce qu'il voudra; & s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un préſent immenſe; vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant de temps qu'il voudra, même quinze ans s'il veut; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins, & il peut être ſûr qu'il l'a immédiatement comme je l'ai reçu de Dieu : il n'eſt pas paſſé par les mains des marchands.

Mon cher Abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne paſ-

(*a*) Des biens, ſous la ſeigneurie d'Aiguillon, cauſoient un procès qui duroit depuis long-temps, au ſujet du *Franc-Aleu* : procès qui avoit failli le brouiller avec madame la ducheſſe d'Aiguillon, ſon ancienne amie, & qui lui tenoit par cette raiſon fort à cœur de le voir terminé.

ſeriez-vous pas par Bourdeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis, & le château de la Brède que j'ai ſi fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ; c'eſt le plus beau lieu champêtre que je connoiſſe.

Sunt mihi Cælicolæ, ſunt cætera numina Fauni.

Enfin, je jouis de mes prés pour leſquels vous m'avez tant tourmenté; vos prophéties ſont vérifiées ; le ſuccès eſt beaucoup au-delà de mon attente; & l'Eveillé dit, » *boudri bien* » *que M. l'abbé de Guaſco bis aco* «.

J'ai vu la Comteſſe ; elle a fait un mariage déplorable, & je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent fait qu'on n'en a point. Le chevalier Citran a auſſi fait un grand mariage dans le même goût aux Iſles, qui lui a porté en dot ſept bariques de ſucre une fois payées. Il eſt vrai qu'il a fait un voyage aux Iſles, & a penſé apparemment crever. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De la Brède, le 16 Mars 1752.

LETTRE XLII.

AU MÊME.

A BRUXELLES.

VOUS êtes admirable, mon cher Comte : vous réuniſſez trois amis qui ne ſe ſont vus depuis pluſieurs années, ſéparés par des mers ; & vous ouvrez un commerce entre eux. M. Michel (a) & moi, ne nous étions point perdus de vue ; mais

(a) Alors commiſſaire d'Angleterre pour les affaires de la Barriere à Bruxelles, & actuellement miniſtre plénipotentiaire à Berlin, homme de beaucoup d'eſprit, & d'un caractère fort aimable. M. Ayrolles étoit miniſtre de la même cour à Bruxelles.

mais M. d'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hannovre, m'avoit entièrement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année passée; mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un & pour l'autre. Je vous ai déjà mandé que je comptois être à Paris au mois de Septembre; & comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponse du Négociant à l'Abbé de la Porte. Ce n'est pas un Négociant soi-disant, comme vous croyez; c'en est un bien réel & un jeune homme de notre Ville, qui est l'auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre pour du vin (*a*) de cette année; & j'espère que notre province se relevera un peu de ses malheurs; je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huitres, & point de beurre.

Je crois que le systême a changé à l'égard des places de la Barrière, & que l'Angleterre a senti qu'elles ne pouvoient servir qu'à déterminer les Hollandois à se tenir en paix, pendant que les autres seront en guerre. Les Anglois pensent aussi, que les Pays-Bas sont plus forts, en y ajoutant douze cens mille florins (*b*) de revenu, qu'ils ne le seroient par les garnisons des Hollandois, qui les défendent si mal; de plus la reine d'Hongrie a éprouvé, qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serois pas étonné non plus, que le systême de l'équilibre & des alliances changeât à la première occasion. Il y a bien des raisons de ceci; nous en parlerons à notre aise au mois de Sep-

(*a*) Il ne faut pas être surpris que l'auteur parle souvent de son vin; car le vin étoit son principal revenu.

(*b*) Subside que la cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois, pour les garnisons des places de la Barrière.

tembre, ou d'Octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'abbé Vénuti, qui, après m'avoir gardé un silence continuel pendant deux ans sans raison, l'a rompu aussi sans raison.

De la Brède, ce 27 Juin 1752.

LETTRE XLIII.

Au même abbé DE GUASCO.

SOYEZ le bien arrivé, mon cher Comte; je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge Mlle Betti vous a pris pour un revenant, & a fait un si grand cri, en vous voyant, que tous les voisins en ont été éveillés. Je vous remercie de la manière dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de Septembre; si vous êtes de retour de votre résidence, avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire: à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournay, que Tournay vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissemens qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire (*a*). Je suis là-dessus extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliste ecclésiastique a dit; & je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliste ecclésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce Nouvelliste, & ce Nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la rai-

(*a*) Après avoir tenu long-temps l'*Esprit des Loix* sur les fonts, la Sorbonne jugea à propos de suspendre sa censure.

ſon ; mon livre eſt un livre de politique ; & non pas un livre de théologie ; & leurs objections ſont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'eſprit pour m'entendre ; tous les livres, qu'il lit, il les fait ; après quoi, il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remercie de la critique du P. Gerdil (*a*) ; elle eſt faite par un homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je ſerois bien-aiſe, mon cher ami, de vous revoir à Paris : vous me parleriez de toute l'Europe ; moi je vous parlerois de mon village de la Brède, & de mon château, qui eſt à préſent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays :

Et maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Menſorem.

Madame de Monteſquieu, M. le doyen de S. Surin, & moi, ſommes actuellement à Baron, qui eſt une maiſon entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils eſt à Clerac, que je lui ai donné pour ſon domaine avec Monteſquieu. Je pars dans quelques jours pour Niſor, abbaye de mon frère ; nous paſſerons par Toulouſe, où je rendrai mes reſpects à Clémence Iſaure (*b*), que vous connoiſſez ſi bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le moi ; je prendrai votre médaille, en paſſant auſſi-bien n'avez-vous plus la reſſource des intendans. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai auſſi à Toulouſe, une viſite de votre part à votre Muſe, madame Montégu (*c*) ; pourvu que je ne

(*a*) Barnabite.

(*b*) Dame qui fonda le premier prix des jeux floraux dans le quatorzième ſiècle. On conſerve ſa ſtatue avec honneur à l'hôtel-de-ville ; & on la couronne de fleurs tous les ans.

(*c*) Femme d'un tréſorier de France qui cultivoit la poéſie.

fois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poëtique.

Je vous dirai pour nouvelle, que les jurats comblent, dans ce moment, les excavations qu'ils avoient faites devant l'académie. Si les Hollandois avoient aussi-bien défendu Berg-op-Zoom, que M. notre intendant (a) a défendu ses fossés; nous n'aurions pas aujourd'hui la paix; c'est une terrible chose que de plaider contre un intendant; mais c'est une chose bien douce, que de gagner un procès contre un Intendant. Si vous avez quelque relation avec M. de Larrey à la Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je suis bien aise d'apprendre son crédit à la cour du Stathouder; il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

De Raymond en Gascogne,
le 8 Août 1752.

(a) M. de Tourni, intendant de Guienne, à qui Bourdeaux doit les embellissemens de cette ville, pour suivre un plan des édifices qu'il entreprit, & faire un allignement, venoit de masquer le bel hôtel de l'académie : elle s'y opposa, & obtint de la cour gain de cause contre M. l'intendant.



LETTRE XLIV.

Au même abbé DE GUASCO.

VOTRE lettre, mon cher Comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je suis étonné moi-même de ce que je n'y suis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Nisor avec mon frère, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes mesures, & je n'y serai qu'à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre; car je veux absolument vous voir, & passer quelques semaines avec vous avant votre départ. Mais, mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puisque vous avez deviné que je n'arriverois point si-tôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas; & je donne ordre à la demoiselle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'ordre pour cela; ainsi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne; je crois que j'y ai perdu, depuis vingt-deux ans, toutes mes connoissances. Le prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit passer des momens délicieux (*a*). MM. les comtes Kinski, M. le prince de Lichtenstein, M. le marquis de Prié, M. le comte d'Harak, & toute sa famille, que j'eus l'honneur de voir à Naples où il étoit viceroi, m'ont honoré de leurs bontés; tout le reste est mort, & moi je mourrai bientôt; si vous pouvez me rappeller dans leur souvenir, vous me ferez beaucoup de plaisir.

(*a*) Dans un petit écrit que M. de Montesquieu avoit fait sur la Considération, en parlant du prince Eugène, il avoit dit qu'on n'est pas plus jaloux des grandes richesses de ce prince, qu'on l'est de celles qui brillent dans les temples des dieux. Le prince, flatté de ces expressions, fit un accueil très-distingué à M. de Montesquieu, à son arrivée à Vienne, & l'admit dans sa société la plus intime.

Vous allez paroître sur un nouveau théâtre, & je suis sûr que vous y figurerez aussi-bien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands sont bons, mais un peu soupçonneux; prenez garde, ils se méfient des Italiens, comme trop fins pour eux; mais ils sçavent qu'ils ne leur sont point inutiles, & sont trop sages pour s'en passer.

Vous avez grand tort de n'avoir point passé par la Brède, quand vous revintes d'Italie. Je puis dire que c'est à présent un des lieux aussi agréable qu'il y ait en France, au château près (*a*), tant la nature s'y trouve dans sa robe de chambre, & au lever de son lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponse pour le vin que vous m'avez fait envoyer à milord Eliban; il a été trouvé extrêmement bon; on me demande une commission pour quinze tonneaux; ce qui fera que je serai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là, contribue, à ce qu'il paroît, au succès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commission. A l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts, à mesure qu'il les reconnoît; il s'aigrit tous les jours, & moi je deviens sur son sujet plus tranquille; il est mort pour moi. M. le Doyen, qui est dans ma chambre, vous fait mille complimens, & vous êtes un des chanoines du monde qu'il honore le plus: lui, moi, ma femme & mes enfans vous regardons & chérissons tous comme de notre famille. Je serai bien

---

(*a*) La singularité de ce château mérite une petite note. C'est un bâtiment exagone, à pont-levis, entouré de doubles fossés d'eau vive, revêtu de pierres de taille. Il fut bâti sous Charles VII, pour servir de château fort; & il appartenoit alors aux messieurs de la Lande, dont la dernière héritière épousa un des ancêtres de M. de Montesquieu. L'intérieur de ce château n'est effectivement pas fort agréable, par la nature de sa construction; mais M. de Montesquieu en a fort embelli les dehors, par des plantations qu'il y a faites.

charmé de faire connoiſſance avec M. le comte de Sartiranne (*a*) ; quand je ſerai à Paris, c'eſt à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire mes tendres complimens à tous ceux de mes amis que vous verrez ; mais ſi vous allez à Montigny, c'eſt là qu'il faut une effuſion de mon cœur. Vous autres Italiens, êtes pathétiques ; employez-y tous les dons que la nature vous a donnés ; faites-en ſur-tout uſage auprès de la ducheſſe d'Aiguillon & de madame Dupré de Saint-Maur ; dites ſur-tout à celle-ci combien je lui (*b*) ſuis attaché ; je ſuis de l'avis de milord Eliban ſur la vérité du portrait que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous conſulte ſur une choſe ; car je me ſuis toujours bien trouvé de vous conſulter. L'auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques m'a attribué, dans une feuille du 4 juin, que je n'ai vu que fort tard, une brochure intitulée : *Suite de la défenſe de l'Eſprit des Loix*, faite par un proteſtant, écrivain (*c*) habile, qui a infiniment d'eſprit. L'eccléſiaſtique me l'attribue pour en prendre le ſujet de me dire des injures atroces : je n'ai pas jugé à propos de rien dire, 1°. par mépris ; 2°. parce que ceux qui ſont au fait de ces choſes ſçavent que je ne ſuis point auteur de cet ouvrage ; de ſorte que toute cette manœuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connois point l'air actuel du bureau de Paris ; & ſi ces feuilles ont pu faire impreſſion ſur quelqu'un, c'eſt-à-dire, ſi quelqu'un a cru que je fuſſe l'auteur de cet ouvrage, que ſûrement un catholique ne peut avoir fait, ſeroit-il à propos que je don-

(*a*) Ambaſſadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'eſprit, & plus véridique qu'on ne ſouhaite dans les ſociétés.

(*b*) Il diſoit d'elle, qu'elle étoit également bonne à en faire ſa maîtreſſe, ſa femme, ou ſon amie.

(*c*) L'auteur de cet écrit étoit M. de la Beaumelle.

nasse une petite réponse en une page, *cum aliquo grano salis?* Si cela n'est pas absolument nécessaire, j'y renonce; haïssant à la mort de faire encore parler de moi. Il faudroit que je sçusse si cela a quelque relation avec la Sorbonne. Je suis ici dans l'ignorance de tout, & cette ignorance me plaît assez. Tout ceci entre nous, & sans qu'il paroisse que je vous en aie écrit; mon principe a été de ne point me remettre sur les rangs avec des gens méprisables. Comme je me suis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes, quand vous me poussâtes, l'épée dans les reins, à composer ma défense, je n'entreprendrai rien qu'en conséquence de votre réponse. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persanes; mais il y a quelques *juvenilia* (a) que je voudrois auparavant retoucher, quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense & parle en Turc, & non en Chrétien: c'est à quoi bien des gens ne font point attention en lisant les Lettres Persanes.

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'*oubli*, & que vous allez quitter les affaires de Philippe *le Bel* pour celles de ce siècle-ci. L'histoire de mon pays y perdra aussi-bien que la république des lettres; mais le monde politique y gagnera. Ne manquez pas de m'écrire de Vienne, & n'oubliez point de me ménager la continuation de l'amitié de M. votre frère; c'est un des militaires (b) que je regarde comme

(a) Il a dit à quelques amis, que s'il avoit eu à donner actuellement ces lettres, il en auroit omis quelques-unes, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avoit transporté: qu'obligé par son père, de passer toute la journée sur le Code, il s'en trouvoit le soir si excédé, que pour s'amuser, il se mettoit à composer une lettre Persane, & que cela couloit de sa plume, sans étude.

(b) Il étoit alors général-major au service d'Autriche: il fut choisi dans la dernière guerre, pour quartier-maître général de l'armée de Bohême: il eut part en cette qualité, à la victoire de Planian; & la réputation qu'il s'est faite dans les défenses mémorables de Dresde & de Schwednitz, prouve que M. de Montesquieu se connoissoit en hommes. Il mourut d'apoplexie à Konigsberg, où

destiné

destiné à faire les plus grandes choses. Adieu ; mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

il étoit prisonnier de guerre, dans le grade de général en chef d'infanterie, & chevalier grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Elle honora par des regrets très-marqués, la perte de ce général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus distingués, durant sa captivité & à sa mort; mort qu'il eut peut-être évitée, si les témoignages honorables, que le roi de Prusse rendit à sa capacité après le siége de Schwednitz, eussent été accompagnés de la grace de pouvoir aller prendre les bains, suivant la convention faite verbalement avec le général ennemi, lors de la reddition de la place.

De la Brède, le 4 Octobre 1752.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

A VIENNE.

J'AI reçu, mon cher Comte, votre lettre de Vienne du 28 décembre. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi; il me reste le prince de Lichtenstein, & je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M. Duval, bibliothécaire (a) de l'empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine, sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M. Van-Swieten; je suis un véritable admirateur de cet illustre (b) Esculape. Je vis hier M. & madame de Senectère;

(a) C'est-à-dire de sa bibliothéque particulière, homme d'autant plus estimable, que né dans un état bien éloigné de la culture des lettres, il est parvenu à les cultiver, sans secours, par la seule force du talent.

(b) Il sçavoit que c'étoit à lui que les libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre l'*Esprit des Loix*, dont la censure précédente des Jésuites empêchoit l'introduction à Vienne; car M. le baron de Van-Swieten n'est pas seule-

vous ſçavez que je ne vois plus que les pères & les mères dans toutes les familles ; nous parlâmes beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connoiſſance avec (*a*).... Tout ce que je puis vous en dire, c'eſt que c'eſt un ſeigneur magnifique, & fort perſuadé de ſes lumières ; mais il n'eſt pas notre marquis de Saint-Germain ; auſſi n'eſt-il pas un ambaſſadeur Piémontois (*b*). Bien de ces têtes diplomatiques ſe preſſent trop de nous juger ; il faudroit nous étudier un peu plus. Je ſerois bien curieux de voir les relations que certains ambaſſadeurs font à leurs cours ſur nos affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais citoyen. Il faut pardonner à des miniſtres, ſouvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien juſtes ſur certains points, & de haſarder des apophthegmes (*c*).

---

ment l'Eſculape de cette ville impériale, par ſa qualité de premier médecin de la cour ; il eſt encore l'Apollon qui préſide aux Muſes Autrichiennes, tant par ſa qualité de bibliothécaire impérial ; charge qui, par un uſage particulier à cette cour, eſt unie à celle de premier médecin, que par celle de préſident de la cenſure des livres, & des études du pays ; malgré la ſatyre qu'on lit dans les dialogues de M. de Voltaire, portant également ſur les fonctions des deux miniſtères de ce ſçavant médecin, Vienne lui doit déjà quelques changemens utiles au bien des études ; & ce poëte célèbre lui doit ſurtout, que ſon hiſtoire univerſelle ſoit, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays-là.

(*a*) Ce nom n'a *pas pu ſe lire*, l'écriture étant effacée.

(*b*) Il avoit été intimement lié avec M. le marquis de Breille, M. le commandeur Solar ſon frère, & M. le marquis de Saint-Germain, tous les trois ambaſſadeurs de Sardaigne ; le premier à Vienne, les deux autres à Paris ; tous les trois hommes du premier mérite.

(*c*) Etant queſtion de l'*Eſprit des Loix* à un dîner d'un ambaſſadeur, S. E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais citoyen : » Monteſquieu » mauvais citoyen ! s'écria ſon ami ; pour » moi je regarde l'*Eſprit des Loix* même » comme l'ouvrage d'un bon ſujet ; car » on ne ſçauroit donner une plus grande » preuve d'amour & de fidélité à ſes mai-

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer ; il y a deux ans qu'elle travaille sans sçavoir guere comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trousses, je crois que j'acheverai de l'ensevelir (*a*). J'en serois bien fâché, car j'aime la paix par-dessus toute chose. Il y a quinze jours que l'abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous ; comme je sçais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapsodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port considérable ; ainsi je garde la lettre jusqu'à votre retour, ou jusqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre chose que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez sur votre sujet ; les choses obligeantes que vous a dit l'Impératrice, font honneur à son discernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la réponse du roi d'Angleterre au roi de Prusse, & elle passe dans ce pays-ci pour une réponse sans réplique. Vous qui êtes docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier.

Vous avez très-bien fait de passer par Lunéville ; je juge, par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterois bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemagne : l'instance que le Roi vient de vous faire, par sa gracieuse lettre, d'y repasser, doit vous engager à reprendre cette route. Nous

» tres, que de les éclairer & les instruire «.

(*a*) Il venoit de paroître un ouvrage intitulé : *Le Tombeau de la Sorbonne*, fait sous le nom de l'*abbé de Prade*.

voilà donc, encore une fois, confrères en Apollon (a); en cette qualité recevez l'accolade.

De Paris, ce 5 Mars 1753.

(a) Le roi Stanislas les avoit fait aggréger à son académie de Nanci.

LETTRE XLVI.

Au même abbé DE *GUASCO.*

JE trouve, mon cher Comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légérement; mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir, sont encore meilleures; & j'espere que votre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là, avec bien de la joie, que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des archiducs, est très-réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens sçavans; *il leur* faut des gens qui aient des vues élevées, & qui connoissent le monde; & je crois, sans blesser votre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le département de l'étude de l'histoire est un de ceux qui importent le plus à un prince; mais il faut lui faire considérer l'histoire en philosophe; & il est bien difficile qu'un régulier, ordinairement pédant & livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue, lors sur-tout qu'il s'agira de temps critiques & intéressans pour l'Empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propose, j'aime trop le bien des hommes, pour ne pas vous conseiller de passer par-dessus les autres difficultés, qui s'opposent à la réussite de cette affaire; avec quelques précautions, le climat de Vienne ne

nuira pas plus à vos yeux, que celui de Flandre, à moins que vous ne préfériez la biere au vin de Tokai. Quant aux convenances d'étiquette de cour (*a*), je suis persuadé qu'on pense assez juste, pour ne pas perdre un homme utile, pour de si petites choses. Je me repose, là-dessus, sur les vues supérieures de Marie-Thérèse. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parce que je sçais que ce n'est pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer votre résolution, ou la décision de la cour : elle m'intéresse autant pour elle, que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conseille l'entreprise dont vous me parlez. Un chanoine doit être bien plus en état qu'un profane, de traiter de l'Esprit des Loix ecclésiastiques. Votre plan seroit fort bon; mais je trouve le repos encore meilleur; & j'abandonne ce champ de gloire à votre zèle infatigable. Adieu.

A Vienne,
En 1753.

(*a*) L'usage de la cour de Vienne est de ne point donner un précepteur en chef aux princes de la maison, mais seulement des précepteurs particuliers sur chacun des objets qu'on leur fait apprendre.



LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A VÉRONE.

MON cher ami; vos titres se multiplient tellement, que je ne puis plus les retenir; voyons ...... comte de Clavières, chanoine de Tournay, chevalier d'une croix impériale (*a*), membre de l'académie des inscriptions, de celles de Londres, de Berlin, & de tant d'autres, jusqu'à celle de Bourdeaux; vous méritez bien tous ces honneurs, & bien d'autres encore.

Je suis bien-aise que vous ayez eu du succès dans la négociation pour votre chapitre. Il est heureux de vous avoir, & fait bien de vous députer à la cour pour ses affaires, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire; car je suis sûr que vous négociez aussi-bien, que vous chantez mal & buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui vous regardoit personnellement, ait manqué; vous n'êtes pas le seul qui y perdiez; & il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose; mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'est privé; quoique je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exem-

(*a*) L'impératrice venoit d'accorder, à la sollicitation de l'abbé Guasco, une croix de distinction, portant l'aigle impériale, avec le chiffre du nom de Marie-Thérèse, au chapitre de Tournai, le plus ancien des Pays-Bas, & le seul où l'on entre, faisant preuves de noblesse. Elle venoit aussi de fixer le nombre de dégrés de noblesse que l'on doit prouver pour être reçu dans la classe des nobles; & d'ordonner que l'on ne pourroit entrer dans la classe des gradués, qu'après avoir fait un cours d'étude en règle, pendant cinq ans, à l'université de Louvain.

ple des autres cours auroit pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils sçavent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés ; d'ailleurs vous n'êtes point un bel esprit du pays de Liége, ou de Luxembourg. Je me réserve là-dessus mes pensées.

Votre lettre m'a été rendue à la Brède où je suis. Je me promène du matin au soir en véritable campagnard ; & je fais ici de fort belles choses en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la galerie de Florence vous arrêtera long-temps. Indépendamment de cela, de mon temps, cette ville étoit un séjour charmant ; & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut de voir le premier ministre du grand duc sur une petite chaise de bois, en casaquin & chapeau de paille devant sa porte. Heureux pays ! m'écriai-je, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité, & dans un pareil désœuvrement. Vous verrez madame la marquise Ferroni & l'abbé Niccolini ; parlez-leur de moi. Embrassez bien de ma part monseigneur Cérati à Pise ; & pour Turin, vous connoissez mon cœur, notre grand Prieur, MM. les marquis de Breil & de Saint-Germain. Si l'occasion se présente, vous ferez ma cour à S. A. S. Si vous écrivez à M. le comte de Cobentzel, à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez-lui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me regarde. Quand il y aura des ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se ranimera dans les états Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propositions erronées & mal-sonnantes (*a*) qui vous ont scandalisé.

(*a*) La première étoit, qu'à l'occasion d'un ouvrage qu'il avoit fait imprimer, un seigneur lui dit, qu'il ne convenoit point à un homme de condition de se

Je crois bien que je serai à Paris dans le temps que vous y viendrez. J'écrirai à madame la ducheſſe d'Aiguillon combien vous êtes ſenſible à ſon oubli ; mais, mon cher Abbé, les dames ne ſe ſouviennent pas de tous les chevaliers ; il faut qu'ils ſoient paladins. Au reſte, je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brède à votre retour de Rome ; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne ſçavoir où repoſer ſa tête (*a*) : *Ut eadem tellus, quæ modò victori defuerat, deeſſet ad ſepulturam.* Le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.

A l'égard de M. le duc de Nivernois, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, & je ne crois pas que vous ayez beſoin d'une lettre particulière pour lui. Vous êtes ſon confrère à l'académie, & il vous connoît ; cependant ſi vous croyez que cela ſoit néceſſaire, mandez-le moi. Adieu.

De la Brède, le 28 Septembre 1753.

donner pour auteur. La ſeconde étoit d'un militaire du premier rang, dite à ſon frère, à propos des lectures aſſidues qu'il faiſoit des livres du métier : les livres, lui fut-il dit, ſervent peu pour la guerre ; je n'en ai jamais lu ; & je ne ſuis pas moins parvenu aux premiers grades.

(*b*) Ceci a rapport à ſon départ de Berlin, & à ſa fâcheuſe aventure de Francfort.



LETTRE

LETTRE XLVIII.

Au même abbé DE GUASCO.

J'ARRIVAI avant-hier au ſoir de Bourdeaux ; je n'ai encore vu perſonne ; & je ſuis plus preſſé de vous écrire que de voir qui que ce ſoit. Je verrai Huart (*a*) ; & s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter ; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui ; je ne lui donne que des phraſes, & vous lui donnez de l'argent.

Je ſuis bien glorieux de ce que M. l'auditeur Bertolini a trouvé mon livre aſſez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai, dans le temps, de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de M. Bertolini ; j'ai trouvé ſa préface extrêmement bien; tout ce qu'il dit eſt juſte, excepté les louanges. Mille choſes bien tendres pour moi à M. l'abbé Niccolini. J'eſpère, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hyver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous paſſez par Turin, vous ſçavez les illuſtres amis que j'y ai ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 26
Décembre 1753.

(*a*) Imprimeur de ſes ouvrages à Paris.



LETTRE XLIX.

AU MÊME.

A NAPLES.

JE suis à Paris depuis quelque temps, mon cher Comte. Je commence par vous dire que notre libraire Huart sort de chez moi, & il m'a dit de très-bonnes raisons qu'il a eues pour vous faire enrager ; mais vous recevrez au premier jour votre compte & votre mémoire.

Vous avez une boëte pleine de fleurs d'érudition, que vous répandez à pleines mains dans tous les pays que vous parcourez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le pape ; c'est le pape des sçavans : or, les sçavans ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur chef celui qui l'est de l'église. Les offres qu'il vous a faites feroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter, même par les apparences de la fortune, & qui avez les sentimens d'un homme qui l'auroit déjà faite. Les belles choses que vous me dites de M. le C. de Firmian (*a*) ne sont point entièrement nouvelles pour moi : il est de votre devoir de me procurer l'honneur de sa connoissance ; & c'est à vous à y travailler, sans quoi vous avez très-mal fait de me dire de si belles choses. Je ne me souviens point d'avoir connu à Rome le père Contucci (*b*). Le seul jésuite que je voyois

(*a*) Alors ministre impérial à Naples, & actuellement ministre plénipotentiaire des états de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de M. de Montesquieu, & ami des gens de lettres de tous les pays.

(*b*) Bibliothécaire du collége Romain, & garde du cabinet des antiquités que le père Kirker laissa à ce collége.

étoit le père Vitri, qui venoit souvent dîner chez le cardinal de Polignac ; c'étoit un homme fort important (*a*), qui faisoit des médailles antiques, & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déjà tous les souterreins. On nous en dit beaucoup de choses ; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave ; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je suis de votre avis sur les querelles de Malthe (*b*), que l'on traite de Turc à Maure ; c'est cependant l'ordre, peut-être le plus respectable qu'il y ait dans l'univers, & celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur & la bravoure dans toutes les nations où il est répandu. Vous êtes bien hardi de m'adresser votre révérend Capucin : ne craignez-vous pas que je ne lui fasse lire la lettre Persane sur les Capucins ?

Je serai au mois d'Août à la Brède, *O Rus, quando te aspiciam!* Je ne suis plus fait pour ce pays-ci, ou bien il faut renoncer à être citoyen; vous devriez bien revenir par la France méridionale; vous trouverez votre ancien laboratoire, & vous me donnerez de nouvelles idées sur mes bois & mes prairies. La grande étendue de mes landes (*c*) vous offre de quoi exercer votre zèle pour l'agriculture ; d'ail-

---

(*a*) Ce Jésuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la constitution *Unigenitus*, & brocantoit des médailles; on connoissoit son projet d'un nouveau saint Augustin, pour l'opposer à l'Augustin de *Jansénius*; ses principes là-dessus étoient tels, que les paradoxes du père Hardouin n'eussent fait que blanchir; & le Pélagianisme se seroit renouvellé dans toute son étendue.

(*b*) Il s'étoit alors élevé une dispute entre la cour de Naples & l'ordre de Malthe, au sujet des droits de la monarchie de Sicile qu'on prétendoit s'étendre sur cette isle.

(*c*) Il gagna un procès contre la ville

leurs j'espère que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpens de ces landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & semer tant que vous voudrez. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 9 Avril 1754.

de Bourdeaux, qui lui porta onze cens arpens de landes incultes, où il se mit à faire des plantations de bois & des métairies, l'agriculture faisant sa principale occupation dans les momens de relâche. Il avoit fait présent de cent arpens de ces terres incultes à son ami, pour qu'il pût exécuter librement ses projets d'agriculture; mais son départ & ses engagemens ailleurs ont fait rester ce terrein en friche.

LETTRE L.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples, & celle que j'adressai depuis à Rome. Je ne sçais plus en quel endroit de la terre vous êtes; mais comme une de vos lettres du 13 Août 1754, est datée de Boulogne, & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin chez votre ami le marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre souvenir pour le vin de Roche-Maurin, vous assurant que je ferai, avec la plus grande attention, la commission de Milord Penbrok; c'est à mes amis, & sur-tout à vous qui en valez dix autres, que je dois la réputation, où s'est mis mon vin dans l'Europe, depuis trois ou quatre ans; à l'égard de l'argent, c'est une chose dont je ne suis jamais pressé, Dieu merci. Vous ne me dites point si Milord Penbrok, qui vous parle de mon

vin, se souvient de ma personne; je l'ai quitté, il y a deux ans, plein d'estime & d'admiration pour ses belles qualités: vous ne me parlez point de M. de Cloire qui étoit avec lui, & qui est un homme de très-grand mérite, très-éclairé, & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permissent de passer de Turin à Bourdeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis & la Brède, toute prête à vous recevoir avec des *Ia*; mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la dame Boyer, votre ancienne hôtesse, n'est plus: dès que je vous sçaurai arrivé, je hâterai mon départ.

Ce que vous a dit le pape de la lettre (*a*) de Louis XIV, à Clément XI, est une anecdote assez curieuse. Le confesseur n'eut pas sans doute plus de difficulté d'engager le Roi à promettre qu'il feroit rétracter les quatre propositions du clergé, qu'il en eut à faire promettre que sa bulle seroit reçue sans contradiction; mais les Rois ne peuvent pas tenir tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelque-

(*a*) Sa Sainteté lui avoit dit, avoir entre ses mains une lettre par laquelle ce monarque promettoit à Clément XI de faire rétracter son clergé de la délibération, touchant les quatre propositions du clergé de France, de 1682; que cette lettre lui avoit tenu si fort à cœur, que pour la tirer des mains du cardinal Annibal Albani Camerlingue, qui faisoit difficulté de la livrer, il avoit été obligé de lui accorder, non sans quelque scrupule, disoit-il, certaines dispenses que ce cardinal exigeoit. Le père le Tellier étoit allé dans le même temps trouver le cardinal de Polignac, & lui avoit dit que le Roi étant déterminé de faire soutenir dans toute la France l'infaillibilité du Pape, il prioit son éminence d'y donner la main, à quoi le cardinal avoit répondu: » Mon père, si vous entreprenez une » pareille chose, vous ferez mourir le » Roi bientôt «. Ce qui avoit fait suspendre les démarches & les intrigues du confesseur à ce sujet.

fois sur la foi de ceux qui les conseillent suivant leurs intérêts. Adieu, mon cher Comte ; je vous salue & embrasse mille fois.

De La Brède, le 3 Novembre 1754.

LETTRE LI.

A Monseigneur CÉRATI.

JE commence par vous embrasser, bras dessus & bras dessous. J'ai l'honneur de vous présenter M. de la Condamine de l'académie des sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité ; il vaut mieux que vous connoissiez sa personne ; & je vous le présente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore & vous estime plus que personne dans le monde.

De Bourdeaux, le 1 Décembre 1754.

LETTRE LII.

A l'abbé, marquis NICCOLINI.

PERMETTEZ, mon cher Abbé, que je me rappelle à votre amitié ; je vous recommande M. de la Condamine. Je ne vous dirai rien, sinon qu'il est de mes amis ; sa grande célébrité vous dira d'autres choses, & sa présence dira le reste. Mon cher Abbé, je vous aimerai jusqu'à la mort.

De Bourdeaux le 1 Décembre 1754.

LETTRE LIII.

A l'abbé, comte de GUASCO.

SOYEZ le bien venu, mon cher Comte; je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien échauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour & nuit, & des courses faites à Fontainebleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandres. Je voudrois bien que vous eussiez d'assez bonnes raisons de rester avec nous, outre celle de l'amitié; mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos prélats, pour co-opérateurs, que des D....... (*a*). Eussiez-vous cru que ce laquais métamorphosé en prêtre fanatique, conservant les sentimens de son

(*a*) Pierre D..... fut laquais du fils de M. de Montesquieu, pendant qu'il étoit au collége de Louis le Grand; ayant appris un peu de latin, il se sentit appellé à l'état ecclésiastique; & par l'intercession d'une Dame, il obtint de monseigneur l'évêque de Bayonne, dont il étoit diocésain, la permission d'en prendre l'habit. Devenu prêtre & bénéficier dans l'église, il vint à Paris demander à M. de Montesquieu sa protection auprès de M. le comte de Maurepas, pour avoir un meilleur bénéfice qui vaquoit; le priant, à cet effet, de se charger d'une requête pour le ministre. Elle débutoit par ces mots: *Pierre D.... prêtre du diocèse de Bayonne, ci-devant employé par feu M. l'évêque à découvrir les complots des Jansénistes; ces perfides qui ne connoissent ni pape, ni roi*, &c. M. de Montesquieu ayant lu ce début, plia la requête, la rendit au suppliant, & lui dit: » Allez, » M. la présenter vous-même; elle vous » fera honneur, & aura plus d'effet; » mais auparavant passez dans ma cui» sine pour déjeûner avec mes valets »; ce que M. D...... n'oublioit jamais de faire dans les visites fréquentes qu'il faisoit à son ancien Maître. Il parvint quelque temps après à la dignité de trésorier, dans un chapitre d'une cathédrale en Bretagne.

premier état, parvînt à obtenir une dignité dans un chapitre? J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris comme je l'espère; car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il sçait où vous prendre.

Je suis fort aise que S. A. R. monseigneur le duc de Savoye agrée la dédicace de votre traduction Italienne; & très-flatté que mon ouvrage paroisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette traduction, & j'ai trouvé par-tout mes pensées rendues aussi clairement que fidèlement. Votre épître dédicatoire est aussi très-bien; mais je ne suis pas assez fort dans la langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet & le plan de votre Traité sur les statues intéressant & beau; & je suis bien curieux de le voir. Adieu.

De la Brède, le 2 Décembre 1754.

LETTRE LIV.

AU MÊME.

DANS l'incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une lettre avant de partir. Vous êtes chanoine de Tournay; & moi je fais des prairies. J'aurois besoin de cinquante livres de graines de treffle de Flandres, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bourdeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournay, de me faire cette commission, & je vous paierai comme un gentilhomme, ou, pour mieux dire, comme un marchand;

marchand ; & quand vous viendrez à la Brède, vous verrez votre treffle dans toute fa gloire. Confidérez que mes prés font de votre création : ce font des enfans à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis, & que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt; mais cela ne doit point vous empêcher de faire des hiftoires du Prétendant à M[lle]. Betti (*a*) ; vous n'en ferez que mieux foigné. Je vous marquerai, par une lettre particulière, le jour de mon arrivée, que je ne fçais point ; & quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparuffe devant vous, fans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt tranfporté votre peliffe, votre bréviaire & vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez madame Dupré de Saint-Maur, demandez-lui fi elle a reçu une lettre de moi ? Préfentez-lui, je vous prie, mes refpects, & à M. de Trudaine, notre refpectable ami : l'Abbé, encore une fois, attendez-moi.

Puifque vous êtes d'avis que j'écrive à M. l'auditeur Bertolini, je vous adreffe la lettre pour la lui faire tenir. Je vous embraffe de tout mon cœur.

De la Brède, ce 5 Décembre 1754.

(*a*) Irlandoife, concierge de la maifon qu'il tenoit à Paris, fort zélée pour le Prétendant.



LETTRE LV.

A M. l'auditeur BERTOLINI.

A FLORENCE.

JE finis la lecture des deux morceaux de votre préface (*a*), Monsieur, & je prends la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté; & quoique je ne l'aie vue qu'au travers de mon amour-propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beautés, si elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher : c'est l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que j'ai fait mieux sentir la beauté de leur Gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent que cela soit ainsi, eux qui connoissent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire; ainsi renvoyons-leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien notre langue; & j'ai encore des remercimens à vous faire sur mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lu. D'ailleurs, je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Monsieur, l'honneur d'être avec des sentimens remplis de respect & de considération.

(*a*) Ce magistrat éclairé, de Florence, a fait un ouvrage, dans lequel il prouve que les principes de l'*Esprit des Loix* sont ceux des meilleurs écrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé; & la république des lettres a droit de le lui demander. Le discours préliminaire de cet ouvrage est actuellement sous presse.

LETTRE LV.

A l'abbé, comte DE *Guasco.*

Tout bien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d'Arsace (*a*) à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient est, peut-être trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il seroit bien reçu en France. Je vous apporterai ce manuscrit; nous le lirons ensemble, & je le donnerai à lire à quelques amis : à l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loisir, & nous deviserons à Paris sur la forme (*b*) que je leur donnerai. Il y a encore trop de personnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage; & je ne suis pas dans le systême de ceux qui conseillèrent à M. de Fontenelle de *vuider le sac* avant que de mourir. L'impression de ses comédies n'a rien ajouté à sa réputation.

Puisque vous vous piquez d'être quelquefois antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de *Galerie de portraits politiques de ce siècle*; & pour moi, qui ne suis point antiquaire, je la préférerai à une galerie de statues. Vous songez, sans doute, qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le siècle à venir, auquel on peut être utile sans danger; car, comme vous le remar-

(*a*) Ce roman n'a pas été imprimé depuis sa mort; & le manuscrit est entre les mains de son fils M. le baron de Secondat. La saine politique dont il est rempli, perd peut-être autant à cette suppression, que l'amour conjugal, qui en fait la base.

(*b*) Il hésitoit s'il réduiroit les mémoires de ses voyages en forme de lettres, ou en simple récit : prévenu par sa mort, nous sommes privés jusqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur philosophe qui sçavoit voir là, où les autres ne font que regarder.

quez, le caractère & les qualités personnelles des négociateurs & des ministres, ayant une grande influence sur les affaires publiques & les événemens politiques, l'entrée de ce sanctuaire est dangereuse aux profanes. Adieu.

De la Brède, ce 8 Décembre 1754.

LETTRE LVII.

BILLET AU MÊME.

Vous fûtes hier de la dispute avec M. de Mairan (a) sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, & je serois au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M. de Trudaine, vous l'y trouverez peut-être ; en ce cas, je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit ; & sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite & de son amitié.

De Paris, en 1755.

(a) Ces deux sçavans n'étoient pas du même avis sur quelques points qui regardoient les Chinois, sur lesquels M. de Mairan étoit prévenu par les lettres du père Parannin, Jésuite, & dont M. de Montesquieu se méfioit. Lorsque le voyage de l'amiral Anson parut, il s'écria: » Ah! je l'ai toujours dit, que les Chinois, n'étoient pas si honnêtes gens, » qu'ont voulu le faire croire les Lettres » édifiantes «.



LETTRE LVIII.

Au Grand Prieur SOLAR.

A TURIN.

VOTRE Excellence a beau dire ; je ne trouve pas les excuses que vous m'apportez de sa rareté de vos Lettres, assez bonnes, pour la pardonner ; & c'est parce que je ne trouve pas vos raisons assez bonnes, que je vous écris en cérémonie pour me venger.

Je vous dirai pour nouvelle, que l'on vient d'exiler un conseiller de notre parlement, parce qu'il a prêté sa plume à coucher les remontrances que le corps a cru devoir faire au Roi ; &, ce qu'il y a de plus incroyable encore, est que l'exil a été ordonné, sans qu'on ait même lu les remontrances.

L'abbé de Guasco est de retour de son voyage de Londres, dont il est fort content. Il se loue beaucoup de M. & de Madame de Mirepoix, à qui vous l'aviez recommandé ; il dit qu'ils sont fort aimés dans ce pays-là. Notre abbé enthousiasmé des succès de l'inoculation, dont il s'est donné la peine de faire un cours à Londres, s'est avisé de la prôner un jour en présence de madame la duchesse du Maine, à Sceaux ; mais il en a été traité comme les apôtres qui prêchent des vérités inconnues. Madame la duchesse se mit en fureur, & lui dit qu'on voyoit bien qu'il avoit contracté la férocité des Anglois, & qu'il étoit honteux qu'un homme de son caractère, soutînt une thèse aussi contraire à

l'humanité. Je crois que ſon apoſtolat ne fera pas fortune à Paris. En effet, comment ſe perſuader qu'un uſage Aſiatique, qui a paſſé en Europe par les mains des Anglois, & nous eſt prêché par un étranger, puiſſe être cru bon chez nous, qui avons le droit excluſif du ton & des modes? L'abbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochain : il me charge de vous dire qu'il ſe fait d'avance un grand plaiſir de vous trouver à Turin. Je voudrois bien pouvoir me flatter de le partager avec lui ; mais je crois que mon vieux château, & mon cuvier me rappelleront bientôt dans ma province ; car, depuis la paix, mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre, qu'en a fait mon livre. Je vous prie de dire les choſes les plus tendres de ma part à M. le marquis de Breille, & de me donner bientôt des nouvelles des deux perſonnes que j'aime, & que je reſpecte le plus à Turin.

LETTRE LIX.

Fragment d'une lettre de M. de Monteſquieu, au roi de Pologne, duc de Lorraine (a).

SIRE, il faudra que votre majeſté ait la bonté de répondre elle-même à ſon académie, du mérite que je puis avoir. Sur ſon témoignage, il n'y aura perſonne qui ne m'en croie beaucoup. Votre Majeſté voit que je ne perds aucune des occaſions qui peuvent un peu m'approcher d'elle ; & quand

(a) Pour demander à ſa majeſté une place dans l'académie de Nanci.

je pense aux grandes qualités de votre Majesté, mon admiration demande toujours de moi ce que le respect veut me défendre.

LETTRE LX.

Fragment de la réponse du roi de Pologne à la lettre précédente.

MONSIEUR, je ne puis que bien augurer de ma société littéraire, du moment qu'elle vous inspire le désir d'y être reçu. Un nom aussi distingué que le vôtre dans la république des lettres; un mérite plus grand encore que votre nom, doivent la flatter sans doute; & ce qui la flatte me touche sensiblement. Je viens d'assister à une de ses séances particulières. Votre Lettre que j'ai fait lire, a excité une joie qu'elle s'est chargée elle-même de vous exprimer. Elle seroit bien plus grande, cette joie, si la société pouvoit se promettre de vous posséder de temps en temps, Ce bonheur, dont elle connoîtroit le prix, en seroit un pour moi, qui serois véritablement ravi de vous revoir à ma cour. Mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes; & jamais je ne cesserai d'être bien sincérement, Monsieur, votre bien affectionné, STANISLAS ROI (a).

(a) Cette lettre fut envoyée à M. de Montesquieu, en même temps que celle du secrétaire perpétuel, écrite au nom de l'académie. Le secrétaire lui marquoit que la société avoit vu avec joie la lettre qu'il avoit écrite à Sa Majesté: » Vous » lui demandez, Monsieur, disoit-il, une » grace que nous aurions été empressés de » vous demander à vous-même, si l'usage » nous l'avoit permis. Nous nous estimons » heureux que vous préveniez nos desirs. » Vous pouvez, plus qu'un autre, nous » faire entrer dans l'Esprit de nos Loix, » & nous apprendre à remplir les vues » du Monarque que vous aimez, & que » nous voulons tâcher de satisfaire. C'en

LETTRE LXI.

A M. de SOLIGNAC, *secrétaire de la société littéraire de Nancy.*

MONSIEUR, je crois ne pouvoir mieux faire mes remercimens à la société littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, & en faisant mon devoir d'académicien au moment de ma nomination ; & comme je fais parler un monarque, que ses grandes qualités éleverent au trône de l'Asie, & à qui ses mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le peins comme le père de la patrie, l'amour & les délices de ses sujets ; j'ai cru que cet ouvrage convenoit mieux à votre société qu'à toute autre. Je vous supplie d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnoissance, &c.

De Paris, le 4 *Avril* 1751.

» est déjà un moyen, que de vous donner » une place parmi nous ; & nous vous » l'accordons avec d'autant plus de plaisir, que nous pouvons par-là nous acquitter envers Sa Majesté, d'une partie de notre reconnoissance, *&c.* » La satisfaction qu'avoit l'académie de répondre aux desirs de M. de Montesquieu, fut bientôt augmentée par l'envoi que ce nouveau confrère lui fit d'un Ecrit qui a pour titre *Lysimaque* : il étoit accompagné de la lettre suivante, adressée au secrétaire de la société. On y verra quelle étoit la raison qui engageoit M. de Montesquieu à préférer à tout autre sujet, celui qu'il traite dans cet ouvrage.



LETTRE

LETTRE LXII.

De M. DE MONTESQUIEU *à l'Auteur du* Coup-d'œil sur la Philosophie *du Lord* BOLINGBROOKC.

Extrait d'une gazette Angloise, du 16 Août.

J'AI reçu, monsieur, avec une reconnoissance très-grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les *Œuvres posthumes de milord Bolingbroock*; & comme cette lettre me paroît être plus à moi que les deux ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier. J'ai lu quelques ouvrages de milord *Bolingbroock* : & s'il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté, certainement il a beaucoup de chaleur : mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses; & il ne faudroit l'employer qu'à peindre les choses. Or, monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matière continuelle de triomphe. Celui qui attaque la *Religion révélée*, n'attaque que la Religion révélée; mais celui qui attaque la *Religion naturelle*, attaque toutes les religions du monde. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein-ci, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre; mais il est bien plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en ont pas du tout.

Il n'est pas impossible d'attaquer une religion révélée, parce qu'elle existe par des faits particuliers, & que les faits, par leur nature, peuvent être une matière de dispute : mais il n'en est pas de même de la *Religion naturelle*; elle est

tirée de la nature de l'Homme dont on ne peut pas disputer ; & du sentiment intérieur de l'homme dont on ne peut pas disputer encore. J'ajoute à ceci, Quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre ? On l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, & qu'elle y peut faire, au contraire, une infinité de biens. Je sçais qu'un homme, en Espagne ou en Portugal, que l'on va brûler, ou qui craint d'être brûlé, parce qu'il ne croit point de certains articles dépendans ou non de la religion révélée, a un juste sujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque espérance de pourvoir à sa défense naturelle. Mais il n'en est pas de même en Angleterre où tout homme qui attaque la religion révélée, l'attaque sans intérêt ; & où cet homme, quand il réussiroit, quand même il auroit raison dans le fonds, ne feroit que détruire une infinité de biens pratiques, pour établir une vérité purement spéculative.

J'ai été ravi, &c.

MONTESQUIEU.

LETTRE LXIII.

A Madame la Duchesse d'AIGUILLON.

J'AI, madame, reçu l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le temps que je quittois la Brède pour partir pour Paris. Je resterai pourtant sept ou huit jours à Bourdeaux pour mettre en ordre un vieux procès que j'ai. Je pars donc, & vous pouvez être sûre que ce n'est

pas pour la Sorbonne que je pars, mais pour vous. Je quitte la Brède avec regret, d'autant mieux que tout le monde me mande que Paris est fort triste. Je reçus, il y a deux ou trois jours, une lettre assez originale. Elle est d'un bourgeois de Paris, qui me doit de l'argent, & qui me prie de l'attendre jusqu'au retour du Parlement; & je lui mande qu'il feroit bien de prendre un terme un peu plus fixe. C'est un grand fléau que cette petite vérole : c'est une nouvelle mort à ajouter à celle à laquelle nous sommes tous destinés. Les peintures riantes qu'Homère fait de ceux qui meurent, de cette fleur qui tombe sous la faulx du moissonneur, ne peuvent pas s'appliquer à cette mort-là.

J'aurois eu l'honneur de vous envoyer les chapitres que vous voulez bien me demander, si vous ne m'aviez appris que vous n'étiez plus dans le lieu où vous voulez les faire voir. Mais je vous les apporterai; vous les corrigerez, & vous me direz, Je n'aime pas cela. Et vous ajouterez, Il falloit dire ainsi. Je vous prie, madame, d'avoir la bonté d'agréer les sentimens du monde les plus respectueux.

MONTESQUIEU.

De la Brède, ce 3 Décembre 1753.

LETTRE LXIV.

De madame la duchesse d'AIGUILLON à M. l'abbé DE GUASCO.

JE n'ai pas eu le courage, M. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de M. de Montesquieu. Ni

le ſecours des médecins, ni la conduite de ſes amis, n'ont pu ſauver une tête ſi chère. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis deſiderio ſit pudor tam cari capitis!* L'intérêt que le public a témoigné pendant ſa maladie; le regret univerſel; ce que le Roi en a dit (*a*) publiquement, que c'étoit un homme impoſſible à remplacer, ſont des ornemens à ſa mémoire, mais ne conſolent point ſes amis. Je l'éprouve; l'impreſſion du ſpectacle, l'attendriſſement s'effaceront avec le temps; mais la privation d'un tel homme dans la ſociété, ſera ſentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (*b*) juſ-

(*a*) S. M. envoya outre cela, chez lui, un ſeigneur de la cour, pour avoir des nouvelles de ſon état.

(*b*) Cette aſſiſtance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richeſſe littéraire de cet homme illuſtre, dont le public auroit été probablement privé; car on a appris qu'un jour, pendant que madame la ducheſſe d'Aiguillon étoit allée dîner, le père Routh, Jéſuite Irlandois, qui l'avoit confeſſé, étant venu, & ayant trouvé le malade ſeul avec ſon ſecrétaire, fit ſortir celui-ci de la chambre, & s'y enferma ſous clef. Madame d'Aiguillon, revenue d'abord après dîner, trouva le ſecrétaire dans l'antichambre, qui lui dit que le père Routh l'avoit fait ſortir, voulant parler en particulier à M. de Monteſquieu. Comme, en s'approchant de la porte, elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion, elle frappa, & le Jéſuite ouvrit: *Pourquoi tourmenter cet homme mourant,* lui dit-elle alors? M. de Monteſquieu reprenant lui-même la parole, dit: *Voilà, Madame, le père Routh qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au confeſſeur, qui s'excuſa, en diſant: *Madame, il faut que j'obéiſſe à mes ſupérieurs,* & il fut renvoyé ſans rien obtenir. Ce fut ce Jéſuite qui publia, après la mort de M. de Monteſquieu, une lettre ſuppoſée, adreſſée à Mgr. Gaultier, alors nonce à Paris, dans laquelle il fait dire à cet illuſtre écrivain, » que » c'étoit le goût du neuf & du ſingulier, » le deſir de paſſer pour un génie ſupé» rieur aux préjugés & aux maximes » communes; l'envie de plaire & de » mériter les applaudiſſemens de ces per» ſonnes qui donnent le ton à l'eſtime » publique, & qui n'accordent jamais » plus ſûrement la leur, que quand on » ſemble les autoriſer à ſecouer le joug » de toute dépendance & de toute con» trainte «. Le père Routh eut l'imprudence de faire mettre un aveu ſi peu aſſorti au caractère de ſincérité de cet écrivain, dans la gazette d'Utrecht, d'abord après ſa mort.

qu'au moment qu'il a perdu toute connoiſſance, dix-huit heures avant la mort ; Madame Dupré lui a rendu les mêmes ſoins ; & le Chevalier de Jaucour (*a*) ne l'a quitté qu'au dernier moment. Je vous ſuis, monſieur l'Abbé, toujours auſſi dévouée.

De Pontchartrain, le 17 Février 1755.

(*a*) Ce gentilhomme, fort ami de M. de Monteſquieu, a fait une étude particulière de la médecine, & l'exerce ſimplement par goût & par amitié. C'eſt celui qui a fourni le plus d'articles à l'Encyclopédie.

LETTRE LXV.

Article d'une lettre du baron SECONDAT DE MONTESQUIEU, *à l'Abbé Comte* DE GUASCO.

JE n'ai pu lire votre lettre de Florence du 8 Février, ſans le plaiſir le plus ſenſible & la plus tendre reconnoiſſance. Je connois depuis long-temps, de réputation, M. l'Abbé Marquis Niccolini & Monſeigneur Cerati. J'en ai cent fois entendu parler à mon père dans les termes les plus affectueux, & qui peignoient le mieux la ſympathie qui étoit entre leurs ames & la ſienne. J'accepte vos offres (*a*) & les leurs ; elles ſont trop honorables à la mémoire de mon père, pour n'être pas reçues avec tout le reſpect & toute la tendreſſe

(*a*) Cet ami lui avoit écrit que monſeigneur Cérati & M. l'abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fuſſent point membres de l'académie de Bourdeaux, vouloient s'aſſocier à l'offre qu'il avoit déjà faite lui-même de contribuer à la dépenſe d'un buſte en marbre de M. de Monteſquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus habiles ſculpteurs, pour être placé dans la ſalle de ſes aſſemblées ; & cela, pour faciliter l'effet de la délibération que l'académie avoit priſe d'ériger un pareil monument, mais qui étoit arrêtée, faute de fonds dans la caiſſe de ladite académie.

possibles. Quelques académiciens contribueront avec plaisir à la dépense, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds sur ces secours. Je ne puis même vous dire à présent, jusqu'où s'étendroit leur générosité. Je ne sçais si les François sont trop vains ; mais nous croyons avoir à présent en France, des sculpteurs aussi habiles que ceux de l'Italie. On étoit même convenu du prix avec M. Lemoine. C'est l'homme du monde le plus généreux & le plus désintéressé. L'Académie françoise ayant desiré d'avoir un portrait (*b*) de mon père, & les peintres fameux de Paris ayant refusé de s'en charger, vu la difficulté de réussir avec le seul secours de la médaille frappée par les Anglois, M. Lemoine se prêta, de la meilleure grace du monde, à aider un jeune peintre, par un médaillon en grand, qu'il eut la bonté de faire très-ressemblant à la petite médaille. Or M. Lemoine ayant eu une fois dans sa tête la figure de mon pere, sera plus en état qu'un autre, de la rendre dans un buste de marbre ; & comme il a gardé le modèle de ce qu'il a fait, & qu'il l'a fait voir à plusieurs personnes qui ont connu mon père, & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient restés dans ces essais, c'est encore une raison de plus, pour le faire réussir dans un ouvrage de conséquence.

De Bourdeaux, le 25 Mars 1765.

(*b*) M. de Montesquieu ne s'étoit jamais soucié de se faire peindre ; & ce ne fut qu'après des difficultés infinies, qu'il accorda aux instances de M. l'abbé Guasco, qui étoit à Bourdeaux avec lui, de se laisser tirer par un peintre Italien qui passoit par cette Ville en revenant d'Espagne. Cerami possède ce portrait, qui est assez ressemblant, & le seul qui existe, fait d'après nature. Il m'a dit que le peintre assuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la physionomie changeât tant d'un moment à l'autre, & qui eût si peu de patience à prêter son visage.

LETTRE LXVI.

Article d'une autre lettre du même au même.

JE vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris, dans laquelle je vous parlois amplement du buste de l'Auteur de l'Esprit des Loix. M. le prince de Beauvau, ayant été nommé commandant de la Guienne, en 1765, parut desirer une place à l'académie de Bourdeaux; sur le champ elle lui fut offerte, & il l'accepta: il pria l'Académie d'agréer qu'il fît faire un buste en marbre de l'Auteur de l'Esprit des Loix, pour être placé dans la sale de ses assemblées; cela fut agréé avec beaucoup de reconnoissance. M. Lemoine travaille à ce buste, & il sera bientôt achevé. Si monseigneur Cerati, & M. le marquis Niccolini pouvoient desirer d'être associés étrangers de l'académie de Bourdeaux, je me ferois gloire de les proposer par principe d'estime & de reconnoissance. Je sçais qu'il y a mille choses à en dire; mon père ne me parloit d'eux, qu'avec des sentimens les plus vifs de respect & d'amitié; mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il m'en disoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez; & comme ancien membre de notre académie, vous devez vous intéresser à sa gloire.

De Bourdeaux.

FIN DES LETTRES FAMILIERES & DU DERNIER VOLUME.



